A 36

Sabin 9734

EPJOT

FRONTISPICE.

Tilliard Sculp.

Un Matelot presentant à une Femme Patagonne un morceau de Biscuit pour son Enfant.

VOYAGE
AUTOUR
DU MONDE,

FAIT EN 1764 & 1765,

SUR le Vaiſſeau de Guerre Anglois LE DAUPHIN, commandé par le Chef-d'Eſcadre BYRON;

DANS LEQUEL ON TROUVE

UNE Deſcription exacte du Détroit de MAGELLAN, & des Géans appellés PATAGONS, ainſi que de ſept Iſles nouvellement découvertes dans la Mer du Sud.

Traduit de l'Anglois par M. R***.

A PARIS,

Chez MOLINI, Libraire, ſur le Quai des Auguſtins, à l'Italie Lettrée.

M. DCC. LXVII.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

Depuis que cet Ouvrage eſt imprimé, on a appris que l'Iſle nouvellement découverte, dont il eſt parlé à la page 131, ſe nomme l'iſle *Falkland*; & la Relation des Patagons a été confirmée par les rapports d'autres Vaiſſeaux envoyés par l'Angleterre dans la mer du Sud, pour le même objet.

BIBLIOTECA

APPROBATION.

J'AI examiné, par ordre de *Monſeigneur le Vice-Chancelier*, la *Traduction du Voyage fait par le Vaiſſeau* le Dauphin, *commandé par le Chef-d'Eſcadre* Byron, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. FAIT à Paris le 22 Août 1767. *Signé*, DELALANDE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé MOLINI, Libraire, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre : *Voyage autour du Monde, fait ſur le Vaiſſeau du Roi* le Dauphin, *commandé par le Chef-d'Eſcadre* Byron, *où l'on trouve la Relation exacte de pluſieurs Iſles découvertes dans les mers du Sud, une Deſcription du Détroit de Magellan & des Géans connus ſous le nom de* Patagons, *par un Officier qui étoit au bord de ce même Vaiſſeau ; traduit de l'Anglois*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Priviléges pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, de le vendre faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de dix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes ; Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere, dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'Amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil ſept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du pré-

ſent Privilége ; qu'avant de l'expoſer en vente, le Manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le ſieur DE LAMOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit ſieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier Garde des Sceaux de France, le Sieur DE MAUPEOU : le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant, & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage ſoit tenue pour duement ſignifiée & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos Amés & Féaux Conſeillers Secretaires foi ſoit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le vingt-troiſieme jour du mois de Sept. l'an de grace mil ſept cent ſoixante-ſept. & de notre Régne le cinquante-deuxieme. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n. 1417, *fol.* 293, *conformément au Réglement de* 1723, *qui fait défenſes, art.* 41. *à toutes perſonnes de quelques qualités & conditions qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre, neuf exemplaires preſcrits par l'art.* 108 *du même Réglement. A Paris, ce* 18 *Août* 1767.

GANEAU, Syndic.

Errata. p. 47, lign. 11, *s'affola*, lif. *s'affala*; p. 147, lign. 1, corrigez la même faute; p. 149, lign. 12, *ſeroit*, lif. *fût*; p. 180, lign. 17, *& nous fumes*, &c. lif. *mais nous*, &c. p. 187, lign. 6, *fit un préſent à*, &c. lif. *fit préſent.*

PREFACE.

PREFACE.

L'EXISTENCE des Géants de la côte de Patagonie n'eſt plus douteuſe aujourd'hui ; il eſt même bien étonnant qu'on en ait fait ſi long-tems un problême. Depuis le commencement du ſeizieme ſiécle juſqu'à celui-ci, des Voyageurs & des Marins de différentes Nations ont rapporté qu'ils avoient vu ſur une partie connue de la côte Magellanique, des hommes d'une taille giganteſque ; ceux des Voyageurs qui, en faiſant la même

route, n'avoient point vu de Géants, n'ont pas voulu convenir que d'autres en euſſent vu. Le Public, qui eſt toujours diſpoſé à adopter tout ce qui eſt nouveau & extraordinaire, ne demandoit pas mieux que de croire aux Géants; mais les Philoſophes, qui, par un préjugé tout oppoſé, rejettent volontiers & ſans beaucoup d'examen, toute nouveauté qui a un air de merveilleux, ne voulurent point entendre parler d'une nouvelle race d'hommes qu'ils n'avoient pas obſervée; & la troupe

moutonnniere des demi-beaux eſprits & des demi-Philoſophes, n'oſa s'expoſer au ridicule d'adopter une opinion du peuple. Les hommes ſages douterent; mais l'expédition du Chef-d'Eſcadre Byron vient de fixer enfin toutes les incertitudes; & le rapport authentique & unanime des équipages de deux vaiſſeaux de guerre, ne laiſſe plus le moindre prétexte au pyrrhoniſme le plus déterminé ſur cet objet.

Avant de mettre ces nouvelles preuves ſous les yeux des Lecteurs, ils verront ſans

doute ici avec plaiſir les rapports des différens Voyageurs, qui depuis Magellan juſqu'à nous ont dépoſé avoir vu ſur la côte des Patagons des hommes d'une grandeur extraordinaire. Il ſemble que leurs témoignages réunis auroient dû ſuffire pour donner au fait toute l'authenticité qu'on exige en pareil cas; car il y a peu de faits, dans les récits des Voyageurs, qui ſoient mieux atteſtés.

Le célebre Magellan, qui, en 1519, découvrit le détroit qui porte ſon nom, eſt

le premier qui ait reconnu la côte des Patagons. Nous allons citer en entier un paſſage de la Relation qu'a donnée de ſon Voyage le Chevalier Pigafetta, qui l'avoit accompagné dans cette expédition.

» L'hiver (1) nous obli-
» gea, dit Pifagetta, de ſé-
» journer dans un Port, à 49
» degrés & demi, (port
» Saint-Julien) où l'on reſta
» deux mois ſans apperce-
» voir ame vivante, juſqu'à
» ce qu'un jour un Géant

(1) Voyez l'Hiſt. des Navigations aux Terres Auſtrales, *tom.* 1 *p.* 128.

» vint à nous, chantant,
» danſant & jettant de la
» pouſſiere ſur ſa tête. Le
» Capitaine ordonna de fai-
» re la même choſe. Ces
» geſtes raſſurerent le ſauva-
» ge. Il vint à nous dans
» dans une petite iſle, don-
» nant, à notre vue, les plus
» grandes marques de ſur-
» priſe ; il levoit un doigt
» vers le Ciel, voulant dire
» que nous en venions. Nos
» gens lui alloient à peine à
» la ceinture. Il étoit diſpos
» de ſa perſonne, & avoit le
» viſage long, peint en jau-
» ne autour des yeux, avec

» une figure de cœur aux
» deux joues ; ſes cheveux
» étoient teints en blanc.
» Son habillement étoit
» d'une peau d'animal, bien
» couſue ; & cet animal,
» autant que nous en pûmes
» juger par la peau, avoit la
» tête & les oreilles d'un mu-
» let, le col & le corps d'un
» chameau, la queue d'un
» cheval. Le Sauvage avoit
» les pieds paſſés dans le
» bout de la peau, comme
» dans des pantoufles, telle-
» ment qu'il paroiſſoit avoir
» des pattes de bêtes ; ce qui
» fit que notre Général le

» nomma *Patagon*. Il por-
» toit un arc gros & court,
» à cordes de nerf, un trouſ-
» ſeau de fléches longues
» d'une aune, emplumées,
» armées dans le bout d'une
» pierre à fuſil aiguiſée. Ma-
» gellan lui fit donner à man-
» ger & à boire. On lui pré-
» ſenta un miroir, il fut ſi
» effrayé d'y voir ſa figure,
» que d'un ſaut qu'il fit en
» arriere, il jetta quatre de
» nos gens par terre. Après
» lui avoir fait préſent de ce
» miroir, d'un peigne, de
» quelques ſonnettes & cha-
» pelets de verre, on le ren-

» voya à terre avec quatre
» des nôtres.

» Un de ſes compagnons
» le voyant revenir, accom-
» pagné de nos gens, cou-
» rut avertir la troupe des
» ſauvages, qui ſe dépouil-
» lerent tout nuds, ſe mi-
» rent à danſer & chanter,
» à lever le doigt vers le
» Ciel, & préſenterent à
» nos gens une certaine pou-
» dre blanche dont ils font
» leur nourriture ordinaire;
» ils paroiſſoient avoir (1) dix

---

(1) Argenſola, qui a donné, dans ſon *Hiſtoire des Molucques*, la Relation du Voyage de Magellan, parle

» palmes, environ 7 pieds ;
» on leur fit ſigne de venir
» aux vaiſſeaux : alors ils
» firent remonter leurs fem-
» mes, dont ils paroiſſoient
» jaloux, ſur des animaux
» faits comme des ânes, &
» les renvoyerent. Ils ne pri-
» rent que leur arc, & ſe
» mirent en marche. Ils n'é-
» toient pas de ſi haute ſta-
» ture que le premier, quoi-
» qu'ils euſſent la tête d'une
» coudée de long ; ils étoient

---

auſſi de ces Patagons, auxquels il donne douze pieds ou quinze empans de haut ; mais ſon récit eſt plein d'exagérations & de circonſtances fabuleuſes, qui lui ôtent tout crédit.

» vêtus de même, ſauf un
» morceau de peau dont ils
» ſe couvroient le milieu du
» corps ; ils avoient la peau
» plus noire que ne l'indi-
» quoit la température du
» climat.

» Nous leur vîmes quatre
» petits animaux apprivoi-
» ſés, dont ils ſe ſervoient à
» la chaſſe comme d'appeaux
» pour en tuer d'autres.
» Trois ſeulement de ces
» Patagons vinrent à notre
» bord, faiſant ſigne qu'ils
» ſouhaitoient que quelques-
» uns des nôtres vinſſent
» avec eux plus avant dans

» le pays juſqu'à leurs habi-
» tations. Magellan en don-
» na la commiſſion à ſept
» Eſpagnols bien armés, qui
» marcherent environ ſept
» milles, juſqu'à un bois ſans
» route, où ils trouverent
» deux cabanes, dans l'une
» deſquelles habitoient cinq
» hommes, & dans l'autre
» treize femmes ou enfans.
» On tua une eſpece d'âne
» ſauvage, dont on ſervit à
» nos gens les piéces à demi-
» rôties.

» Il faiſoit trop de neige
» & de vent pour pouvoir
» coucher à l'air hors de la

» cabane ; mais dans la dé-
» fiance réciproque où l'on
» étoit, chaque Nation laiſſa
» une ſentinelle éveillée près
» du feu autour duquel tout
» le monde ſe coucha. Les
» Patagons ronfloient ef-
» froyablement. Le lende-
» main matin les Eſpagnols
» voulurent amener toute la
» troupe ſauvage à nos vaiſ-
» ſeaux : ils uſerent même de
» quelque violence, voyant
» ceux-ci peu diſpoſés à les
» ſuivre. Alors les ſauvages
» ſe retirerent dans la cabane
» des femmes. On crut d'a-
» bord que c'étoit pour tenir

» conſeil ; mais on les vit
» peu après ſortir, l'arc &
» les fléches à la main, le vi-
» ſage peint d'une maniere
» affreuſe, entortillés de la
» tête aux pieds de peaux de
» bêtes ce qui les faiſoit pa-
» roître encore plus grands.
» Nos gens tirerent en l'air
» un coup d'arquebuſe, au
» bruit duquel cette troupe
» giganteſque, remplie d'é-
» pouvante, demanda la
» paix, & convint d'envoyer
» trois des leurs aux vaiſ-
» ſeaux. Deux de ceux-ci s'é-
» chapperent en chemin, fai-
» ſant ſemblant de vouloir

» prendre un âne ſauvage.
» Nos gens, qui ne pou-
» voient ſuivre qu'à la cour-
» ſe le pas ordinaire de ceux-
» ci, n'eurent garde de les
» atteindre. Ils nous amene-
» rent le troiſieme, qui, ſe
» voyant ſeul, ne voulut ja-
» mais prendre de nourritu-
» re, & mourut en peu de
» jours.

» Une autre fois ſix de ces
» ſauvages parurent ſur le ri-
» vage, faiſant ſigne qu'ils
» vouloient venir aux vaiſ-
» ſeaux; ce qui nous fit
» grand plaiſir. On envoya
» l'eſquif pour les prendre.

» Ils monterent ſur la capi-
» tane, où le Général leur
» fit ſervir une chaudiere de
» bouillie aſſez grande pour
» raſſaſier vingt matelots. Ils
» la mangerent toute entie-
» re ; auſſi le plus petit d'en-
» tr'eux étoit-il plus haut que
» le plus grand de nous. Dès
» qu'ils eurent mangé, ils
» demanderent qu'on les re-
» mit à terre.

» Une autre fois encore
» un de ces Géans, plus
» grand qu'aucun des autres,
» vint nous trouver avec les
» mêmes danſes, geſtes &
» chanſons. Celui-ci étoit

» fort traitable. Au bout de
» quelques viſites, il ſavoit
» déja répéter diſtinctement,
» quoique d'une voix rauque
» & groſſe, pluſieurs paroles
» latines & eſpagnoles; il pa-
» roiſſoit avoir envie de ſe
» faire Chrétien; nous le
» nommâmes Jean le Géant.
» Un jour qu'il vit un mate-
» lot prêt à jetter un gros rat
» dans la mer, il s'empreſſa
» de le demander pour le
» manger; autant on en prit
» ſur le vaiſſeau, autant il en
» mangea. Il nous apportoit
» des animaux. Le Capitaine
» lui donnoit de la toile, une

» chemiſe, une caſaque rou-
» ge, un bonnet, un peigne
» & un miroir. Peu après
» nous ne le revîmes plus,
» nous nous imaginâmes que
» les habitans, irrités de ſoin
» commerce avec nous, l'a-
» voient mis à mort.

» Quinze jours après,
» quatre autres vinrent nous
» trouver ſans armes; ils les
» avoient cachées dans un
» buiſſon : Magellan avoit
» grande envie d'avoir des
» hommes de cette rare eſ-
» pece. Il remarqua deux de
» ceux-ci jeunes & bien faits.
» Il leur remplit les mains de

» toutes ſortes de préſents,
» coûteaux, ciſeaux, chape-
» lets, miroirs, & puis il leur
» fit attacher des fers aux
» pieds, ſous prétexte de les
» leur donner, ne ſachant où
» les mettre, ayant les mains
» embarraſſées. Les deux au-
» tres vouloient prendre ce
» qu'ils tenoient en main;
» Magellan les en empêcha,
» & ceux-là ſe laiſſerent faire,
» tout joyeux de ce qu'on
» leur donnoit du fer; mais
» ſe voyant pris, ils ſe mi-
» rent à mugir comme des
» taureaux, en invoquant

» *Sétébos* (1) : on les mit dans
» deux navires différens. A
» force de monde on vint à
» bout de lier les mains aux
» deux autres. On en con-
» duisit un sur le rivage, où
» il se délia & s'enfuit, ainsi
» que firent tous les sauvages
» en courant fort vîte, les
» plus petits mieux que les
» plus grands, & nous lan-
» çant des fléches, dont ils
» tuerent un des nôtres. On
» leur tira quelques coups

(1) C'est le nom de Dieu dans la Langue des Patagons, suivant quelques Voyageurs.

» de mouſquets ſans les at-
» teindre.

» Ces peuples n'ont point
» de maiſons fixes ; ils font
» des cabanes de peaux, qu'ils
» tranſportent à leur gré d'un
» lieu à un autre. Ils vivent
» de chair crue, & d'une ra-
» cine nommée en leur lan-
» gage *capas*. Le priſonnier
» que nous avions ſur notre
» bord mangeoit en un re-
» pas une pleine corbeille de
» biſcuit, & buvoit tout d'un
» trait un demi ſceau d'eau.
» Ils ont les cheveux coupés
» en rond comme des Moi-
» nes ; la tête liée d'une cor-

„ de de coton, dans laquelle
» ils paſſent leurs fléches ;
» quelques-uns plus ſenſibles
» au froid, s'étoient liés le
» corps de certaines bandes,
» de façon que leur partie
» virile rentroit tout-à-fait
» dans le corps “.

Nous avons inféré ce récit en entier, parcequ'il eſt le premier, le plus étendu & le plus curieux qu'on ait publié ſur les Patagons. Un témoignage auſſi circonſtancié, & appuyé d'autorités auſſi graves que celui-là, ſembloit devoir ſuffire pour décider la plus grande par-

tie du Public ſur l'exiſtence de ce peuple Géant ; mais, comme nous l'avons déja dit, le même merveilleux qui ſéduit le vulgaire, donne de la défiance aux eſprits plus ſages & plus éclairés. Il étoit raiſonnable de douter alors ; mais le concours des Voyageurs qui ont confirmé depuis le récit de Pigafetta, auroient dû détruire ce premier doute il y a long-tems, & entraîner les Philoſophes comme le Peuple.

Argenſola, qui a rapporté, dans l'Ouvrage que nous avons déja cité, le

Voyage de l'Amiral Drake (en 1577) dit que les Anglois virent ſur la Côte Magellanique, des ſauvages près de qui les Anglois les plus grands paroiſſoient fort petits. Nuno de Silva, Pilote Portugais, que Drake avoit fait priſonnier aux iſles du Cap Verd, & qui a donné une relation du même Voyage, parle auſſi de ſauvages d'une taille extraordinaire, qui furent vus ſur cette Côte.

Sarmiento, qui traverſa le détroit de Magellan, raconta qu'il avoit vu ſur une partie de la Côte un petit

tit peuple de Géans, & qu'il en avoit même pris un ſur ſon bord ; mais le témoignage de Sarmiento, ainſi que celui de ſon Hiſtorien Argenſola, n'eſt pas d'un grand poids. Celui de Thomas Cavendish ou Candish, mérite plus d'attention. Il paroît cependant, ſuivant une Relation de ſon premier Voyage (en 1688), qu'il n'avoit vu les Patagons que de loin, & qu'il ne jugea de leur grandeur que par les traces de leurs pieds ſur le ſable ; car l'Auteur de la Relation, après avoir

rapporté que ces ſauvages avoient tué deux Anglois, ajoute qu'ils paroiſſoient d'une taille giganteſque, la meſure de leurs pieds ayant 18 pouces de long.

On trouve le paſſage ſuivant dans la Relation Angloiſe qu'Antoine Knivet a donné du ſecond Voyage de Candish, en 1692.

» La côte du port *Deſiré*
» eſt habitée par des Géans
» de quinze à ſeize palmes
» (ou empans) de haut; j'af-
» firme que j'ai meſuré ſur ce
» rivage la trace du pied d'un
» d'entr'eux, laquelle étoit
» quatre fois plus longue

» qu'une des nôtres. J'ai me-
» suré aussi deux de ces hom-
» mes nouvellement enter-
» rés sur le rivage, dont les
» cadavres avoient quatorze
» empans de longueur. Trois
» de nos gens, qui furent
» ensuite pris par les Espa-
» gnols sur les côtes du Bré-
» sil, m'ont assuré qu'étant
» un jour à l'ancre près de la
» côte, ils furent obligés de
» s'éloigner, parceque les
» Géans lançoient du bord
» jusqu'à eux des quartiers
» de pierre d'une grosseur
» étonnante. J'ai vu au Bré-
» sil un de ces Géans qu'*A-*

» *Ionzo Dias* avoit pris au
» port Saint-Julien : quoi-
» que ce ne fut qu'un jeune
» homme, il avoit déja treize
» empans de haut. Ces peu-
» ples vont tout nuds, &
» portent de longs cheveux ;
» celui que je vis au Bréſil
» étoit de bonne complexion
» & bien proportionné dans
» ſa haute taille «.

On trouve dans le Voyage de l'Amiral Van Noort, fait en 1598, que cinq hommes de ſon équipage étant deſcendus ſur la côte des Patagons, furent attaqués par une trentaine de ſauvages d'une taille extraordinaire,

ayant la peau tannée, de longs cheveux & le visage peint. Un jeune Indien que cet Amiral avoit pris dans le détroit de Magellan, & qui apprit le Hollandois, raconta à l'équipage que le pays étoit habité par quatre Nations, dont trois étoient composées d'hommes d'une taille ordinaire ; mais qu'il y en avoit une quatrieme, appellée *Tiremenen*, qui habitoit un canton nommé *Coin*, & qui étoit composée d'hommes de dix à onze pieds de haut.

Le même fait se trouve

confirmé par la relation du voyage au détroit de Magellan, entrepris la même année par Simon de Cordes & Sebald de Wert. Voici ce que dit l'Ecrivain de ce Voyage.

» Au mois de Mai, le » Vice-Amiral rencontra, » près de la *Baie verte*, ſept » canots, avec des ſauvages » qui avoient dix ou onze » pieds de haut, autant qu'on » le pouvoit remarquer, » étant de couleur rouſſe & » ayant des cheveux longs. » Dès qu'ils virent les cha- » loupes, ils s'enfuirent à » terre, d'où ils jetterent

» une ſi grande quantité de
» pierres, que les Hollan-
» dois n'oſerent approcher
» davantage. Quand ils re-
» marquerent qu'on ne s'a-
» vançoit plus, ils ſe rembar-
» querent tous dans leurs ca-
» nots, & les firent nager
» vers les chaloupes avec de
» grands cris. Le Vice-Ami-
» ral les laiſſa venir juſqu'à la
» portée du fuſil, puis ayant
» commandé à ſes gens de
» faire une décharge ſur eux,
» on en tua quatre ou cinq;
» de quoi les autres épouvan-
» tés, reprirent la fuite vers
» la terre: là ils arracherent

» de leurs propres mains
» quelques arbres, qui de
» loin paroiſſoient être de
» l'épaiſſeur d'un empan, &
» en firent des retranche-
» mens, amaſſant auprès
» d'eux toutes ſortes de cho-
» ſes propres à être jettées.
» Mais le Vice-Amiral aban-
» donna ces hommes ſangui-
» naires à leur propre fureur,
» & aima mieux s'en retour-
» ner à bord que d'aller les
» combattre. Un autre jour
» quelques matelots s'étant
» écartés en cherchant des
» vivres, une troupe de ſau-
» vages ſortant d'un bois,
» les attaqua inopinément,

» en tua trois, & en bleſſa
» deux dangereuſement. Ils
» déchirerent inhumaine-
» ment ceux à qui ils ôte-
» rent la vie, & ils auroient
» traité de même ceux qu'ils
» bleſſerent, s'ils n'euſſent
» été dégagés par le Capi-
» taine de Cordes. Tous ces
» ſauvages étoient entiere-
» ment nuds, hormis un qui
» avoit une peau de chien
» marin attaché autour du
» col, qui lui couvroit le dos
» & les épaules. Leurs armes
» étoient des fleches d'un bois
» fort dur, qu'ils lançoient
» vigoureuſement & fort

» droit avec la main. La poin-
» te étoit faite comme un
» harpon, & demeuroit dans
» le corps de ceux qu'elle at-
» teignoit, n'étant attachée
» au bout de ce long bois
» qu'avec des boyaux de
» chiens marins; & ce n'é-
» toit qu'avec beaucoup de
» peine qu'on la pouvoit re-
» tirer, parcequ'elle entroit
» fort avant ".

Jacques Lemaire & Guillaume Schouten, qui traverſerent, en 1615, le détroit de Magellan, ne virent ſur la côte aucun Géant; mais ils trouverent des tombeaux d'où ils tirerent des oſſemens

qui prouvoient que les habitans devoient avoir dix à onze pieds de haut.

L'Amiral Spilberg, qui fit le même voyage dans la même année, raconta qu'il vit un jour à la côte deux hommes d'une taille giganteſque, qui grimperent ſur un rocher pour obſerver la flotte, & qui deſcendirent enſuite ſur le bord, où ils furent vus diſtinctement par tous les gens du vaiſſeau.

On lit dans une Relation du Voyage de Don Garcie de Nodal, (en 1618) que Jean de Moore, commer-

çant avec les habitans de la côte des Patagons, *qui ſont plus hauts de toute la tête que nos Européens*, avoit reçu d'eux un lingot d'or, en échange de quelques outils de fer.

M. Frezier, Directeur Général des Fortifications en Bretagne, qui a fait, en 1712, le voyage de la mer du Sud, dit que la Côte Magellanique de l'oueſt, entre le détroit de Magellan & l'iſle Chiloë, eſt habitée par des Indiens nommés *Chonos*, & il ajoute ce qui ſuit: » Plus » avant dans les terres eſt » une autre nation d'Indiens

» Géans, qu'ils appellent
» *Caucahues*: comme ils ſont
» amis des *Chonos*, il en vient
» quelquefois avec eux juſ-
» qu'aux habitations Eſpa-
» gnoles de Chiloë. Don Pe-
» dro Molina, qui avoit été
» Gouverneur de cette Iſle,
» & quelques autres témoins
» oculaires du pays, m'ont
» dit qu'ils avoient appro-
» chant de quatre varres de
» haut, c'eſt-à-dire, de neuf
» à dix pieds de haut: ce ſont
» ceux qu'on appelle *Pata-*
» *gons* qui habitent la Côte
» de l'eſt de la terre déſerte,
» dont les anciennes Rela-
» tions ont parlé; ce que l'on

» a enſuite traité de fables ;
» parceque l'on a vû dans le
» détroit de Magellan des
» Indiens d'une taille qui
» ne ſurpaſſoit point celle
» des autres hommes : c'eſt
» ce qui a trompé *Froger*
» dans ſa Relation du Voya-
» ge de M. de Gennes ; car
» quelques vaiſſeaux ont vu
» en même-tems les uns &
» en même-tems les uns &
» les autres. En 1704, au
» mois de Juillet, les gens
» du *Jacques* de Saint-Malo,
» que commandoit *Harmi-*
» *tou*, virent ſept de ces gens
» dans la baie *Gregoire*, ſur
» le continent d'Amérique »

» à la ſeconde entrée du dé-
» troit de Magellan, un peu
» au-delà de la baie de *Po-*
» *ſſeſſion.* Ceux du *Saint-*
» *Pierre* de Marſeille, com-
» mandé par *Corman*, de S.
» Malo, en virent ſix, parmi
» leſquels il y en avoit un qui
» portoit quelques marques
» de diſtinction par-deſſus
» les autres ; ſes cheveux
» étoient pliés dans une coëf-
» fe de filets faits de boyaux
» d'oiſeaux, avec des plumes
» tout autour de la tête. Leur
» habit étoit un ſac de peau,
» dont le poil étoit en de-
» dans : le long du bras
» dans la manche, ils te-

» noient leurs carquois pleins
» de fleches, dont ils leur
» donnerent quelques-unes
» & leur aiderent à échouer
» le canot : les matelots leur
» offrirent du pain, du vin
» & de l'eau-de-vie ; mais ils
» refuſerent d'en goûter. Le
» lendemain ils en virent du
» bord plus de deux cents
» attroupés. Ces hommes,
» quoique plus grands, ſont
» plus ſenſibles au froid que
» les autres ; car les petits
» n'ont pour habit qu'une
» ſimple peau ſur les épau-
» les ‹.

Le dernier Auteur qui parle des Patagons, eſt le

Capitaine Shelvock, qui, dans la relation de ſon voyage autour du monde, en 1719, ſemble confirmer le récit de M. Frezier. Nous pourrions joindre à ces autorités pluſieurs autres témoignages. Nous nous contenterons d'ajouter ici celui de l'ingénieux Auteur de la *Lettre au Docteur Maty*. Cet Ecrivain, qu'il eſt aiſé de reconnoître à un certain genre de plaiſanterie philoſophique qui caractériſe tous ſes ouvrages, dit qu'en paſſant à Manille, en 1764, un vieux Capitaine de Vaiſſeau Marchand, nommé *Reainaud*,

l'a assuré avoir vu en 1712, sur une côte voisine du détroit de Magellan, des hommes d'environ *douze pans ou neuf pieds de haut*, qu'il a mesurés lui-même, ainsi qu'une partie de son équipage.

Le Pere Torrubia, Jesuite Espagnol, a fait un livre intitulé, *de la Gigantholo-gie*, dans lequel il a rassemblé un grand nombre de preuves physiques & morales, pour établir l'existence des races de Géants. Parmi les traditions qu'il a recueillies pour prouver son sentiment, nous citerons la rela-

tion ſuivante, qui nous a paru curieuſe.

» Magdelene de Viqueza » étoit née en Eſpagne dans » la Province d'Eſtrémadu- » re : ſa naiſſance étoit obſ- » cure ; elle paſſa ſa jeuneſſe » dans les travaux de la cam- » pagne. Cette vie lui dé- » plut ; elle réſolut d'aller » chercher une meilleure for- » tune dans les Indes Occi- » dentales : elle avoit aſſez de » beauté pour eſpérer de » trouver promptement un » mari dans un pays où les » femmes Européennes ſont » peu communes & fort de- » ſirées ; en conſéquence elle

» s'embarqua en 1701, ſur
» un vaiſſeau qui portoit une
» recrue de coton dans l'A-
» mérique Eſpagnole.

» Magdelene, en arrivant
» à Cartagene, n'y trouva
» pas la fortune plus favora-
» ble qu'en Eſpagne : elle
» parut même devenir plus
» cruelle à ſon égard ; le cli-
» mat altéra ſa beauté ; elle
» ſe vit abandonnée, expo-
» ſée à mourir de faim dans
» un pays dont les habitans
» ne ſont pas renommés pour
» leur charité. Après quel-
» ques mois de tourmens de
» cette eſpece, un berger de la
» Province de Guyaquil, qui

» eſt à quelques cents milles
» au ſud, la prit à ſon ſer-
» vice. Les bergers Eſpagnols
» n'ont pas de demeure fixe
» dans ce canton : ils errent
» de contrée en contrée pour
» chercher les meilleurs pâ-
» turages, & ne s'arrêtent que
» dans les endroits où ils en
» trouvent qui leur convien-
» nent. Magdelene ſuivit ſon
» maître dans ſes différentes
» migrations : il s'avança
» beaucoup avec elle du côté
» du ſud, ne ſuivant aucune
» route fixe & marchant de
» prairies en prairies : ils
» voyagerent enſemble de
» cette maniere pendant en-

» viron cinq ans. Sa fortune
» changea encore au bout de
» ce tems ; elle fut prise avec
» son maître & toute sa fa-
» mille par une troupe d'A-
» roveanes, nation ennemie
» mortelle des Espagnols :
» Magdelene fut faite escla-
» ve avec ses compagnons,
» qu'elle ne revit plus : elle
» tomba dans le lot du Chef,
» qui en fit sa femme avec
» les cérémonies en usage
» chez les sauvages. Elle vé-
» cut avec lui deux ans, &
» le quitta par un accident
» semblable à celui qui l'a-
» voit mise entre ses mains.
» Son mari & elle furent pris

» par un parti d'Indiens du
» ſud : le mari mourut dans
» les tourmens, & on lui fit
» à elle les mêmes propoſi-
» tions que lui avoit faites
» ſon premier maître : elle
» les refuſa, & fut abandon-
» née comme une perſonne
» inutile, & qui pouvoit em-
» barraſſer les Indiens dans
» leur marche. Elle reſta un
» mois ſeule, ſans ſecours,
» errant ſans eſpoir & ſans
» guide à travers des ſables,
» ſoutenant ſa vie avec quel-
» ques racines que la nature
» produiſoit & lui préſentoit
» quelquefois ſur ſon che-
» min : alors elle rencontra

» une troupe de Patagons à
» cheval qui la ſecoururent.
» Ils lui témoignerent beau-
» coup de tendreſſe & d'hu-
» manité ; ils l'habillerent &
» l'entretinrent de la maniere
» la plus généreuſe. Magde-
» lene dit au P. Torrubia
» qu'ils pouvoient avoir dix
» ou douze pieds de haut. La
» Nation entiere, ou du
» moins ce qu'elle en vit,
» n'alloit guere au-delà de
» ſept cents perſonnes. Ils
» vont ordinairement à che-
» val ; mais quand ils veulent
» exercer leur force naturelle
» & leur vîteſſe, ils courent
» avec

» avec plus de legereté que
» ne peut faire le cheval le
» plus vif, même quand il
» n'a point de cavalier. Leurs
» chevaux ne leur ſervent
» pas ſeulement de monture;
» ils en mangent auſſi lorſ-
» qu'ils n'ont pas d'autres
» proviſions & qu'il n'y en
» a point à leur portée. Il eſt
» cependant rare que les
» proviſions leur manquent;
» il n'eſt preſque rien qui
» ſoit à l'abri de leur vîteſſe
» & de leur force: ils attra-
» pent les bêtes fauves à la
» courſe. Tout eſt commun
» chez eux: ils ne paroiſ-

» ſent avoir aucune notion
» de la propriété. Ils pren-
» nent des femmes & les
» quittent à leur volonté ; ils
» ne regardoient Magdelene
» que comme un objet de
» curioſité, & non comme
» un être dont le ſexe put leur
» être de quelque utilité. Ils
» ſont ſinceres, humains &
» tendres les uns envers les
» autres. Magdelene, dans
» tout le tems qu'elle demeu-
» ra avec eux, n'y vit pas
» une ſeule querelle. Ils n'ont
» d'autre boiſſon que l'eau :
» cela eſt d'autant plus ſur-
» prenant, que les Indiens
» du voiſinage s'enivrent

» journellement d'une li-
» queur qu'ils appellent *Chi-*
» *ca*. Ils portent les mêmes
» habits l'hiver & l'été. Dans
» la premiere ſaiſon, ils met-
» tent la fourure des peaux
» qui leur ſervent de vête-
» mens ſur la chair, & l'été
» ils mettent la fourure en
» dehors. Ils ſont quelque-
» fois provoqués à la guerre
» par leurs voiſins, & alors
» ils ne leur font point de
» quartier. Ils ont des Rois,
» des Capitaines, des Con-
» ſeillers, comme les autres
» Nations Indiennes; mais
» ce qu'il y a de remarqua-

» ble parmi eux, c'eſt qu'il
» n'eſt pas permis à leur Roi
» d'avoir plus d'une femme.
» Quand par haſard ils ont
» un enfant dont la taille eſt
» au-deſſous de l'ordinaire,
» ou difforme par quelque
» endroit, ils le vendent à
» quelque Nation voiſine
» d'une taille commune, où
» il devient eſclave «.

Magdelene reſta ſix ans chez ce peuple humain: elle n'eſpéroit plus de revoir ſon pays natal: un jour en allant ſur le bord de la mer, qui eſt entre les détroits de Magellan & de Panama, elle fut recueillie par une barque

Eſpagnole, & revint dans ſa patrie. Elle avoit environ quarante ans quand le Pere Torrubia ſa vit, & elle étoit encore fort belle.

Tous ces témoignages réunis ſemblent former un corps de preuves d'autant plus puiſſant, qu'on n'avoit à y oppoſer que des témoignages négatifs; cependant tous les Savans & les Philoſophes ont conſtamment réſiſté à cette foule d'autorités; ils ont même revoqué en doute les premiers rapports de l'expédition de M. Byron, malgré l'autorité

d'un Philoſophe, homme de beaucoup d'eſprit, qui en atteſtoit la vérité. Enfin tous les doutes vont être diſſipés. L'authenticité du Voyage dont nous donnons ici la traduction, ne peut plus être conteſtée. Il eſt écrit par un Officier du vaiſſeau même de M. Byron.

L'Editeur Anglois de ce Voyage a rapporté dans une note que nous allons traduire ici, les témoignages d'autres témoins oculaires, concernant les Géants Patagons, leſquels confirment la relation qu'en donne l'Auteur.

Sa véracité, dit l'Editeur, n'a pas beſoin de ce ſecours pour ceux qui ont l'avantage de le connoître ; mais comme certaines raiſons ne lui ont pas permis de mettre ſon nom à la tête de ſon Ouvrage, on nous a conſeillé de donner au Public toutes les informations que nous avons pu recueillir touchant l'exiſtence de ce Peuple extraordinaire.

Un Officier qui étoit ſur un des vaiſſeaux que commandoit le Chef d'Eſcadre Byron, & qui deſcendit ſur la côte des Patagons en mê-

me-tems que notre Auteur, nous a donné le détail ſuivant.

» Le *Dauphin* étant entré à dix ou douze lieues de » l'embouchure du détroit » de Magellan, on apperçut » du tillac trente ou quarante Indiens d'une taille extraordinaire, qui ſe tenoient ſur la greve, & faiſoient aux gens du vaiſſeau des ſignes d'amitié, » comme pour les inviter à » venir à terre: ceux des nôtres qui étoient plus élevés, découvrirent, au » moyen des lunettes, un

» beaucoup plus grand nom-
» bre de ces Indiens, qui
» étoient à environ un mille
» plus avant dans les terres,
» & qui paroiſſoient d'une
» grandeur énorme; mais on
» attribua d'abord cette gran-
» deur apparente aux brouil-
» lards dont l'air étoit char-
» gé. Le vaiſſeau ayant été
» ſaiſi dans ce moment par
» le calme, M. Byron jugeant
» qu'il n'y avoit pas de tems
» à perdre en deſcendant à
» terre, réſolut d'aller voir
» de près ces Indiens, pour
» obſerver ce qu'il pourroit
» de leur figure & de leurs

» manieres. En conſéquence
» il fit mettre dehors un canot
» à ſix rames pour lui & ſes
» Officiers, & en fit armer
» un autre à douze rames,
» pour venir à ſon ſecours au
» cas que les Sauvages entre-
» priſſent de le ſurprendre ou
» de lui faire violence ; pré-
» caution très prudente,
» quoique les Indiens qu'on
» appercevoit n'euſſent au-
» cune eſpece d'arme offen-
» ſive.

» Le Commodore étant
» deſcendu avec ſon Lieute-
» nant, il fit ſigne aux In-
» diens, qui s'empreſſoient

» en foule autour de lui, de ſe
» retirer, ce qu'ils firent ſur-
» le-champ ; lorſqu'ils furent
» à trente ou quarante ver-
» ges du rivage, M. Byron
» & ſon Lieutenant s'avan-
» cerent vers eux, à la diſ-
» tance de 20 verges. Leur
» troupe ſe groſſiſſoit à cha-
» que inſtant, & ils paru-
» rent bientôt au nombre
» d'environ 500, tant hom-
» mes que femmes & enfans.
» On ſe fit de part & d'autre
» beaucoup de ſignes d'ami-
» tié ; les Indiens témoi-
» gnoient leur ſatisfaction en
» chantant des airs fort bi-
» ſarres, & en frappant dans

» leurs mains. Le Commo-
» re, qui s'étoit avancé au
» milieu d'eux, les avoit fait
» asseoir & distribuoit aux
» femmes & aux enfans des
» rubans, des colliers de
» grains & d'autres bagatel-
» les, qu'ils sembloient rece-
» voir avec un plaisir singu-
» lier. Les femmes paroiſ-
» soient avoir de sept pieds
» & demi (1) à huit pieds
» de hauteur; les hommes
» avoient pour la plûpart

(1) Il faut faire attention qu'il s'agit ici, ainsi que dans le reste du livre, de pieds Anglois, qui ont environ un douzieme de moins que notre pied-de-roi; ce qui fait une différence très remarquable.

» 9 pieds, & quelques-uns
» étoient même beaucoup
» plus hauts. Le Commodo-
» re, qui a lui-même ſix
» pieds de haut, pouvoit à
» peine, en s'élevant ſur la
» pointe du pied, atteindre
» de ſa main au-deſſus de la
» tête d'un de ces Indiens,
» qui n'étoit pas à beaucoup
» près le plus grand de la
» troupe. Les hommes ſont
» bien faits, quarrés, & d'u-
» ne force prodigieuſe. Les
» deux ſexes ont la peau cou-
» leur de cuivre, portent de
» longs cheveux noirs, &
» étoient vêtus de peaux, at-
» tachées avec une courroie

» autour de leur col ; mais
» les habits des hommes
» étoient lâches & ouverts,
» & ceux des femmes étoient
» ſerrés avec une eſpece de
» ceinture. Pluſieurs d'entre
» eux, tant hommes que
» femmes, étoient montés
» ſur des chevaux qui avoient
» environ quinze palmes &
» demie de haut. Ils avoient
» auſſi avec eux quelques
» chiens, dont le muſeau
» étoit pointu comme celui
» du renard, & qui étoient
» gros comme un chien d'ar-
» rêt d'une taille moyenne.

» Ces honnêtes Sauvages
» inviterent le Commodore,

» & tous ceux qui l'accom-
» pagnoient, à avancer avec
» eux dans les terres, & leur
» montroient de la fumée
» qui s'élevoit à quelque dif-
» tance, en portant la main
» à la bouche, comme pour
» leur offrir à manger. Le
» Commodore, en refuſant
» leurs offres, leur propoſa
» de ſon côté de venir ſur ſon
» vaiſſeau, qu'il leur mon-
» troit de la main; mais ils
» ſe refuſerent auſſi à cette
» invitation. Ainſi, après
» avoir paſſé deux heures
» dans cette converſation par
» ſignes, on ſe ſépara en ſe
» donnant mutuellement des

» témoignagnes d'amitié.

» Le pays qui environne » toute cette côte eſt ſablon- » neux ; mais il eſt coupé » par de petites collines, cou- » vertes d'une herbe courte » & groſſiere, & d'arbriſ- » ſeaux, dont aucun n'eſt » aſſez gros pour faire un » manche de hache «.

Un autre Officier qui étoit à bord d'un des deux vaiſſeaux, a donné à l'Editeur une autre relation, entierement conforme à celle qu'on vient de lire, avec quelques légeres circonſtances de plus. Il dit que lorſque le *Dauphin* fut

fut à 10 ou 12 lieues dans le détroit, on apperçut avec les lunettes, ſur la côte des Patagons, des hommes d'une taille prodigieuſe, mais dont la grandeur apparente fut d'abord attribuée aux brouillards ; mais en approchant de terre, ces hommes parurent encore plus grands, & firent aux gens du vaiſſeau des ſignes d'amitié pour les inviter à venir à terre. Quand le vaiſſeau continua ſa marche pour chercher un endroit propre au débarquement, ces Indiens ſe mirent à pouſſer des cris plaintifs,

comme s'ils euſſent craint que le vaiſſeau ne s'éloignât & que nos gens ne vouluſſent pas deſcendre à terre. Il dit auſſi que ces Indiens étoient au nombre de 400, & qu'environ un tiers d'entr'eux étoient montés ſur des chevaux qui n'étoient pas plus gros que les nôtres ; & que les cavaliers n'ayant point d'étriers, relevoient leurs genoux juſqu'au garot du cheval. Il y avoit dans la troupe pluſieurs femmes & des enfans, que quelques-uns des Anglois prirent dans leurs bras pour les baiſer & les careſſer, ce qui paroiſſoit faire

grand plaiſir aux ſauvages. Le même Officier raconte que quelques-uns d'entr'eux prirent ſa main entre les leurs & la frappoient doucement ; que pluſieurs avoient dix pieds de haut, des traits réguliers, & un corps bien proportionné. Il ajoute qu'ils paroiſſoient ſur-tout voir avec plaiſir le Lieutenant Cummins, à cauſe de ſa grande taille, qui eſt de ſix pieds dix pouces ; quelques-uns de ces Indiens lui frapperent ſur l'épaule, & quoique ce fut pour lui faire careſſe, leurs mains tomboient avec tant de pe-

ſanteur, que tout ſon corps en étoit ébranlé.

Enfin un autre Officier de l'Eſcadre a communiqué à la Société Royale une Relation de ce Peuple extraordinaire, dans un écrit que cette Société ſavante s'eſt reſervé de publier dans ſes Mémoires. Cette Relation confirme les mêmes faits ; on y trouve de plus que ces Indiens paroiſſoient fort intelligens, qu'ils entendoient aiſément les ſignes que nos gens leur faiſoient, & montroient en tout un caractere doux & facile.

VOYAGE
AUTOUR
DU MONDE.

COMME on a mis un ſoin particulier, & qu'on a pris des précautions extraordinaires pour les préparatifs de ce Voyage, qui a excité l'attention de toute l'Europe, il eſt à propos de faire mention de quelques circonſtances qui ont précédé notre départ.

Les différens ouvriers, appar-

tenans au *Dauphin*, ayant reçu, le 18 Avril 1764, des ordres pour le mettre en état de faire le voyage des Indes Orientales; la carene fut doublée de cuivre, ainsi que les gonds & pentures sur lesquels roule le gouvernail: c'étoit la premiere épreuve de ce genre qui eût encore été faite sur aucun vaisseau.

Le *Dauphin* se trouvant prêt enfin, sortit du Chantier le 14 Mai; on travailla avec toute la diligence possible à le mâter, l'agréer & l'équipper, & le 14 de Juin nous levâmes l'ancre, avec un vent très léger: le 16 nous arrivâmes aux Dunes, & nous amarrâmes le Vaisseau.

Pendant le tems que nous y ſéjournâmes, nous envoyâmes un Pilote à terre, & nous reçûmes de Deal une très grande Berge à douze rames pour le ſervice du *Dauphin*, avec du bœuf frais & des légumes pour la nourriture de l'Equipage.

Le lendemain nous prîmes à bord le Capitaine John Byron, & bientôt après nous levâmes l'ancre & mîmes à la voile: dans la nuit du 21 nous eſſuyâmes un violent coup de vent; ce qui, dans cette ſaiſon, pouvoit être regardé comme une choſe un peu extraordinaire.

Le 22, à huit heures du matin, nous jettâmes l'ancre au

Goulet de Plymouth, où nous amarrâmes, & trouvâmes la frégate *le Tamer*, qui devoit nous accompagner dans notre Voyage.

Pendant que nous reſtâmes à Plymouth, nos gens reçurent d'avance deux mois de paie, afin de ſe mettre en état d'acheter tout ce qui leur étoit néceſſaire pour un ſi long Voyage; c'eſt un privilege accordé à tous les Vaiſſeaux du Roi qui ſont deſtinés pour des Ports très éloignés. Les habitans de la Côte ont alors la liberté d'aller à bord vendre aux gens du Vaiſſeau les choſes néceſſaires, & particulierement des chemiſes, des bas,

& les autres parties de leur vêtement.

Au bout de quatre jours on donna le ſignal, par un coup de canon, pour mettre à la voile, & au ſecond coup de canon nous nous éloignâmes de Plymouth, ayant avec nous le *Tamer*. Immédiatement après notre départ, M. Byron arbora ſa flamme à bord du *Dauphin*, étant nommé Commandant en chef de tous les Vaiſſeaux du Roi dans les Indes Orientales.

Il ne nous arriva rien de remarquable dans notre traverſée, juſqu'à Madere, que nous vîmes le 14 Juillet. Cette iſle, qui appartient aux Portugais,

eſt renommée pour la ſalubrité de l'air. Elle eſt ſituée à 32 degrés de latitude nord, & s'étend du 18e degré 30 minutes juſqu'au 19e degré 30 minutes de longitude, en comptant du méridien de Londres.

Le même jour nous mîmes à l'ancre dans la baie de *Fonchal*, ainſi appellée à cauſe d'une belle eſpece de fenouil qui croît en abondance ſur le rivage. Cette Baie eſt ſur la partie méridionale de l'iſle; & dans le fond on trouve une ville du même nom, ſituée dans une petite plaine, d'où coule dans la mer trois rivieres, qui forment, à quelque diſtance, une petite

iſle, entierement ſtérile, ſur laquelle on a conſtruit un château ; la ville eſt auſſi défendue par une muraille très haute & par une batterie de canon.

L'iſle de Madere a environ douze lieues de longueur, ſur deux de largeur, & quarante de circonférence. Elle eſt formée par une montagne très élevée, qui s'étend de l'eſt à l'oueſt, & ſur le penchant de laquelle on trouve au Sud des vignes plantées çà & là. Au milieu de ce coteau ſont ſituées les maiſons de campagne des habitans, ce qui forme un coup d'œil très agréable.

L'air y eſt ſi tempéré, qu'on

n'y éprouve preſque jamais les excès de la chaleur & du froid ; il y regne un printems continuel, qui y fait croître toute l'année des fruits & des fleurs.

La fertilité du ſol y eſt ſi grande, qu'elle produit plus de bled qu'aucune des iſles voiſines d'une étendue deux fois plus conſidérable.

L'herbe s'éleve ſi haut, qu'on eſt obligé de la brûler ; & lorſqu'on plante des cannes de ſucre dans les cendres, on fait au bout de ſix mois une récolte conſidérable de ſucre.

On trouve dans l'iſle un très grand nombre de beaux cédres, & preſque toutes les eſpeces des

meilleurs fruits ; tels que des oranges de toute ſorte, des limons d'une groſſeur prodigieuſe, des bananes, des citrons, des abricots, des pêches, des figues, des prunes, des noix & des raiſins dont les grains ſont auſſi gros que nos prunes ordinaires, & remarquables ſur-tout par un parfum agréable qui leur eſt propre. Mais tous les beaux fruits de cette iſle ſont trop doux pour qu'on en puiſſe manger en grande quantité.

Les habitans de cette Iſle ſont plus civiliſés que ceux des Canaries ; les Marchands Anglois qui y réſident ſont en petit nombre. Les naturels ſont les meil-

leures confitures du monde, & excellent à conſerver les oranges & les citrons. Le ſucre qu'on y fait eſt non-ſeulement très beau, mais a encore le parfum de la violette ; & le vin qu'on y recueille eſt plus propre à ſoutenir de longs voyages, même dans les pays chauds, que celui d'aucun autre lieu du monde connu ; auſſi en tire-t-on une grande quantité pour l'uſage des vaiſſeaux, & pour tranſporter en Amérique.

Il y a dans l'Iſle pluſieurs Couvents qui ſont placés, comme les maiſons de campagne des habitans, ſur le penchant de la colline, & ont un air aſſez im-

poſant par leur antiquité & leur ſtructure. Les Religieuſes qui les habitent, & parmi leſquelles il y en a de fort belles, ont la liberté de voir les étrangers à certaines heures, & de converſer avec eux à travers une double grille. Leur principale occupation conſiſte à faire des fleurs artificielles de toutes ſortes, de petits paniers, & d'autres bagatelles de cette eſpece, qu'elles vendent aux étrangers, & dont le prix eſt appliqué aux beſoins de la communauté.

Malgré la fertilité extraordinaire de cette Iſle, les proviſions de toute ſorte y ſont fort cheres. Les habitans ſe nourriſ-

ſent particulierement de *yams*, eſpece de racine aſſez ſemblable à nos patates, mais beaucoup plus groſſe.

On y trouve des porcs & des poules; mais on a de la peine à s'en procurer, excepté en donnant en échange de vieux habits, qui, de quelqu'étoffe & en quelqu'état qu'ils ſoient, ſont fort recherchés par les plus pauvres d'entre les naturels du pays.

A notre arrivée à Madere, nous trouvâmes le Vaiſſeau du Roi *le Ferrit*, qui étoit à l'ancre, & qui ſalua notre Commodore, lorſqu'il arbora ſa flamme. Le Fort nous rendit auſſi notre ſalut à notre entrée:

Pendant notre ſéjour, nous nous pourvûmes de bœuf frais, dont la qualité étoit médiocre ; les jeunes bœufs, ſoit naturellement, ſoit par défaut de pâturage frais, y ſont maigres & de petite taille.

Après avoir pris de l'eau & pluſieurs tonneaux de vin pour l'uſage du Vaiſſeau, ainſi que tout ce dont nous pouvions avoir beſoin, nous prîmes congé du Gouverneur, le 20, en tirant onze coups de canons, qu'il nous rendit, & à trois heures après midi nous levâmes l'ancre & mîmes à la voile, de compagnie avec les Vaiſſeaux du Roi la *Couronne*, le *Ferrit* &

le *Tamer*. Il faut obſerver qu'au ſortir de cette Iſle les Vaiſſeaux trouvent une eſpece de calme juſqu'à ce qu'ils aient gagné quatre à cinq lieues au-deſſous du vent, & alors ils ſont sûrs de trouver un bon vent aliſé. Nous fîmes route vers l'iſle de *Santiago*, & dans cette traverſée il ne nous arriva rien de remarquable. Nous nous ſéparâmes des vaiſſeaux la *Couronne* & le *Ferrit*, à peu de diſtance de Madere, & le 22, nous rencontrâmes le *Liverpool*, Vaiſſeau du Roi qui revenoit des Indes Orientales, & par lequel nous envoyâmes des lettres en Angleterre.

Le 30, à deux heures après midi, nous vîmes Santiago, qui ſe trouve à 14 degrés 50 minutes de latitude Nord, & 22 degrés 56 minutes de longitude (l'Auteur compte toujours du méridien de Londres). Vers les trois heures nous jettâmes l'ancre à environ un mille du rivage, dans la Baie appellée *Porto Prayo*. Nous ſaluâmes en entrant un petit Fort, appartenant aux Portugais, qui nous rendirent le ſalut.

Cette Iſle, une des plus grandes & des plus fertiles du Cap-Verd, eſt d'une forme triangulaire, & a cinquante ou ſoixante lieues de tour. Quoiqu'elle

ſoit couverte de rochers & de montagnes, les vallées produiſent non-ſeulement du bled de Turquie, mais encore des gouiaves, des oranges, des limons, des ananas, des pommes *couſtardes*, des bananes, des tamarins, des cocos, du plantain, des melons muſqués & des melons d'eau, des raiſins, des cannes de ſucre, &c. Il y croît auſſi quelques cédres, & on y recueille beaucoup de coton. Nous y avons trouvé des chevaux, des ânes, des mulets, des vaches, des porcs, des daims & des ſinges; pluſieurs eſpeces de gros & de petits oiſeaux, & une prodigieuſe quantité de poiſſons de mer.

Ribeira-Grande eſt la Capitale de l'Iſle; & le Gouverneur, l'Oviodore & l'Evêque y réſident. Cette ville a une Cathédrale & un Monaſtere, ſitués l'un & l'autre dans une ſituation charmante.

Il y a dans l'Iſle quatre autres villes, Praya, Saint-Domingo, Saint-Domingo Abacace, & Santiago.

La plûpart des habitans & des Prêtres même, ſont des Négres, qui y ſont en très grand nombre; car on compte trois blancs pour quarante noirs; & ceux-ci ont à peine des vêtemens ſuffiſans pour couvrir une partie de leur corps. On ne voit dans l'Iſle

qu'un petit nombre de ſoldats, qui à l'extérieur paroiſſent bien miſérables.

Dès qu'on voit arriver un vaiſſeau, les naturels accourent de toutes les parties de l'Iſle avec toutes ſortes de proviſions, qu'ils échangent contre de vieux habits, choſe dont ils font ſi grand cas, que pour une bagatelle de cette eſpece on peut ſe procurer une quantité aſſez conſidérable de dindons, d'oies & d'autres proviſions de bouche. Les habits, ſur-tout les noirs, quelque mauvais qu'ils ſoient, y ſont un objet de vanité & d'ambition, d'autant plus ridicule que la chaleur du climat les rend moins néceſſaires.

Quelque miſérables que paroiſſent les habitans de cette Iſle, ils vivent dans une grande abondance. La fertilité du ſol leur fournit non-ſeulement toutes les choſes néceſſaires à la vie, mais encore ce qu'en d'autres pays on regarderoit comme des objets de luxe.

Après avoir pris de l'eau, des proviſions fraîches & des fruits, nous partîmes de Santiago avec le *Tamer*. Il ne nous arriva rien de remarquable dans la route, juſqu'au 11 Septembre que nous vîmes la côte de Breſil, par le 23e degré de latitude méridionale, & le 42e degré 20 minutes de longitude occidentale.

Le lendemain nous entrâmes dans le port de Rio Janeiro, & nous mîmes à l'ancre, ayant le fort Saint-Acrouſe au Sud-Eſt-demi-Sud. Le 14 nous prîmes un Pilote, & nous avançâmes entre l'iſle des Serpens & la terre, à un quart de mille au plus du rivage; nous ſaluâmes les Forts de onze coups de canon, qu'on nous rendit ſur-le-champ. Notre premier ſoin fut de faire venir à bord des proviſions fraîches pour l'équipage, qui commençoit à en avoir grand beſoin, ſur-tout de légumes, le ſcorbut s'étant déja manifeſté parmi quelques-uns de nos gens.

Le 19, le Commodore deſcendit à terre pour aller faire viſite au Viceroi, & à ſon débarquement il fut reçu par toute la Nobleſſe, qui le conduiſit au Palais du Viceroi, tandis qu'on tira onze coups de canons de la batterie de l'Iſle.

A midi de ce même jour-là, le *Kent*, vaiſſeau de notre Compagnie des Indes, entra dans la Baie, ayant à bord Milord Clive, & nous ſalua de onze coups de canons, que nous rendîmes.

Le 7 Octobre le Viceroi vint rendre viſite au Commodore, à bord du vaiſſeau, & nous le ſaluâmes à ſon arrivée de quinze

coups de canons, qui furent rendus par l'artillerie de la Citadelle. Afin de recevoir le Viceroi avec tous les honneurs qu'il eſt d'uſage de lui rendre, on fit monter ſur le tillac tous les gens de l'équipage, qui ſe tinrent debout, ayant, tous, les bras étendus, de maniere qu'ils ſe touchoient l'un l'autre, & ils reſterent dans cette attitude pendant tout le tems qu'ils furent en préſence du Viceroi.

Milord Clive fit, le 9, une viſite au Commodore, & reçut à ſon entrée & à ſon départ le même ſalut, qui fut rendu par le *Kent*. Le même jour un Pilote Portugais vint à bord, afin de

nous mettre ſur la route, & à ſix heures nous levâmes l'ancre & mîmes à la voile; mais ne trouvant pas aſſez de vent, nous fûmes obligés de remettre à l'ancre, & d'attendre juſqu'au lendemain au matin ; pendant ce tems-là nous eûmes occaſion de faire quelques obſervations ſur le Port, qui nous parut capable de recevoir cent navires dans un bon ancrage, avec aſſez de place pour mouiller en sûreté.

La ville de Rio Janeiro eſt à 23 degrés onze minutes de latitude méridionale, & 43 degrés 9 minutes de longitude occidentale. Sa poſition & ſon aſpect ſont très agréables, ſur-

tout par la multitude d'arbres de toute eſpece qu'on y découvre, & qui conſervent leur verdure toute l'année. La ville eſt ſituée d'une maniere avantageuſe ſur le derriere de l'iſle des Serpens, qui n'en eſt pas éloignée de plus cinq cens verges, & qui, au moyen des fortifications qu'on y a élevées, commande tout ce qui pourroit incommoder la ville; il y a outre cela à l'entrée pluſieurs autres iſles garnies de batteries de canon.

Ces fortifications paroiſſent ſi formidables aux Portugais, qu'ils ſont aſſez vains pour croire que toute la puiſſance navale

de

de l'Europe ne ſeroit pas en état de les en chaſſer ; nous oſons cependant affirmer avec confiance que ſix de nos vaiſſeaux de ligne ſuffiroient pour détruire en quelques heures toutes leurs batteries.

Il y a à Rio Janeiro un grand & commode chantier, où les Portugais avoient commencé à conſtruire un Vaiſſeau de guerre de ſoixante-quatre canons, qu'ils ſe propoſoient d'achever en un an. Leur méthode de conſtruction étoit un peu extraordinaire, & leur maniere de travailler très lente, vu la forme des outils dont ils ſe ſervoient ; mais ce qui nous parut

le plus surprenant, c'est que l'étambord étoit fait d'un cédre entier. Il y avoit un certain nombre d'esclaves enchaînés ensemble, qui étoient occupés à porter le bois d'une partie du chantier à l'autre.

Depuis le 15 Septembre jusqu'au 18 Octobre, nos gens furent occupés à faire de l'eau & du bois, & à calfater. Nous prîmes six calfats Portugais pour aider notre charpentier, & nous leur donnâmes la valeur de six chelins par jour. Quoiqu'il ne soit pas douteux qu'un ouvrier Anglois fasse autant d'ouvrage en un jour qu'un ouvrier Portugais en trois, cependant s'ils sont

lents & pareſſeux, il faut qu'ils achevent leurs ouvrages avec ſoin, autrement on ne verroit pas ſi ſouvent de leurs vaiſſeaux faire, dans un état délabré, d'aſſez longs voyages.

L'air eſt rafraîchi à Rio Janeiro par une ſucceſſion conſtante de vents de terre & de mer. Le premier ſouffle le matin & continue juſqu'à environ une heure après midi; peu de tems après un vent de mer aſſez fort s'éleve, & ne contribue pas peu à rendre ce Port ſain & agréable. On eſt ſi perſuadé que ce vent de mer eſt ſalutaire, que les Négres l'appellent *le Docteur*. Nous apprîmes même

que dans les vallées où ce vent-là ne s'étendoit pas, l'air y eſt ſi fort raréfié par la chaleur, que les oiſeaux ont de la peine à y voler. Les riches habitans ont en général la précaution de tenir leurs portes fermées depuis dix heures du matin juſqu'à deux heures après midi, où ils commencent à vaquer à leurs affaires, ſans être trop incommodés de la chaleur, qui eſt alors tempérée par le vent de mer.

Le ſol du Breſil eſt en général fertile; il produit une grande quantité d'arbres très élevés, propres à toute ſorte d'uſage, & dont la plûpart ne ſont

pas connus en Europe. Il croît dans les bois de très beaux fruits, dont plusieurs especes sont inconnues, non-seulement en Europe, mais peut-être encore dans les autres parties de l'Amérique. Les orangers, les limons, & plusieurs autres especes de fruits, communs dans les pays chauds, y sont aussi abondans que les noix dans les forêts d'Angleterre. La canne de sucre y vient avec le plus grand succès, & l'on en exporte en Europe une grande quantité d'excellent sucre, d'indigo & de coton. Le pays est renommé pour ses diamans, & l'on y trouve aussi beaucoup d'or, que

des eſclaves ſont occupés à chercher dans les ravines des torrens & le fond des rivieres.

Quant aux animaux du Breſil, on prétend que tous les chevaux, les ânes, les vaches, les moutons, les porcs & les chats y ont été portés d'Europe. Ceux qui ſont naturels au pays, ſont entr'autres, pluſieurs eſpeces de ſinges, les moutons du Pérou, le daim, le liévre, le lapin, le tatou, l'écureuil volant, le *guano*, l'opoſſum & le pareſſeux.

On y trouve auſſi différentes eſpeces de perroquets, & d'autres oiſeaux remarquables par la beauté de leur plumage; plu-

ſieurs eſpeces d'oies, de canards & de pigeons ſauvages; des perdrix, des corlieux, de la volaille ordinaire, &c. Ce pays n'eſt pas moins fameux par la multitude, la variété & l'incroyable groſſeur des ſerpens & des autres reptiles venimeux qui y naiſſent.

Pour revenir à Rio Janeiro, le Viceroi y jouit d'une autorité auſſi étendue que celle dont jouit en Portugal le Roi lui-même. Les habitans y ont beaucoup d'eſclaves Négres, qu'ils achetent dans les Marchés où l'on voit ces malheureuſes victimes de la cupidité enchaînées deux à deux, ou en plus grand

nombre enſemble, & expoſées à la vue du public, pour être livrées au plus offrant.

Les femmes Portugaiſes qu'on y voit, ont en général le teint olivâtre & les traits déſagréables ; celles d'un rang ſupérieur n'y ſont gueres vues, parcequ'elles n'ont la liberté de ſortir que le ſoir. Les Portugais ſont naturellement ſi jaloux, qu'un étranger ne peut ſeulement regarder leurs femmes ſans s'expoſer aux ſuites de cet eſprit de vengeance qui domine ſi univerſellement chez eux ; auſſi les femmes ſont-elles obligées d'y être fort circonſpectes & fort attentives à toutes leurs démarches. Il eſt

vrai qu'on y contracte peu de mariages ; un homme & une femme ſe conviennent, vivent enſemble, ſe quittent enſuite dès qu'ils ſont las l'un de l'autre, & cherchent à ſe pourvoir ailleurs. Dès que le jour commence à tomber, les Portugais, habitans de Rio Janeiro, ſortent de leurs maiſons, & vont dans les lieux de débauche, où ils ſe livrent aux plus grands excès.

La ville eſt ſituée près de pluſieurs hautes montagnes, d'où un grand aqueduc, conſtruit vers le Sud, fournit des eaux à toute la ville. Cet aqueduc, qui traverſe une profonde vallée, eſt compoſé de plus de cin-

quante arches, disposées en deux rangs, dont l'un porte sur l'autre; & en quelques endroits il s'éleve à plus de cinquante toises au-dessus du fond de la vallée. L'eau est, par ce moyen, conduite à deux fontaines, où les habitans viennent la prendre. Ces deux fontaines se trouvent en face du Palais du Vice-roi, qui forme un très beau bâtiment de pierre, & le seul de toute la ville qui ait des fenêtres; les autres maisons n'ont que de petites grilles de fer. A une des extrêmités du Palais, on voit la prison destinée pour les criminels, laquelle, par sa situation & la multiplicité de

ſes portes de fer, préſente un aſpect hideux, & dégrade la beauté de l'édifice auquel elle eſt jointe.

Les Egliſes & les Couvents ſont magnifiques ; tout y eſt propre à frapper vivement l'imagination de ceux qui les fréquentent. Les cierges y ſont ſans ceſſe allumés, & un grand nombre de Moines de différens Ordres, y vont ſucceſſivement dire des Meſſes.

On trouve preſqu'à chaque coin de rue des niches, dans leſquelles ſont placés des Crucifix ou des Saints, vêtus de ſoie, ou d'autres étoffes.

On apperçoit du Port la Ca-

thédrale & le College des Jéſuites, qui ſont les plus beaux édifices de la ville, & préſentent, à une certaine diſtance, un très beau coup d'œil.

Les maiſons de la ville ont trois ou quatre étages de haut, & ſont pour la plûpart bâties en piérres, avec de grands balcons en dehors; mais elles ſont aſſez mal meublées.

La ville eſt traverſée par un canal, qui ſert à emporter les ordures des rues, & à purger l'air des vapeurs déſagréables dont elles ſeroient infectées.

Il ſe fait à Rio-Janeiro un commerce conſidérable, & un grand nombre de Négocians ré-

ſident dans la ville. Il y vient chaque année au moins quarante à cinquante bâtimens, tant de Lisbonne que de différentes parties du Breſil, outre quelques navires qui vont à la Côte d'Afrique, & de petits bâtimens qui fréquentent les Ports voiſins. Les vaiſſeaux d'Europe apportent des cuirs, des toiles & des draps, de groſſes & fines bayettes, des ſerges, des chapeaux, des bas, du fil, du biſcuit, du fer, de la quincaillerie, de l'étaim, des uſtenſiles de cuiſine, &c. & prennent en retour du ſucre, du tabac, des peaux crues, de l'huile de baleine, des bois de teinture, &c.

Les habitans ſont très riches, & l'aiſance y eſt telle, que la plûpart des principaux domeſtiques ont des eſclaves Négres pour les travaux les plus rudes.

Quant à la nourriture, le bœuf y eſt très médiocre, parcequ'on eſt obligé, à cauſe de l'exceſſive chaleur, de le manger peu de tems après qu'il eſt tué. La maniere de tuer ces animaux eſt aſſez remarquable. On en chaſſe un certain nombre dans un endroit enfermé ; on jette une corde autour de la tête de celui qu'on a deſtiné à la boucherie, on le ſépare des autres, un boucher Négre va par derriere & lui coupe les jar-

rets ; l'animal étant tombé, le Négre vient pardevant & lui enfonce un couteau dans la tête, exactement entre les cornes.

Les bœufs de ce pays ſont ſi farouches & ſi indomptables, qu'il n'y a guere que les bouchers Négres qui oſent les attaquer ; cependant ils ſont ſi petits, que lorſqu'on en a ôté la peau, les boyaux, &c. ils ne peſent pas en général plus de deux cents cinquante livres.

Pendant notre ſéjour, on donna aux gens de l'équipage des *yams* au lieu de pain ; mais nous achetâmes à fort bon prix du ſucre, du tabac, & d'autres denrées. Les poules & les porcs

y ſont cependant très chers ; les Négres ſe nourriſſent principalement de poiſſon & de bled de Turquie, qu'on y cultive avec ſuccès. La mer leur fournit beaucoup de poiſſons. Ils ont un grand nombre de canots de pêche, dans leſquels ils ſortent le matin, au moyen du vent de terre, qui, comme nous l'avons dit, ſouffle régulierement à une certaine heure, & reviennent le ſoir par le vent de mer, qui n'eſt pas moins conſtant.

Il y a non-ſeulement dans le Port un chantier pour conſtruire les vaiſſeaux, mais encore une iſle commode pour mettre ſur le côté un navire de toute

grandeur. Pendant que nous y étions, nous y vîmes un bâtiment Eſpagnol qui venoit de doubler le Cap Horn, & avoit été fort endommagé par quelques iſles de glaces, très fréquentes dans ces mers. On n'en voit gueres que ſur les Côtes Septentrionales de l'Amérique, & entre les ſoixante & ſoixante-dixieme degrés de latitude méridionale. Elles paroiſſent avec différentes formes; les unes ont une figure pyramidale, & ſe terminent en pointe; d'autres ont leur ſommet applati, & il en découle quelquefois un courant d'eau. Quelqu'obſcure que ſoit la nuit, ſi l'on ſe trouve

au-deſſous du vent de ces glaces, on ſent leur proximité par le froid exceſſif qui en vient; & ce froid diminue à meſure qu'on s'en éloigne. On a obſervé que ces glaces avoient trois fois autant d'épaiſſeur au-deſſous de l'eau, qu'elles ont de hauteur au-deſſus de la ſurface; & cette hauteur a été évaluée, par des calculs modérés, à cinquante ou ſoixante braſſes au moins. Ces iſles de glaces changent de direction au gré du vent; plus le tems eſt froid, plus elles augmentent de volume & de hauteur; & on les voit diminuer à meſure qu'on avance vers des climats plus chauds.

Nous fûmes bientôt prêts à mettre à la mer ; nous avions toute sorte de raisons pour croire que nous étions destinés pour les Indes Orientales, & que nous allions faire route vers le Cap de Bonne-Espérance. Le plan de notre destination étoit si bien concerté, que notre Commodore trompa le Lord Clive même, qui le pressoit vivement de le prendre à bord, parceque nous serions plutôt prêts à mettre à la mer que le *Kent*, qui avoit beaucoup de malades ; le Commodore éluda ces instances, en faisant espérer au Lord Clive qu'il le prendroit à bord au Cap de Bonne-Espérance.

Nous laiſſâmes Rio Janeiro & la Côte de Breſil le 20 Octobre 1764, bien perſuadés que nous allions doubler le Cap; mais bientôt nous tournâmes, à notre grand étonnement, vers le Sud, & nous reconnûmes notre mépriſe. Nous ne reſtâmes pas long-tems dans l'incertitude; on fit un ſignal au Commandant du *Tamer* pour qu'il vînt à notre bord, & notre équipage, ainſi que celui de la frégate, fut informé que le Commodore ſe propoſoit d'aller faire des découvertes dans la mer du Sud. La maniere dont cette nouvelle fut reçue donna lieu de croire que perſonne à

bord n'avoit eu le moindre ſoupçon du projet dans lequel on étoit engagé. Afin de prévenir toute eſpece de mécontentement, on annonça en même-tems aux gens des deux vaiſſeaux, que le Gouvernement leur accordoit double paie, pour les encourager à pourſuivre cette entrepriſe.

Nous n'eûmes rien à obſerver juſqu'au 27 Novembre, où, après avoir eſſuyé pluſieurs coups de vent très forts, nous doublâmes le Cap Blanc, près de la riviere de Cemarories, à 46 degrés 50 minutes de latitude méridionale, & 72 degrés 7 minutes de longitude. Au

bout de quelques jours de navigation, nous vîmes l'iſle des Pengouins, à environ 3 ou 4 lieues au Sud du port Deſiré, qui eſt à 47 degrés de latitude méridionale. Le 30 nous envoyâmes nos chaloupes pour ſonder le havre, & elles revinrent le même ſoir. Le lendemain nous nous diſpoſâmes à y entrer; mais nous trouvâmes beaucoup de rochers à l'entrée, & il n'avoit pas un quart de mille d'un côté à l'autre. Nous entrâmes dans le havre avec un vent très favorable du ſud-ſud-oueſt, & toutes nos chaloupes voguoient autour du vaiſſeau; tout-à-coup le vent tourna à

nord-nord-eſt, & devint abſolument contraire ; nous nous hâtâmes de ſerrer nos voiles ; mais, comme nous étions dans le Port, nous ne pouvions pas retourner, & le flot de la marée montant avec une extrême rapidité, nous fûmes obligés de jetter nos deux ancres ; & avant que de pouvoir mettre à la cape, notre vaiſſeau s'affola ſur la Côte. Ce contre-tems fut ſuivi d'une nuit froide & pluvieuſe, dont l'incommodité s'aggravoit encore par la triſte réflexion que nos chaloupes étant toutes chaſſées à la mer, périroient infailliblement ; que nous aurions nous-mêmes beaucoup de peine

à nous tirer de là, ayant le vent & la marée contre nous ; & que nous allions être réduits à vivre, & peut-être à périr ſur cette Côte déſerte des Patagons, loin de tout établiſſement Européen. Heureuſement notre berge à douze rames entra dans le Port, & ſauva le vaiſſeau, qui, ſans ſon ſecours, auroit échoué infailliblement, n'ayant pas une ſeule chaloupe pour retirer une ancre. Enfin, après pluſieurs efforts, nous retirâmes l'ancre de toue, & à la deſcente de la marée, nous gagnâmes heureuſement le milieu du Port, où nous amarrâmes le lendemain.

Cependant

Cependant deux de nos chaloupes, qui avoient été pouſſées contre le rivage, revinrent. Quant à notre grand canot, il avoit été jetté à pluſieurs lieues en pleine mer, n'ayant que deux hommes pour le gouverner. Nous n'avions plus gueres d'eſpérance de les revoir; mais le lendemain ils rentrerent, ſans aucun ſecours, dans le havre, preſque morts du froid qu'ils avoient eſſuyé. Dès que nous les vîmes reparoître, nous leur envoyâmes une chaloupe, qui les ramena à bord.

Pendant que nous reſtâmes en cet endroit, quelques-uns de nos gens s'occuperent à ré-

parer les agrêts, tandis que d'autres allerent à terre pour chercher de l'eau douce, mais ſans beaucoup de ſuccès.

Le havre n'a pas plus d'un demi mille de diametre. Dès l'entrée on apperçoit, vers le bord méridional, un rocher remarquable, en forme de tour. Nous mîmes à l'ancre en face de ce rocher, avec ſept ou huit braſſes d'eau, & nous amarrâmes, à l'eſt & à l'oueſt, avec nos deux ancres; ce qui étoit fort néceſſaire, à cauſe de la force de la marée qui monte & deſcend régulierement de 12 en 12 heures, avec une rapidité prodigieuſe. Le fond d'ailleurs n'y

eſt pas propre à faire un bon ancrage, parcequ'il conſiſte principalement en un ſable très fin, qui n'a aucune ſolidité. Il y a cependant lieu de croire qu'on pourroit trouver en d'autres endroits du havre un ancrage plus sûr, ſur-tout pour un navire qui tireroit peu d'eau; car nous envoyâmes nos chaloupes pour ſonder à deux ou trois lieues plus haut, & ils trouverent un bon ancrage & la marée moins forte.

Sur le bord ſeptentrional, à environ trois ou quatre milles au-deſſus du rocher dont nous avons parlé, on voit quelques rochers blancs, qui s'élevent à

une grande hauteur, & qui de loin reſſemblent à de la craie ; mais cette blancheur n'eſt produite que par les excrémens d'une multitude prodigieuſe d'oiſeaux qui vont s'y poſer. On voit auſſi tout autour de hautes montagnes eſcarpées, & entre chaque précipice la terre eſt couverte d'une herbe groſſiere. Les vallées préſentent un ſol auſſi triſte que ſtérile, où rien ne frappe la vue que des troupes nombreuſes d'oiſeaux & de bêtes ſauvages, & de grands monceaux d'os épars çà & là, ſur-tout ſur les bords des torrens & des ruiſſeaux ; mais nous n'appercûmes aucun habitant, ni le moindre veſtige humain.

Parmi les différens animaux dont cette Isle est peuplée, nous trouvâmes près du rivage un grand nombre de veaux marins, de grandeur & de grosseur différente. Ils sont amphibies & vivent également sur terre comme dans l'eau, & ils sont si féroces, qu'on ne peut s'en approcher sans danger. Leur tête a beaucoup de ressemblance avec celle d'un chien à courtes oreilles : il y en a qui ont la tête plus allongée & d'autres qui l'ont plus arrondie. Ils ont de grands yeux & des moustaches autour de la bouche. Leurs dents sont si tranchantes & si fortes, qu'ils partagent aisé-

ment en deux un très gros bâton. Quoiqu'ils n'aient point de jambes, ils ont cependant des eſpeces de pattes ou de nageoires, dont ils ſe ſervent pour marcher comme pour nager, & à l'aide deſquelles ils ſautent extrêmement vîte, ſur le ſable & par-deſſus les petits rochers qui ſont près du rivage. Chaque patte a cinq orteils, ſemblables à des doigts, & liés entr'eux par une membrane fine, comme les pattes des oies. Ils ont le poil court & la peau noire, aſſez ſouvent tigrée & mêlée de taches blanches, griſes & rouges. On s'en ſert pour faire des bonnets, des veſtes, des ſacs ou

poches pour mettre du tabac, & autres choſes ſemblables. Quand les veaux marins ſont vieux, ils ont près de huit pieds de longueur, & ont un cri aſſez ſemblable à l'aboiement des chiens; mais quands ils ſont jeunes, leur cri imite le miaulement d'un chat. Les plus gros étant, comme nous l'avons dit, de huit pieds de longueur, peuvent fournir une demi-barrique d'huile; & ces animaux ſont en ſi grande quantité dans cet endroit, qu'on peut en retirer aſſez d'huile pour charger des vaiſſeaux envoyés pour ce ſeul objet. On pourroit auſſi retirer de leurs peaux un profit conſi-

dérable, ſi elles paſſoient entre les mains des ouvriers qui ſavent l'art de les apprêter. Parmi les gens de l'équipage, il y en avoit pluſieurs qui mangeoient la chair des jeunes veaux marins, & qui la trouvoient auſſi bonne que la chair de cochon.

Il y a auſſi un grand nombre de *guanacos*, ſorte de daim ſauvage, & que quelques voyageurs nomment moutons du Pérou, parcequ'ils ont ſur le dos un laine très douce & très fine. Ils ont le col fort long, & leur tête reſſemble aſſez à celle d'une brebis. Mais leurs jambes ſont fort longues ; ils ont le le pied fendu comme le daim,

& portent une queue courte & touffue. Ils ſont à-peu-près gros comme une jeune vache, & peſent environ deux cents cinquante livres, après qu'on en a ôté la queue, les inteſtins & toute la curée. Leur chair eſt excellente, ſoit qu'elle ſoit fraîche ou qu'elle ſoit miſe en ſalaiſon; &, après un ſi long voyage, elle ne ſervit pas peu à rafraîchir l'équipage. Ces animaux marchent toujours en troupe de vingt, & quelquefois davantage. Lorſque nous voulions en avoir quelques-uns, nous envoyions pendant la nuit un certain nombre d'hommes ſe mettre en embuſcade près des four-

ces d'eau vive, où ils ſe tiennent fréquemment. Les chaſſeurs ſe cachent dans des buiſſons, & les tirent à leur aiſe. Mais ſi ces animaux entendent le moindre bruit, ils prennent promptement la fuite, & s'échappent avec une grande vîteſſe.

Nous trouvâmes auſſi des liévres d'une groſſeur prodigieuſe, car ils peſent près de vingt livres ; & lorſqu'ils ſont dépouillés, ils ſont encore auſſi gros que des renards ordinaires. Ces liévres ſe tiennent communément dans les vallées.

Quant aux oiſeaux, nous y avons vû beaucoup d'autruches ;

mais elles ne ſont pas ſi groſſes que celles d'Afrique. Des Naturaliſtes prétendent que les autruches, à raiſon de la longueur de leurs jambes & de leur col, & du peu d'étendue de leurs aîles, doivent occuper dans la claſſe des oiſeaux le rang que tiennent les chameaux dans celle des quadrupedes. Elles ont la tête petite, & aſſez ſemblable à celle d'une oie. Depuis le dos juſqu'à la queue, leurs plumes ſont griſâtres, mais elles ſont blanches ſous le ventre. Leurs aîles, comme celles des autruches d'Afrique, ſont trop courtes pour élever leurs corps au-deſſus de terre, mais elles s'en

ſervent pour courir avec une vîteſſe étonnante. Nous trouvâmes des œufs en fort grand nombre, parmi leſquels il y en avoit d'une groſſeur énorme.

On y trouve encore un autre gros oiſeau fort remarquable, que nous avons nommé *aigle-ſauvage*, & qui eſt auſſi gros qu'un dindon du poids de vingt livres. Cet oiſeau a un air impoſant & noble, portant ſur la tête une ſorte de huppe qui reſſemble à une couronne, & un collier de plumes autour du col. Son plumage eſt d'un brun foncé, mêlangé de pluſieurs autres couleurs. Lorſque ſes aîles ſont déployées, elles ont

plus de quatorze pieds d'une extrêmité à l'autre, & ſes plus groſſes plumes ont environ un demi-pouce de diametre.

Les *pengouins* abondent dans cette Iſle : c'eſt un oiſeau de la groſſeur d'une oie environ ; mais au lieu de plumes, il n'a qu'une ſorte de duvet de couleur cendrée. Ses aîles reſſemblent auſſi à celles d'un oiſon ; comme elles ſont fort courtes & ſans plumes, il eſt incapable de voler, mais il s'en ſert pour nager & pour ſauter quand il eſt à terre. Les pengouins ont à terre un air lourd & pareſſeux ; ils paroiſſent ne pas appercevoir le danger, & on les

assomme aisément avec un bâton ; cependant ils sont assez actifs quand ils sont sur l'eau. Leur chair n'est point agréable, & a un goût de poisson ; mais leurs œufs sont excellents. Vers le soir, ces oiseaux se retirent dans les rochers qui sont près de la mer, & ils y passent toute la nuit.

Les oiseaux que nous trouvâmes avoir la chair la plus agréable au goût, étoient des especes de merles avec des becs rouges, de la grosseur d'une petite mouette. On prétend qu'ils ne se nourrissent qu'en suçant les herbes.

Dans une baie sablonneuse

& oppoſée à la rive ſeptentriona-le, nous trouvâmes des ſurmu-lets en très grande quantité. Ce poiſſon eſt ſi beau dans cet endroit, que ceux qui n'étoient que d'une moyenne groſſeur, peſoient autant que nos plus groſſes merluches. Il y avoit auſſi beaucoup d'éperlans, qui avoient plus de dix-huit pouces de longueur, & pluſieurs autres poiſſons de différentes ſortes.

Mais revenons à la néceſſité où nous étions de faire eau ; nous trouvâmes bien deux ou trois ſources ſur le rivage tout près du Port ; mais malheureu-ſement leurs qualités minérales ne nous permirent pas d'en faire

uſage, & nous n'en fîmes aucune proviſion. A peine même nous fut-il poſſible d'en trouver une quantité ſuffiſante pour l'uſage du moment.

Le côté du rivage, qui eſt au ſud, n'a pas autant de rochers que celui qui eſt au nord. Il y a plus de collines & de vallées profondes, mais où il ne croît qu'une ſorte d'herbe fort haute, & quelques petits buiſſons. On doit juger par-là que cet endroit eſt fort peu commode pour les vaiſſeaux qui ſont obligés de faire du bois & de l'eau. Notre Commodore ordonna qu'on mît le feu en différents endroits, afin de brûler l'herbe ſauvage qui cou-

vroit le terrein. La flamme ſe communiqua ſi promptement, qu'en moins d'une demi-heure elle s'étendoit à pluſieurs milles de diſtance.

Pendant notre ſéjour dans cette Iſle, tous les gens de l'équipage ne s'occuperent qu'à radouber le vaiſſeau, & à le mettre en état de ſoutenir la mer. Les charpentiers ſur-tout travailloient à jumeller le grand mât, qui avoit été un peu endommagé. D'autres furent employés à la recherche de l'eau, mais ſans ſuccès. Ceux qui étoient chargés de ce ſoin, avoient double ration d'eau-de-vie, & on dreſſoit pour eux de

petites tentes sur le rivage. Avant de quitter cet endroit, nous coulâmes à fond deux tonneaux ; l'un sur le rivage qui est au nord, à quelque distance de l'endroit où l'on jette l'ancre, à côté d'un roc dont nous avons déja parlé, & qui a la forme d'une tour ; & l'autre, sur le rivage qui est au sud, à deux milles & demi environ au sud-sud-ouest de ce même rocher, & près d'un vallon fort agréable, où nous plantâmes un poteau qui s'élevoit à plus de douze pieds de hauteur, sur lequel nous clouâmes en travers une planche, pour servir de marque dans cet endroit.

Enfin, après avoir mis nôtre vaiſſeau en état de tenir la mer & l'avoir leſté ſur le rivage autant qu'il étoit néceſſaire, on donna le ſignal pour faire voile. Les proviſions qu'on avoit faites d'une grande quantité de moutons du Pérou, ſervirent longtems à nourrir l'équipage. On en donnoit trois fois la ſemaine & nos gens trouvoient ce mets extrêmement agréable; ce qui contribua beaucoup ſans doute à les entretenir dans une bonne ſanté, de même que ceux du *Tamer*, notre compagnon de voyage. Il a régné conſtamment une concorde & une harmonie admirables entre les Of-

ficiers des deux vaiſſeaux & tous les gens de l'équipage, qui communiquoient ſans ceſſe les uns avec les autres, lorſque l'occaſion le permettoit.

Nous partîmes du port *Deſiré* le 4 Décembre, & nous dirigeâmes notre route vers la partie du ſud de l'iſle de Pepys, miſe dans nos Cartes au 48e degré de latitude méridionale, & au 64e de longitude, & ſituée à l'eſt quart de ſud du Cap Blanc. On prétend que cette iſle fut découverte par le Capitaine Cowley, qui la nomma l'iſle de Pepys, en honneur de Samuel Pepys, Secrétaire du Duc d'York, qui fut depuis Jacques *II* & qui

pour lors étoit grand Amiral de l'Angleterre. Le Capitaine Cowley disoit que cette isle avoit non-seulement un très bon port, où mille vaisseaux peuvent tenir à l'ancre en sûreté, mais encore qu'elle abondoit en volaille, & qu'elle étoit très commode pour faire de l'eau & du bois. Mais, après avoir fait, sans succès, plusieurs tentatives pour découvrir cette Isle, nous eumes la mortification de voir que tous nos efforts étoient inutiles; nous fûmes donc obligés d'abandonner cette recherche, bien persuadés de l'impossibilité de trouver cette Isle prétendue.

Le 20, à quatre heures après

midi, nous vîmes l'extrêmité du Cap *Beautems* (*fair Weather*), qui s'étend du ſud à l'oueſt. Quand nous fûmes à trois lieues du rivage, nous trouvâmes à la ſonde vingt-cinq braſſes d'eau, avec un fond mou. La latitude du Cap étoit au 51e degré 30 minutes ſud. A la vérité nous ne nous ſommes jamais approchés de la Côte de plus de cinq ou ſix milles ; & en paſſant entre le Cap Beautems & le Cap Blanc, nous ne trouvâmes point de fond avec vingt-cinq braſſes de ligne. La Côte, en cet endroit, n'offre que des rochers blancs & eſcarpés, avec des monticules d'une ſurface égale, com-

me aux environs de Douvres & des pointes méridionales de l'Angleterre.

Nous apperçumes le lendemain, à 5 lieues de diſtance, le Cap de la Vierge Marie, & la terre de feu. Nous eûmes aſſez beau tems tout le matin, & à 3 heures après midi nous vîmes le Cap au nord-oueſt-demi-nord à deux ou trois lieues. A environ deux lieues à l'oueſt, un iſthme très bas s'avance du Cap; nous en approchâmes, ſans danger, à la diſtance de deux lieues, & à ſix heures nous jettâmes l'ancre à quinze braſſes d'eau, le Cap étant à ſept milles au nord-demi-eſt.

Nous levâmes l'ancre le len-

demain à 3 heures du matin, & faisant voile, nous vîmes à quatre ou cinq lieues de distance, la Terre de feu, s'étendant du sud-est au sud-ouest quart de sud. A huit heures, nous decouvrîmes de la fumée qui s'élevoit de différents endroits, &, en approchant de plus près, nous vîmes distinctement un certain nombre de personnes à cheval. A dix heures, nous jettâmes l'ancre sur la côte septentrionale, à quatorze brasses d'eau; nous vîmes le Cap de la Vierge, au-delà du petit isthme dont j'ai parlé, à l'est-nord-est, & la pointe de Possession à l'ouest quart de sud. Nous étions à environ

un

un mille de terre ; & nous n'eûmes pas plutôt mis à l'ancre, que les hommes que nous avions vus ſur la côte nous firent des ſignes avec leurs mains : ſur-le-champ nous mîmes dehors tous nos canots, & nous les armâmes.

En approchant de la Côte, des marques ſenſibles de frayeur ſe manifeſterent ſur le viſage de ceux de nos gens qui étoient dans le canot, lorſqu'ils apperçurent des hommes d'une taille prodigieuſe. Quelques-uns d'entr'eux, pour encourager peut-être les autres, obſerverent que ces hommes giganteſques paroiſſoient auſſi étonnés à la vue

de nos mouſquets, que nous l'étions de leur taille : il étoit cependant probable qu'ils ne connoiſſoient point l'uſage de ces armes, & qu'ils n'en avoient jamais entendu parler ; mais cette idée ſuffit pour nous rappeller que nos armes à feu nous donnoient ſur ces peuples un avantage bien ſupérieur à celui qu'ils pouvoient tirer de leur force & de leur grandeur énorme. Nous avançâmes à la rame juſqu'à vingt verges du rivage, & là nous remarquâmes qu'un grand nombre de ces géans environnoient la plage, & témoignoient, par leur contenance, un grand deſir de nous voir deſ-

cendre à terre. Après qu'ils nous eurent fait des ſignes d'amitié, autant que nous pûmes en juger, nous leur fîmes ſigne de ſe retirer en arriere. Alors le Commodore & les principaux Officiers délibérerent ſur le parti qu'il y avoit à prendre. Le premier Officier, excité par l'idée de faire une découverte au ſujet de ces *Patagons*, dont l'exiſtence étoit depuis long-tems en Angleterre un ſujet de converſation, propoſa de s'approcher plus près du rivage & de ſauter à terre; mais le Commodore s'y oppoſa, & ne voulut pas permettre que perſonne deſcendît avant lui.

Auſſi-tôt que les Patagons ſe furent éloignés du rivage, le Commodore ſauta avec beaucoup d'intrépidité à terre, ſuivi par ſes Officiers & ſes matelots, qu'il mit en état de défenſe. Dès que nous fûmes deſcendus, les ſauvages accoururent autour de nous, au nombre de deux cens environ, nous regardant avec l'air de la plus grande ſurpriſe, & ſouriant, à ce qu'il paroiſſoit, en obſervant la diſproportion de notre taille avec la leur.

Après nous être donnés réciproquement pluſieurs marques de bonne amitié, notre Commodore, qui avoit eu la précau-

tion de faire apporter avec lui beaucoup de colifichets, tels que des colliers de grains, des rubans, &c. les leur diſtribua avec complaiſance, en donnant quelque bagatelle à chacun de ces ſauvages à meſure qu'ils ſe préſentoient ; & pour rendre cette diſtribution plus facile, il les fit aſſeoir à terre, & leur paſſa au col les colliers, rubans, &c. Leur grandeur eſt ſi extraordinaire, que même aſſis ils étoient encore preſque auſſi hauts que le Commodore debout.

Ces Patagons furent ſi charmés de ces petits préſens, qu'ils regardoient pendus à leurs cols

& descendans sur leur estomac, que le Commodore eut beaucoup de peine à se dérober à leurs caresses, sur-tout à celles des femmes, dont les traits du visage répondoient parfaitement à l'énorme grandeur de leur corps.

Leur taille moyenne nous parut être d'environ huit pieds, & la plus haute de neuf pieds & plus. Nous n'employâmes aucune mesure pour nous en assurer; mais nous avons des raisons de croire que nous diminuons leur grandeur plutôt que nous ne l'exagérons.

Leurs vêtemens, qui étoient faits de peaux de moutons du

Pérou, leur couvroient les épaules, & deſcendoient juſqu'aux genoux ; ils ont de longs cheveux noirs, qu'ils laiſſent flotter ſur leur dos. Les femmes avoient le viſage peint d'une maniere ridicule, & leur taille eſt auſſi étonnante que celle des hommes. Nous vîmes auſſi quelques enfans dans les bras de leurs meres ; & leurs traits, relativement à leur âge, avoient la même proportion. Quelques-unes des femmes portoient des colliers au cou, & des bracelets au bras : nous eûmes de la peine à imaginer d'où elles avoient pu les tirer ; car, au grand étonnement que ces ſauvages té-

moignerent en nous voyant, nous jugeâmes qu'ils n'avoient vu auparavant aucun être civiliſé.

On pourroit conclure, d'après les relations du Chevalier Jean Narborough & de quelques autres, que ces peuples changent d'habitation ſuivant la ſaiſon ; qu'ils paſſent l'été dans l'endroit où nous les avons vûs, & que l'hiver ils vont un peu plus au nord, chercher un climat plus doux. Narborough & quelques autres voyageurs ont rapporté qu'ils avoient vu, à huit ou dix degrés plus au nord, des hommes d'une taille extraordinaire ; d'où l'on peut

raiſonnablement conjecturer que pendant une partie de l'année, ces ſauvages peuvent avoir quelque commerce avec les Amériquains qui habitent les frontieres des établiſſemens Eſpagnols, & qu'ils ont pu, par cette voie, ſe procurer les bracelets & les colliers que nous avons vus à leurs femmes.

Leur langage ne nous a paru qu'un jargon confus, ſans aucun mêlange d'Eſpagnol ni de Portugais, les deux ſeules Langues d'Europe dont ils euſſent pu avoir quelque connoiſſance, & auxquelles la leur auroit pu ſe mêler, s'ils avoient eu quelque communication avec les

Eſpagnols & les Portugais de l'Amérique méridionale.

Nous remarquâmes que ces ſauvages regardoient fréquemment le ſoleil avec un air d'adoration, & ils faiſoient avec leurs doigts certains mouvemens, pour déſigner quelque choſe qu'ils auroient voulu ſans doute nous faire entendre.

Ils nous parurent être d'un caractere doux & amical, & vivre entr'eux en bonne intelligence. Après que nous eûmes reſté quelque tems au milieu d'eux, ils nous firent ſigne de les accompagner à un endroit d'où s'élevoit de la fumée, que nous vîmes à quelque diſtance;

& en même tems ils porterent la main à leurs bouches, comme pour nous propoſer quelque rafraîchiſſement ; mais comme leur nombre étoit beaucoup plus conſidérable que celui de nos gens, & qu'il étoit probable qu'un plus grand nombre encore ſortît de l'intérieur de terres, notre Commodore, auſſi diſtingué par ſa prudence que par ſa bravoure, ne jugea pas à propos de s'expoſer au danger d'être ſurpris & enveloppé par ces peuples, & ne voulut pas s'éloigner du bord de la mer.

D'après les obſervations que nous fîmes du haut de la grande

hune, quand nous fûmes à trois ou quatre milles de diſtance, & en examinant la fumée qui s'élevoit de différens endroits, nous jugeâmes que ces Patagons n'avoient point d'habitations pour ſe garantir des intempéries de l'air, auxquelles ils devoient reſter continuellement expoſés, ſans avoir même un arbre d'une médiocre grandeur pour ſe mettre à couvert. Le terrein de cette côte eſt en général ſablonneux, & les montagnes ſont très hautes & coupées par des vallons, qui vraiſemblablement ſont ſtériles, car nous n'y apperçûmes ni eau ni arbres, mais ſeulement quelques buiſſons.

Je ne dois pas omettre que la plûpart des Patagons qui nous entouroient ſur le rivage, étoient à cheval avant que nous euſſions deſcendus; mais ils avoient mis pied à terre dès qu'ils nous avoient apperçus, & avoient laiſſé leurs chevaux à quelque diſtance. Ces chevaux avoient environ ſeize palmes de haut, & paroiſſoient être fort vîtes à la courſe; mais leur grandeur n'étoit point proportionnée à celle des hommes qui les montoient, & ils paroiſſoient d'ailleurs en aſſez mauvais état.

Enfin nous fîmes ſigne à ces Patagons que nous allions partir, & nous leur fîmes entendre,

autant que nous le pûmes par nos geſtes, que nous reviendrions du vaiſſeau auprès d'eux; mais ils furent ſi affligés de voir que nous nous éloignions d'eux, qu'ils ſe mirent à pouſſer des cris aigus, que nous entendions encore à une très grande diſtance en mer.

Nous levâmes l'ancre & mîmes à la voile à trois heures après midi, & à huit heures nous jettâmes l'ancre, ayant 25 braſſes d'eau, à trois milles au nord-nord-eſt du port de Poſſeſſion, & à la vue de deux pointes remarquables, connues ſous le nom des *Oreilles d'Aſne*.

Le lendemain, à trois heu-

res du matin, nous remîmes à la voile, avec un vent d'eſt; nous fîmes route au ſud-oueſt quart de ſud deux lieues, & nous nous trouvâmes tout-d'un-coup à ſix braſſes & demie de fond, quoiqu'éloignés de trois lieues entieres du bord; mais nous retrouvâmes bientôt treize braſſes d'eau. Nous continuâmes enſuite ſud-oueſt quart de ſud deux lieues, juſqu'à l'entrée du premier goulet; c'eſt la partie la plus étroite du détroit, laquelle a environ trois milles de largeur. La marée y monte & deſcend régulierement, & avec une grande rapidité.

De chaque côté la terre eſt

environnée de montagnes, & préſente un ſol entierement ſtérile & ſans un ſeul arbre. Nous y apperçûmes cependant beaucoup de fumée, qui s'élevoit de différens endroits, & un grand nombre de ſauvages tout autour.

La route du premier goulet juſqu'à l'ancrage, eſt par le ſud-oueſt quart d'oueſt, 8 lieues. Le rivage eſt de chaque côté d'une hauteur médiocre, & un peu plus élevé du côté du nord; mais il s'abaiſſe près du ſecond goulet. En ſondant du premier goulet au ſecond, nous trouvâmes un fond de vingt à vingt-cinq braſſes, avec un bon an-

crage ; & il y avoit environ ſept lieues du bord ſeptentrional à la terre-de-feu.

A l'entrée, ou à l'extrêmité orientale du ſecond goulet, on trouve le Cap Gregoire, qui eſt un rocher blanchâtre, d'une hauteur médiocre ; & un peu au nord du Cap, eſt une baie du même nom, où l'on peut mouiller ſur huit braſſes d'eau, avec un très bon ancrage. Quand nous fûmes en face du Cap Gregoire, nous fîmes ſud-oueſt-demi-oueſt, cinq lieues par le ſecond goulet, ayant vingt à vingt-cinq braſſes d'eau ; nous fîmes enſuite trois lieues au ſud, vers l'iſle Sainte-Eliſabeth, à

l'extrêmité occidentale du ſecond goulet. Sur le bord méridional eſt le cap de *Sweepſtakes*. Il faut obſerver qu'en allant de la pointe de Poſſeſſion au premier goulet, nous trouvâmes que le flux portoit au ſud, & le reflux au nord-oueſt; mais en paſſant par le premier goulet, le flux portoit avec force ſur le bord ſeptentrional. Lorſque nous étions ſur le fond de ſix braſſes & demie, les *Oreilles d'Aſne* étoient nord-oueſt quart d'oueſt-demi-nord, à 3 lieues; & la pointe ſeptentrionale du premier goulet à cinq ou ſix milles. Entre le premier & le ſecond goulet, le flux porte au

ſud-oueſt, & le reflux au nord-eſt ; mais paſſé le ſecond goulet, la route, avec un bon vent, eſt ſud quart d'eſt, 3 lieues entre l'iſle de Saint-Barthelmy & celle de Sainte-Eliſabeth, où le canal a un mille & demi de large. Le flux y court au ſud avec une extrême véhémence. Autour des Iſles la marée a différentes directions.

Le 23 nous eûmes un tems de brouillard, avec des intervalles de vents frais, & à trois heures après midi nous entrâmes dans la rade d'Eliſabeth, le cap de *Sweepſtakes* étant au nord-eſt trois lieues, & l'extrê-

mité de l'iſle Sainte-Eliſabeth au ſud-ſud-eſt un mille.

Le lendemain au matin nous envoyâmes la chaloupe pour ſonder entre les iſles de Sainte-Eliſabeth & de Saint-Barthelemy, & nous trouvâmes un bon canal très profond. Nous vîmes en cette occaſion pluſieurs ſauvages, qui nous faiſoient des ſignes de l'iſle de Sainte-Eliſabeth. Les hommes & les femmes étoient de moyenne ſtature & bien faits; ils avoient les cheveux noirs; leur peau, naturellement olivâtre, paroiſſoit plus rouge, parcequ'ils ſe colorent le corps d'un enduit de terre

rougeâtre, mêlée avec de la graiſſe. Ces ſauvages ſont très actifs & très legers à la courſe. Ils ont pour vêtemens des peaux de veaux marins, de loutres ou de moutons du Pérou, couſues enſemble, & formant une piece d'environ quatre pieds & demi en quarré, dont ils s'envelop-pent le corps. Ils portent des bonnets faits de peaux d'oiſeaux avec les plumes, & ils ont aux pieds des morceaux de peaux qui leur tiennent lieu de ſouliers. Quelques-unes des femmes avoient des ceintures faites également de peaux; mais aucune n'avoit de bonnet, & on les diſtinguoit par une eſpece

de collier de coquilles qu'elles portoient au cou. Il y avoit auſſi quelques hommes qui n'avoient aucun vêtement, & paroiſſoient entierement nuds.

A huit heures nous levâmes l'ancre, le vent étant au ſud-ſud-eſt, & reſtâmes quelque tems à manœuvrer entre les Isles. A dix heures, l'iſle Saint-George portoit deux lieues au nord-eſt; & la mer n'avoit point de fond, quoique la ſonde fût jettée à trente-deux braſſes. Nous obſervâmes que le cours depuis l'iſle de Saint-Barthelemy juſqu'à l'endroit où nous venions de jetter l'ancre, eſt ſud-ſud-oueſt.

Le même tems continua juſqu'au vingt-quatre, & à ſix heures du ſoir le ſignal ayant été donné, nous levâmes l'ancre & fîmes un mille le long du rivage. A un mille environ de diſtance, nous trouvâmes à la ſonde d'égales profondeurs, depuis ſept juſqu'à douze braſſes d'eau, & un excellent ancrage. Vers les dix heures, nous ancrâmes à treize braſſes, à la pointe de *Sable* (*Sandy-point*), à trois ou quatre milles au ſud par l'eſt. Il y a ici un petit banc de ſable fort bas, & qui eſt à fleur d'eau. On apperçoit le long du rivage quantité de ſapins & pluſieurs vaiſſeaux qui deſcendent des

montagnes. Il eſt à remarquer que c'eſt le premier endroit de tout le détroit où nous ayons apperçu des arbres; car juſqu'ici tout le terrein étoit dépouillé, & n'offroit que des rocs & du ſable. Quant à ſa ſituation, il faut obſerver que la pointe de *Porpus* porte 3 lieues au nord-nord-eſt, & l'iſle Saint-George quatre, au nord-eſt. La marée, le long du rivage, coule au ſud, & remonte vers les dix heures.

Le lendemain au matin à huit heures nous levâmes l'ancre, & fîmes deux milles au ſud. Enſuite nous ancrâmes dans la baie de *Sable*, à dix braſſes d'eau; la pointe de *Sable* portant

tant ſud-eſt-quart-d'eſt, un mille & demi, & l'iſle de Saint-George ſix lieues au nord-nord-eſt. Le même jour nous mîmes en mer un bateau pour jetter la ſeine, & dans l'eſpace de trois heures, on prit une grande quantité de poiſſons d'une groſſeur extraordinaire. On trouve dans cette baie un petit ruiſſeau d'eau douce; mais il eſt difficile d'y aborder, parceque le rivage eſt fort plat juſqu'à plus d'un demi-mille en-deçà de ce ruiſſeau. Par de bonnes obſervations, nous trouvâmes que nous étions au 53e degré 15 minutes de latitude méridionale.

Le 26 à huit heures du matin, nous levâmes l'ancre, avec un petit vent, & fîmes cours au ſud-quart-d'eſt, en rangeant la côte à la diſtance de deux ou trois milles ; mais nous ne trouvâmes point de fond, avec une ſonde de quarante braſſes.

Pendant cette ſaiſon, tout eſt ſur cette côte de la plus grande beauté ; les arbres & la verdure offrent en pluſieurs endroits le plus charmant aſpect, & quelques parties de la Côte offrent de bons pâturages pour les brebis & les vaches, qu'en général on prend à bord dans des voyages de ſi long cours. Le ſoleil eſt alors dix-ſept heures ſur

l'horiſon, ces lieux étant à-peu-près à la même diſtance de l'équateur que le milieu de la Grande Bretagne, avec cette différence qu'ils ſont dans la latitude méridionale, & que l'Angleterre eſt dans la latitude ſeptentrionale. On trouve les mêmes changemens & les mêmes altérations dans l'air, en navigant vers le pôle auſtral, qu'en allant vers le nord, juſqu'à ce qu'on parvienne entre les 60e & 70e degrés de latitude; alors les vents d'Occident regnent en général dans l'Océan méridional, & ils ſont ſi forts & ſi impétueux dans les mois d'Avril, Mai, Juin, Juil-

let, Août & Septembre, qu'il n'eſt pas poſſible alors de doubler le Cap; auſſi les vaiſſeaux ne haſardent jamais ce paſſage que dans la ſaiſon favorable.

Le 28 nous n'eûmes que peu de vent, & la mer étoit preſque calme. A trois heures après midi, nous jettâmes l'ancre à dix-huit braſſes d'eau, la pointe de *Sable* étant à trois lieues au nord-nord-oueſt, & la pointe méridionale de la Baie d'*eau-douce*, à deux milles ſud-ſud-eſt-demi-eſt. Nous déſancrâmes à ſix heures, & à onze nous rejettâmes l'ancre à trente-deux braſſes, la pointe de *Sable* étant à quatre ou cinq lieues au nord-

nord-quart-d'oueſt-demi-oueſt; en navigant à deux milles du bord, nous ne trouvâmes point de fond à cinquante braſſes de ligne. La marée couloit fort lentement; mais le reflux s'élevoit très haut ſur la Côte, & nous obſervâmes qu'il y avoit à la haute marée ſeize pieds d'eau. Ici le terrein offre des bois & des ruiſſeaux; dans quelques endroits il eſt fort élevé, & dans d'autres il paroît qu'il eſt toujours couvert de neige.

Le lendemain au matin nous levâmes l'ancre à huit heures, & portâmes au ſud-ſud-oueſt, pour arriver au port *Famine*.

Dans l'après-midi, la pointe *Sainte-Anne* portoit trois lieues au ſud-par-eſt-demi-eſt. A quatre ou cinq milles au nord de la pointe *Sainte-Anne*, qui eſt la pointe la plus ſeptentrionale du port *Famine*, il y a une chaîne de rochers qui s'étend juſqu'à 2 milles environ du rivage, au ſud-eſt-quart-d'eſt de la pointe; mais à meſure qu'on en approche, le fond s'éleve par degrés. Le cours, depuis la pointe de *Sable* juſqu'à la pointe *Sainte-Anne*, eſt douze lieues au ſud-ſud-eſt; & vers le milieu eſt la Baie d'*eau-douce*. Il faut obſerver que la pointe *Sainte-Anne* eſt très eſcarpée, & que la ſonde

ne trouve point de fond juſqu'à ce qu'on en ſoit fort près. Les vaiſſeaux qui veulent faire route au port *Famine*, doivent bien prendre garde aux endroits où ils toucheront, ſur-tout s'ils avancent vers le ſud juſqu'à la riviere de *Sedger*, parceque depuis la diſtance d'un mille du rivage, le fond s'éleve tout-à-coup depuis trente braſſes juſqu'à vingt-cinq, à douze, & juſqu'à la longueur ſeulement de 2 cables; & à la baſſe marée, il ne reſte plus que 9 pieds d'eau. Si vous tournez de près la pointe *Sainte-Anne*, vous trouvez d'abord un fond ſuffiſant, mais il s'éleve bientôt; de ſorte qu'il

eſt dangereux de s'en approcher de plus près que de ſept à huit braſſes, diſtance à laquelle on trouve un bon ancrage. La partie intérieure de la Baie eſt fort platte, & le Détroit n'y a pas plus de quatre lieues de largeur.

Dans cet endroit du port *Famine*, on peut trouver une quantité conſidérable d'excellens bois verds & ſecs ; ceux-ci ſont le long du rivage, des deux côtés du Détroit, leſquels ſont preſque couverts d'arbres qui étoient venus ſur les bords, & ont été renverſés par les grands vents. Ces arbres reſſemblent aſſez à notre bouleau ; mais ils

ſont d'une groſſeur ſi conſidérable, qu'il y en a quelques-uns qui ont deux pieds & demi de diametre, & ſoixante pieds de longueur. Nos Charpentiers en couperent quelques-uns pour leur uſage, & trouverent que lorſqu'il étoit convenablement ſeché, il pouvoit être très utile, quoiqu'il ne fût pas propre pour la mâture.

Le tems reſtant toujours le même, nous jettâmes l'ancre dans la Baie à cinq heures du ſoir, avec ſept braſſes d'eau, ſur un terrein fangeux. La pointe *Sainte-Anne* portoit un mille à l'eſt-par-nord; & nous trouvâmes que l'embouchure de la

riviere Sedger étoit à deux milles & demi au ſud-trois-quarts-d'oueſt ; & une Pointe qui en eſt à quelque diſtance, & qui eſt l'endroit le plus méridional du continent de l'Amérique, portoit trois lieues & demie au ſud-par-l'eſt. Du côté de la Terre-de-feu, on voit auſſi la pointe de *Snow-Hill*, (*montagne de neige*) qui eſt à cinq lieues au ſud-ſud-eſt, tandis que le fond de la Baie du port Famine eſt à un mille & demi à l'oueſt.

Pendant notre ſéjour en cet endroit, nous employâmes nos gens à ramaſſer du bois ſur le rivage, & à faire de l'eau dans riviere de Sedger, qui tombe

dans la Baie. Cette riviere a de largeur, à ſon embouchure, la longueur d'un demi cable, & n'eſt navigable que pour les canots. Nous trouvâmes, en la remontant, deux bas fonds, dont l'un du côté de bas-bord, & l'autre du côté de ſtribord. La marée n'étoit qu'à la moitié de ſa hauteur, & la navigation eſt alors aſſez difficile dans cette riviere. Mais lorſque la marée a toute ſa hauteur, on remonte fort aiſément la riviere, en tenant toujours le milieu de l'eau. A deux milles environ au deſſus de ſon embouchure, elle n'a pas plus de trente verges de largeur. Ce fut là que

nous eûmes le plaiſir de trouver, du côté de ſtribord, un rivage d'un gravier fin, très eſcarpé, & ſous lequel les canots pouvoient aiſément recevoir dans des tonneaux de l'eau, qui, à notre grande ſatisfaction, ſe trouva excellente.

Cette riviere offre un aſpect auſſi agréable qu'il eſt peut-être poſſible d'en concevoir à l'imagination la plus riante & la plus féconde. Les ſinuoſités de ſon cours ſont agréablement diverſifiées. De chaque côté on apperçoit un boſquet d'arbres ſuperbes, qui penchent leurs têtes élevées ſur la riviere, & forment un agréable ombrage.

Les chants variés d'une foule d'oiſeaux, & les parfums des fleurs qui embelliſſent ſes bords, ſemblent ſe réunir pour tenir enchantés tous les ſens du voyageur. Telle eſt cette délicieuſe contrée, dont les beautés ne ſont connues que par un très petit nombre de ſauvages, qui probablement y ſont fort inſenſibles, tandis qu'elles feroient le charme des hommes du goût le plus délicat.

Parmi les arbres, il y en avoit pluſieurs dont le tronc avoit plus de quarante pouces de diametre, & dont les feuilles, grandes & vertes, reſſemblent à celles du laurier. L'é-

corce de l'arbre eſt aſſez épaiſſe, & d'une couleur griſe à l'extérieur. C'eſt la véritable *Ecorce de Winter*, ainſi nommée parcequ'elle a été apportée en Europe, en 1677, par M. William *Winter*, qui l'avoit priſe dans le Détroit de Magellan. Lorſqu'elle eſt bien ſechée, elle a la couleur du chocolat. Elle eſt d'un goût âcre, piquant & cauſtique. On la regarde comme un remede excellent contre le ſcorbut. Cette écorce eſt odorante, & l'arbre répand auſſi une odeur d'aromate. Nous en mettions dans des pâtés au lieu d'épices; & quelquefois nous en faiſions infuſer dans l'eau, ce qui y

donnoit une ſaveur très agréable. Ces ſortes d'arbres ſe trouvent auſſi dans les forêts & dans pluſieurs autres endroits du Détroit de Magellan, de même que ſur la Côte Orientale & Occidentale des Patagons.

Dans les forêts, le terrein eſt en quelques endroits couvert de gravier; dans d'autres ce n'eſt que du ſable, & dans d'autres enfin c'eſt une bonne terre brune; mais quantité de taillis & de vieux arbres qui ſont tombés, rendent le paſſage preſque impraticable. Ces bois, près du rivage, s'étendent tout le long des collines, qui ſont fort élevées; mais les montagnes, qui

ſont un peu plus loin dans l'intérieur des terres, s'élevent beaucoup plus haut, & leurs ſommets déchirés, ſtériles & toujours couverts de neige, s'apperçoivent de la Côte pardeſſus ces collines. Le terrein eſt auſſi fort élevé des deux côtés du rivage, particulierement du côté de la Terre-de-feu, au ſud du Détroit, & l'on y voit des rochers élevés, ſtériles, & couverts d'une neige éternelle. Cet aſpect eſt effrayant; & il ne faut pas douter que ces neiges n'influent beaucoup ſur l'air, qu'elles rendent toujours froid & humide. Nous l'éprouvâmes ſenſiblement pendant notre ſéjour,

quoique nous fussions au cœur de l'été pour ce climat, & dans le tems où toutes les productions de la terre doivent être dans leur plus grande perfection. Car quoique l'air fût très chaud lorsque le soleil paroissoit, le tems étoit fort inconstant, & nous avions souvent de fortes pluies & des brouillards épais.

Pendant tout le tems que nous demeurâmes au port *Famine* (1), nous ne mangeâmes

---

(1) Il ne sera peut-être pas inutile de remarquer ici que le nom du Port Famine a été donné par un détachement d'Espagnols, qui y avoient établi une Colonie; mais n'ayant pas reçu

preſque que du poiſſon, qui eſt fort abondant en cet endroit, ſur-tout le muge & l'éperlan, qui y ſont d'une groſſeur extraordinaire. Nous en prenions un ſi grand nombre, que nous en faiſions manger à tous les gens de l'équipage trois fois la ſemaine. Il ne faut pas omettre de dire que nous y trouvâmes pluſieurs cabanes conſtruites avec de petites branches d'arbres, & couvertes de terre & de feuillages.

à tems des proviſions, on les trouva tous morts de faim. On y voit encore quelques reſtes de bâtimens, quoiqu'ils ſoient actuellement preſque enſevelis dans la terre.

Nous commençâmes la nouvelle année (1765) au Port *Famine*, où nous jouîmes de tous les agrémens que nous étions en droit d'attendre après un si long voyage. Nous avions du poisson, du bois, & de l'eau en abondance. Notre Vaisseau, de même que le *Tamer* notre compagnon de voyage, étoit en fort bon état; & le succès de notre expédition, joint à la bonté & aux attentions du Commodore, entretenoient la gaité & le courage de tous nos gens. Enfin après nous être pourvus de tout ce qui nous étoit nécessaire, nous levâmes l'ancre le 4 Janvier & quittâmes

le port *Famine*, faiſant cours vers la Terre-de-Feu, d'où nous voyions s'élever beaucoup de fumée de différens endroits, ce qui nous parut indiquer la préſence de différens partis de Sauvages.

Le lendemain à deux heures de l'après-midi, nous dirigeâmes notre route vers l'eſt, avec un vent frais de ſud-oueſt; & à quatre heures nous nous trouvâmes en face de l'iſle de Saint-George. Le même jour, à neuf heures, nous paſſâmes la pointe Orientale du premier Goulet; mais la marée qui portoit avec violence au ſud, pouſſa notre Vaiſſeau en droiture vers le

bord Méridional, ce qui pouvoit devenir très dangereux pour nous ; car comme nous voguions tout près de rochers très hauts, avec cinquante braſſes d'eau, un coup de vent ſubit nous auroit fait inévitablement périr. Heureuſement nous trouvâmes au bout de quelque tems un endroit propre à jetter l'ancre & où nous mouillâmes en ſûreté.

Le jour ſuivant, à une heure du matin, nous déſancrâmes, ayant un petit vent favorable avec le reflux. Mais le vent ayant bientôt ceſſé, la marée porta notre vaiſſeau au nord-oueſt. A cinq heures le vaiſ-

ſeau toucha ſur un banc de ſable de quinze pieds, ce qui nous mit dans une ſituation très fâcheuſe ; mais heureuſement au bout d'une demi-heure la force de la marée porta le vaiſſeau dans un endroit plus profond. L'endroit appellé les *Oreilles d'ânes* portoit alors cinq milles au nord-oueſt, l'entrée du premier goulet quatre ou cinq milles au ſud-oueſt, & la pointe de *Poſſeſſion* quatre lieues au nord-eſt-quart-de-nord.

Nous mîmes alors nos canots à la mer, & remorquâmes le vaiſſeau dans l'endroit le plus profond du canal méridional. Par cette manœuvre nous fû-

mes à même d'ancrer à quatorze braſſes, ayant la marée contre nous. Comme nous étions environnés, juſqu'à la diſtance d'un demi mille, de bas fonds qui n'avoient pas plus de huit pieds d'eau, nous envoyâmes un bâteau pour ſonder & trouver un canal. Enfin n'ayant pu en trouver, malgré les recherches qu'on en fit plus d'une fois, nous levâmes l'ancre à ſept heures pour la deuxieme fois, & nous abandonnâmes la côte.

Le 8 de Janvier nous eûmes pendant toute la matinée des vents d'oueſt très forts; & dans l'après-midi un violent coup de vent fit fendre notre grand mat;

mais sur le champ nos Charpentiers le jumellerent de nouveau & l'assujettirent avec des cordes.

Il n'arriva rien de remarquable jusqu'au 13 Janvier ; ce jour là nous découvrîmes terre, & il nous parut que nous appercevions plusieurs Isles près les unes des autres. Il y en avoit dont le terrein paroissoit fort bas, & presque au niveau de la mer. Le jour suivant, à trois heures du matin, nous nous arrêtâmes vis-à-vis de la terre, & mîmes dehors nos canots pour aller sonder. Ils revinrent vers le midi avec l'agréable nouvelle qu'ils avoient trouvé une belle

belle baye, très commode, où les vaiſſeaux ſeroient entierement à l'abri de la fureur des vents, & dont l'entrée étoit au nord. La Côte des deux côtés eſt fort élevée, & l'entrée de la baye, qui a un demi-mille de largeur, n'eſt point du-tout dangereuſe, n'y ayant rien qui en gêne le paſſage, & l'eau ayant depuis ſept juſqu'à treize braſſes ſur un fond fangeux.

Le bord n'eſt embarraſſé ni par des rocs enfoncés ou à fleur d'eau, ni par des ſables; & l'on peut en approcher ſans courir le moindre danger. En paſſant du côté de bas-bord on découvre pluſieurs petites bayes &

différens havres, à l'un desquels (& c'eſt le troiſieme) nous donnâmes le nom de *Port Egmont*, en honneur du Comte d'Egmont alors premier Lord de l'Amirauté, ſous les ordres duquel ce voyage avoit été d'abord entrepris. Le port dont nous parlons eſt ſi commode qu'il mérite une deſcription particuliere.

Le port *Egmont* eſt environné d'une chaîne d'Iſles toutes détachées les unes des autres, & ſituées chacune d'une maniere agréable & commode. On entre dans ce port par trois paſſages différens, par le ſud-oueſt, le nord-eſt, & le ſud-

eſt. Nous trouvâmes que ce dernier paſſage pouvoit recevoir le plus gros vaiſſeau. Ce port eſt d'une étendue ſi vaſte qu'il pourroit contenir tous les vaiſſeaux de notre marine royale, & qu'ils y ſeroient même dans la plus grande ſûreté.

Comme le pays adjacent offre tout ce qui eſt néceſſaire pour un bon établiſſement, il eſt probable que ſi la Couronne d'Angleterre s'en mettoit en poſſeſſion, cet endroit deviendroit dans la ſuite très floriſſant. On y voit pluſieurs ruiſſeaux qui tombent dans la baye en forme de caſcades; enſorte qu'en amenant les tonneaux le long du

rivage, on peut en remplir plusieurs à la fois. Il eſt vrai qu'il n'y a point d'arbres dans tout ce terrein ; mais cet inconvénient n'eſt pas d'une grande conſéquence, parcequ'on peut prendre de jeunes arbres dans le détroit de Magellan & les tranſplanter ici dans le printemps, où certainement ils prendroient bientôt de l'accroiſſement. Nous avons lieu de croire par notre propre expérience que ces plantations y réuſſiroient très bien ; car à notre arrivée nous avions ſemé des graines de panais, de raves, de laitues, &c. : avant que de partir nous vîmes qu'elles étoient

déja fort avancées, & l'on nous a dit depuis que l'équipage d'un vaiſſeau, qui y étoit arrivé après notre départ, avoit mangé de ces légumes. Nous avions auſſi ſemé du bled, mais dans une ſaiſon peu convenable; & quoiqu'il eût germé & pouſſé ſes épis hors de terre, il n'a point acquis le degré de perfection néceſſaire. Ce rapport nous a été fait par une perſonne qui eſt revenue dernierement de cette Iſle ſur un de nos vaiſſeaux de guerre. Mais le pâturage y eſt excellent, & l'herbe y croît à une telle hauteur qu'elle nous venoit juſqu'à la poitrine; ce qui nous incommodoit en mar-

chant. Nous en fîmes de grandes provisions que nous mîmes sécher, & que nous destinâmes pour l'usage de nos brebis.

Il paroît bien probable que si le terrein de cette contrée étoit observé avec attention, on y feroit des découvertes utiles relativement aux minéraux & aux végétaux. Nous ne fîmes qu'examiner fort légerement le terrein des collines, & nous trouvâmes qu'il renfermoit une sorte de mine de fer. Peut-être que si l'on cherchoit bien on y trouveroit d'autres mines plus riches.

La premiere fois que nous descendîmes à terre avec nos

canots, nous trouvâmes le rivage entierement couvert de toute ſorte d'oiſeaux, & ſi peu ſauvages qu'en moins d'une demi-heure nous en tuâmes aſſez pour charger nos canots, ſurtout des oies blanches & peintes, des pengouins, des poules du Cap, & d'autres volatiles. Ceux auxquels nous donnâmes le nom d'oies peintes étoient exactement de la groſſeur des nôtres, mais d'une couleur différente; elles ont un collier de plumes vertes ſur le corps, des taches en différens endroits, & les jambes jaunes. Un étranger qui auroit vû alors notre vaiſſeau n'auroit pû s'empêcher

de rire : il étoit tellement chargé de tous ces différens oiſeaux qu'on l'auroit pris pour un marché de volaille. Comme la chair de ces oiſeaux avoit un goût un peu fort, attendu qu'ils ne ſe nourriſſent que d'herbes marines, de petits poiſſons, & ſurtout de limaces de mer qui y ſont en grand nombre & preſque auſſi groſſes que des huîtres, nous imaginâmes une nouvelle maniere de les accomoder qui les rendoit très agréables au goût ; de ſorte que nous nous trouvâmes pourvus de proviſions, même très délicates, autant que nous pouvions le deſirer. La méthode que nous

avions prise pour accomoder ces oiseaux, étoit de les couper par morceaux le soir & de les mettre jusqu'au lendemain dans le sel, qui leur faisoit perdre leur mauvais goût ; & le jour suivant nous les faisions mettre en pâtés.

Nous trouvâmes encore beaucoup de canards, de bécassines, de sarcelles, de pluviers, & d'oies de rivieres, qui ne vivant que dans des eaux douces, ne sont pas inférieures à celles qu'on mange en Angleterre : elles sont entierement blanches, excepté aux jambes. Nous envoyions ordinairement deux hommes à la chasse de ces animaux, & nous

étions sûrs qu'ils en rapporteroient au moins une demi-douzaine, & quelquefois davantage ; mais six suffisoient bien pour les charger, puisque d'ailleurs l'herbe étoit si haute, qu'elle les empêchoit de marcher à leur aise.

Nous trouvâmes aussi beaucoup de veaux-marins, dont plusieurs étoient d'une grosseur prodigieuse. Une partie de nos gens fut envoyée à terre pour tuer de ces animaux, dans un endroit que nous appellâmes la baie des *Bubblers* (ou *des Atrapes*), à cause du grand nombre de veaux-marins qu'on y surprenoit. Nous en faisions bouil-

lir l'huile, qui nous ſervoit pour mettre dans les lampes, & les gens de l'équipage gardoient les peaux pour s'en faire des veſtes & pour d'autres uſages. Nous ne fûmes pas ſurpris de trouver ces animaux en ſi grand nombre, quand nous vîmes que chaque femelle en donnoit quelquefois dix-huit ou vingt dans une ſeule portée.

L'Iſle la plus conſidérable eſt ſituée au nord du port *Egmont*. Nous y deſcendîmes, attirés par ſa ſituation, & nous eûmes le plaiſir, du haut d'une montagne fort élevée, de jouir d'un point de vue admirable. On a beaucoup de peine à monter ſur le

ſommet de cette montagne ; mais on en eſt bien dédommagé par la vue agréable de toute l'étendue du Port, des trois paſſages qui viennent y aboutir, de nos vaiſſeaux que nous voyions à l'ancre, & de toute la mer qui environne cette Iſle & les autres Iſles voiſines, juſqu'au nombre de cinquante, tant petites que grandes, & qui nous parurent toutes tapiſſées de verdure.

Le 23 de Janvier, le Commodore, accompagné des Capitaines du *Dauphin* & du *Tamer*, & des principaux Officiers, deſcendit dans l'Iſle. On fixa auſſi-tôt un poteau ſur le riva-

ge, au haut duquel on attacha le pavillon de l'*Union*; & dès qu'il fut déployé, le Chef d'Eſcadre déclara que toutes ces Iſles appartenoient à Sa Majeſté Britannique, & qu'il en prenoit poſſeſſion au nom de la Couronne d'Angleterre, de ſes héritiers & ſucceſſeurs. Dès qu'on déploya les drapeaux, nos vaiſſeaux y répondirent en tirant le canon. La joie régnoit parmi tous les gens de l'équipage; on apporta à terre une grande cruche de punch, & parmi les ſantés qui furent portées, on but au ſuccès d'une auſſi heureuſe découverte que celle de ce beau Port. Ce même

ſoir notre ſerrurier retourna à bord, après avoir travaillé quelques jours ſur le rivage à réparer différens ouvrages pour l'uſage du vaiſſeau.

Après nous être pourvus de l'eau dont nous avions beſoin, avoir bien examiné le plan du Port, & avoir préparé tout ce qui étoit néceſſaire pour le départ, nous quittâmes le Port-Egmont le Dimanche 27, & fîmes voile à la vue de la terre, donnant des noms aux Caps, juſqu'à ce que nous vinſſions à la pointe de ſud-eſt. Ces Iſles ſont au 51e degré 22 minutes de latitude méridionale, & au 66e degré 10 minutes de longitude

occidentale. Elles s'étendent à plus de quarante-deux lieues de l'eſt à l'oueſt, & environ à cinq ou ſix du nord au ſud. Cependant nous devons obſerver que nous ne pouvons déterminer exactement leur largeur, parceque nous ne faiſions voile qu'au nord & à l'eſt, n'oſant pas nous expoſer au ſud ni à l'oueſt, de crainte d'être ſurpris par les vents dangereux, qui ſont fréquents dans ces mers.

Il ne ſera pas inutile de remarquer ici, que dans la plûpart des Cartes du pays des Patagons, on trouve la deſcription de l'iſle *Pepys* (1), dont

(1) Voyez la page 68.

nous avons déja parlé, & où des voyageurs assurent avoir vu des arbres en abondance, & plusieurs courans d'eau. Mais après bien des recherches, sous la latitude où l'on disoit que cette Isle étoit située, nous n'avons pu trouver d'Isle, ni même de fond à la mer. Nous observerons cependant, en faveur de ceux qui nous ont donné la prétendue découverte de cette Isle, & d'autres semblables, que vraisemblablement leur dessein n'a pas été de tromper. Dans ces mers où l'air est chargé de vapeurs épaisses, & où l'on éprouve de fréquens coups de vents, il est aisé de prendre des

brouillards & des amas de vapeurs, pour des terres ou pour des isles ; & l'observateur le plus exact peut aisément s'y méprendre. C'est ainsi qu'il nous est arrivé de croire plus d'une fois que nous voyions terre, & que nous n'en étions pas éloignés plus d'une lieue & demie, lorsqu'un coup de vent faisoit disparoître tout-à-coup cette terre prétendue, & nous montroit un horison sans bornes. L'imagination de l'homme, lorsqu'elle s'attache à un objet particulier, enfante souvent en elle-même des images chimériques de l'objet qu'elle poursuit ; ainsi des marins fatigués par les obs-

tacles & les peines qu'ils ont trouvés dans leurs entrepriſes, imaginent voir la terre qu'ils deſirent, où il n'y a en effet qu'un brouillard épais, ou une vaſte étendue de mer.

Le 5 de Février, à une heure dans l'après-midi, nous reconnûmes la Côte des Patagons, portant au ſud-oueſt quart de ſud, à 6 ou 7 lieues de diſtance. A deux heures nous paſſâmes l'Iſle des Pengouins, & à trois heures nous étions vis-à-vis le havre du port *Deſiré*, à deux lieues de diſtance, avec un vent frais de nord-nord-oueſt. Dans ce moment nous apperçûmes, à notre grande ſa-

tisfaction, le navire la *Floride*, qui nous apportoit des proviſions. On l'avoit équippé à Deptford, & il étoit chargé d'une grande quantité de biſcuit frais, d'eau-de-vie, de farine, de bœuf ſalé, & d'autres munitions pour l'uſage de nos deux vaiſſeaux, ſecours très néceſſaire pour achever notre entrepriſe. L'Amirauté avoit dépêché ce navire avec autant de ſecret que le *Dauphin*; car l'équipage avoit ignoré également quelle étoit ſa deſtination. *La Floride*, en faiſant voile de Deptford, avoit ordre de ſe rendre à la Floride; & ce ne fut qu'au ſud de la ligne, que

le Maître du vaisseau apprit qu'il devoit aller joindre les deux vaisseaux du Commodore.

A trois heures & demie après-midi nous jettâmes l'ancre à la hauteur du havre du port *Desiré*, sur neuf brasses d'eau, & à deux milles environ du rivage. Nous avions été assez longtems en peine du vaisseau *la Floride*, & nous croyions qu'il lui étoit arrivé quelque accident qui l'avoit obligé de s'en retourner en Europe. Mais son arrivée dissipa toutes nos inquiétudes. Et en effet ce fut un grand bonheur pour nous, que ce navire nous rencontrât dans

cette circonſtance, car depuis quelque tems nous nous étions bornés à une très petite portion des proviſions qu'il nous apportoit. S'il ne fut pas arrivé alors, nous aurions été obligés de nous rendre au Cap de Bonne-Eſpérance, pour y acheter des vivres, & conſéquemment nous euſſions manqué notre voyage, parceque nous n'aurions plus été dans la ſaiſon propre à doubler le Cap Horn, ou à paſſer le Détroit de Magellan, pour nous rendre dans la mer du ſud ; ce qui auroit arrêté toutes nos découvertes, & fait perdre tout le fruit de cette expédition.

A quatre heures dans l'après-midi, le Maître de la *Floride* ſe rendit à bord du *Dauphin*, & remit au Commodore les dépêches dont l'avoit chargé l'Amirauté. Pendant pluſieurs jours il s'étoit occupé à chercher l'Iſle de Pepys; mais enfin il s'étoit déſiſté de cette pourſuite auſſi bien que nous; & en traverſant la latitude où il comptoit la rencontrer, il fut aſſailli d'une tempête qui endommagea ſes mâts & ſes voiles. Sur le ſoir il s'en retourna à bord de ſon navire, & nos charpentiers l'y ſuivirent, par ordre du Commodore, afin de réparer les dommages que lui avoit cauſés la tempête.

Le 8, après avoir fait à nos vaiſſeaux toutes les réparations néceſſaires, le Commodore jugea à propos de quitter le Port où nous étions; car la marée étoit ſi rapide, que nous ne pouvions communiquer aiſément avec la *Floride*. Il fut donc réſolu que nous retournerions à l'eſt, dans quelques-uns des Ports que nous avions viſités auparavant, afin de prendre à bord toutes les proviſions qui nous étoient néceſſaires. Mais deux jours après avoir quitté cet endroit, dans la matinée & dans le tems que nous voguions tous de compagnie, nous fûmes étrangement ſurpris de décou-

virir un vaiſſeau étranger qui jetta l'allarme parmi nous. Le Commodore crut d'abord que c'étoit un Vaiſſeau de guerre Eſpagnol, qui, ayant eu avis de notre voyage, venoit pour y mettre obſtacle; &, ſur ce ſoupçon, il donna ſes ordres pour qu'on ſe tînt prêt à le bien recevoir, & à aller même à l'abordage, après lui avoir lâché la bordée des deux vaiſſeaux, s'il nous attaquoit. Tandis que nous faiſions nos préparatifs, & que nous l'attendions avec confiance, la nuit tomba & nous le perdîmes de vue. Mais le lendemain au matin, nous le vîmes à l'ancre à trois lieues de diſtance,

distance, & alors nous continuâmes notre route vers le port *Famine*. Nous apperçûmes qu'il nous ſuivoit, quoique ſe tenant toujours éloigné, & qu'il jettoit l'ancre lorſque nous le jettions.

Le 20 nous nous occupâmes uniquement à monter nos canons ſur le pont. Nous n'en avions que quatre ſur le tillac, deſtinés aux ſignaux & aux ſaluts ; le reſte avoit été laiſſé depuis long-tems à la cale. Nous en mîmes bientôt quatorze ſur le tillac, & nous jettâmes l'ancre, ayant le *Tamer* à notre poupe, & tout prêts à couper notre cable ; &, afin d'être en

état de bien recevoir ce vaisseau étranger, nous rangeâmes tous nos canons d'un seul côté, & les pointâmes vers l'endroit où il devoit nécessairement passer.

Ainsi nous mettions bien des soins à prendre toutes les mesures que la prudence pouvoit nous suggérer pour nous mettre à l'abri d'un danger imaginaire. Mais un acccident imprévu qui arriva à la *Floride*, nous fit appercevoir que nous n'avions rien à craindre, & que nous ne devions point regarder comme ennemi le vaisseau contre lequel nous étions armés. Tandis que notre vaisseau de provision manœuvroit contre le

vent, il s'affola à la Côte, ſur un banc de ſable qui étoit à environ deux lieues de nous. Auſſitôt le vaiſſeau étranger s'avança, & voyant que la *Floride* étoit en danger, jetta l'ancre, & fit mettre ſes chaloupes en mer, pour aller à ſon ſecours. Mais avant que les chaloupes fuſſent arrivées, nos canots avoient déja abordé la *Floride*; & l'Officier qui les commandoit eut ordre de ne pas laiſſer paſſer à bord ces étrangers, mais de les remercier de la maniere la plus polie, de leur bonne volonté. Nous sûmes enſuite que c'étoit un bâtiment François; & comme nous ne lui avions point

vu de canons, nous jugeâmes que c'étoit un Vaiſſeau Marchand qui étoit venu dans cet endroit pour faire du bois & de l'eau. Cependant notre navire de convoi regagna la haute mer, & vint bientôt nous rejoindre. Le 21, nous rentrâmes au port *Famine*, où nous amarrâmes nos vaiſſeaux.

Pendant notre dernier ſéjour dans ce Port, nous nous occupâmes principalement à tranſporter ſur nos vaiſſeaux toutes les munitions que la *Floride* nous avoit apportées, & à bien compléter toutes nos proviſions de bois & d'eau douce. Le 25, nos vaiſſeaux ayant reçu tout

ce qui leur étoit néceſſaire, le Commodore renvoya la Floride, & lui remit une copie de tous les plans qu'il avoit fait tirer des différens endroits que nous avions parcourus. Il exigea en même-tems expreſſément du Maître du vaiſſeau, que ſi quelque navire étranger faiſoit mine de vouloir le viſiter & de tenter l'abordage, ſon premier ſoin ſeroit de jetter dans la mer tous les plans & les paquets qu'il confioit entre ſes mains. Comme nous diſions adieu à la *Floride*, le contre-Maître de notre vaiſſeau, & tous ceux qui étoient malades à bord du *Dauphin* & du *Ta-*

mer, obtinrent la permiſſion de retourner en Angleterre ſur ce navire. Le Commodore déclara en même-tems que s'il y avoit quelqu'un dans l'équipage qui ſe ſentît de l'averſion pour continuer la route, il lui donnoit la liberté de retourner en Angleterre; mais il n'y eut qu'un ſeul matelot qui profita de cette offre.

Le 26 nous déſancrâmes du port *Famine*, & laiſsâmes la *Floride* retourner en Angleterre. Le vaiſſeau, en ſortant de la baie, faiſoit voile vers la pointe du ſud, ayant la pointe Sainte-Anne à deux lieues au nord-oueſt quart de nord; la

pointe *Shutup* à deux lieues au ſud quart d'oueſt, & le cap *Forward* à trois lieues au nord-oueſt-demi-oueſt. Nous découvrîmes alors le navire François qui étoit à l'ancre dans une petite baie, à ſix milles à l'oueſt de la pointe *Shutup*, avec ſes vergues & perroquets amenés. A huit heures nous mîmes en panne, le Cap ſur le nord & nos huniers ferrés; le cap *Forward* giſant à deux milles par le nord.

Le lendemain à 4 heures du matin, nous fîmes voile, après avoir auparavant envoyé le canot pour ſonder tout près du cap *Forward*. On y trouva cent

braſſes d'eau, loin des rochers de la longueur d'un demi-cable. A onze heures nous manœuvrâmes contre le vent, entre le cap *Forward* & le cap *Hollande*. A cinq heures & demie nous ancrâmes ſur neuf braſſes d'eau, ayant le cap *Forward* à ſix milles eſt-demi-ſud, & une petite iſle, à un mille par l'oueſt-quart-de-ſud-demi-ſud. Le Détroit a en cet endroit quatre lieues de largeur, & la terre eſt bordée des deux côtés de hautes montagnes, preſque toutes couvertes de neiges. A ſix heures nous déſancrâmes, portant à l'oueſt. A huit le cap *Forward* étoit à trois lieues à l'eſt-nord-

eſt-demi-eſt ; & le cap *Hollande* à deux lieues par l'oueſt-quart-de-nord. A dix heures, le cap *Hollande* étoit à deux lieues par l'eſt-nord-eſt, & le cap *Gallant* à ſept lieues par l'oueſt-demi-nord.

Comme nous étions en travers du cap *Forward*, qui eſt le point le plus méridional de tout le Continent de l'Amérique, ſitué au 54e degré ſept minutes de latitude méridionale, nous fûmes aſſaillis par des coups de vents d'oueſt-nord-oueſt, ſi violens & ſi impétueux, qu'ils nous jetterent à trois lieues à l'eſt. Nous jettâmes l'ancre ſur la pointe d'un rocher, à treize

braſſes & demie d'eau, & loin de la Baie de la longueur d'un cable. Mais bientôt après nous chaſsâmes ſur notre ancre de toue, & dérivâmes loin du rocher. Le tems étoit fort ſombre, le vaiſſeau continuoit à dériver, ayant un cable entier dehors, & il étoit en très grand danger de périr. Cependant, vers les quatre heures du matin, nous jettâmes les deux ancres d'affourche à dix-ſept braſſes de profondeur. Le vent continuoit toujours de ſouffler avec violence, & le vaiſſeau étoit ſi près des rochers, que nos canots pouvoient à peine ſe garantir de la houle qui refouloit

ſur la Côte. Mais la Providence, qui juſqu'ici avoit eu l'œil ſur nous, ne nous abandonna pas, & nous préſerva du danger imminent où nous nous trouvions. Le lendemain au matin nous retirâmes le cable de notre ancre de toue ; mais voyant que les deux pattes étoient rompues, & que par-là il nous devenoit inutile, on le jetta dans la mer.

D'abord après, nous levâmes nos 2 ancres d'affourche, & déferlant nos voiles, nous quittâmes le rivage du nord, & trouvâmes un vent leger & le beau tems. En paſſant le long de la Côte, nous apperçûmes de la fumée,

& bientôt après un grand nombre de ſauvages, en troupes ſéparées, dont quelques-uns, en nous appercevant, mirent auſſitôt leur canot en mer, & s'avancerent vers notre vaiſſeau. Quand ils furent à une portée de fuſil, ils firent un bruit horrible en pouſſant de grands cris, auxquels nous répondîmes par d'autres cris, & en leur faiſant ſigne de la main qu'ils pouvoient venir à bord; ce qu'ils firent, après s'être bien aſſurés que nos invitations étoient des ſignes d'amitié. Dès qu'ils furent à bord de notre vaiſſeau, ils regarderent par-tout avec étonnement, comme s'ils n'euſ-

ſent jamais vu de ſemblables bâtimens. Ces Indiens ſont en général d'une moyenne grandeur, d'un teint baſanné, & portant de longs cheveux noirs qui deſcendent ſur leurs épaules. Ils étoient vêtus de peaux de certains animaux qui nous ſont inconnus; mais pluſieurs d'entre eux n'en avoient pas aſſez pour couvrir tout leur corps. Nous fîmes quelques échanges avec ces ſauvages, que nous jugeâmes être fort miſérables, ou plutôt nous leur donnâmes gratuitement quelques étoffes, qu'ils parurent recevoir avec beaucoup de reconnoiſſance. Ils aimoient ſur-tout prodigieuſe-

ment le biſcuit, dont on leur en diſtribua une aſſez grande quantité, quoiqu'ils ne paruſſent pas diſpoſés à nous rien donner en échange. Quelques-uns d'entr'eux portoient des arcs & des fleches d'un bois ſi dur, qu'il paroiſſoit preſqu'impénétrable. Leurs arcs étoient non-ſeulement très polis & très flexibles, mais encore travaillés avec beaucoup d'art; la corde étoit faite de boyaux tordus. Les fleches avoient environ deux pieds de long, & étoient armées à la pointe d'un caillou en forme de harpon, taillé avec autant de délicateſſe que s'il l'avoit été par un Lapidaire. *Il y*

avoit à l'autre bout de la fleche, des plumes disposées pour en diriger le vol. Ces sauvages avoient aussi des javelots. Ils paroissent très misérables & en même-tems très doux. Dès la pointe du jour ils vont à leurs travaux respectifs, & au coucher du soleil ils se retirent dans leurs habitations. Ils vivent presqu'absolument de poissons, sur-tout de limaces de mer & de moules, qui en cet endroit sont très abondantes & beaucoup plus grosses que celles qu'on mange en Angleterre.

Les canots dont se servent ces sauvages sont pour la plûpart faits d'écorce d'arbres, &

n'ont d'étendue que ce qu'il faut pour contenir une famille ; ils ſont très legers, & lorſque les ſauvages deſcendent à terre, ils les mettent ſur le rivage, hors de la portée de la marée, & paroiſſent très ſoigneux de les conſerver. Quoique ces canots ſoient en général mal conſtruits, nous en vîmes quelques-uns qui étoient faits avec aſſez d'adreſſe. Ils ſe ſervent du feu pour travailler le bois. Tous les canots ſont étroits, ayant à chaque extrêmité une longue pointe qui ſe releve très haut. Ces ſauvages lancent de leurs canots des javelots ſur les poiſſons qu'ils apperçoivent, & les

percent avec une ſinguliere adreſſe, même à pluſieurs pieds au-deſſous de l'eau. Ce n'eſt qu'en cela que ces ſauvages nous montrerent quelque induſtrie; car nous les trouvâmes incapables de concevoir les choſes les plus ſenſibles, que nous cherchâmes à leur faire entendre. Par exemple, lorſqu'ils vinrent à bord de notre vaiſſeau, nous leur préſentâmes entr'autres choſes des couteaux & des ciſeaux, &, en les leur donnant, nous eſſayâmes de leur en faire comprendre l'uſage; mais nous eûmes beau leur montrer, à diverſes repriſes, la maniere dont on s'en ſervoit, ils

parurent auſſi peu inſtruits qu'auparavant, & ne purent jamais diſtinguer le manche d'avec la lame d'un couteau.

Il y a, en cet endroit du Détroit, beaucoup de veaux marins, mais nous n'y vîmes pas beaucoup d'oiſeaux, ce qu'il faut ſans doute attribuer à la rigueur du froid; nous ne vîmes auſſi dans les bois aucune bête ſauvage.

En voguant à l'oueſt, nous trouvâmes une marée irréguliere, qui quelquefois couroit huit heures à l'eſt, & ſeulement ſix à l'oueſt; & d'autres fois, quand les vents d'oueſt ſouffloient avec force, elle couroit à l'eſt pendant pluſieurs jours

entiers. Nous eſſuyâmes par intervalles de grands coups de vent, & de violentes raffales qui deſcendoient de hautes montagnes voiſines, dont les ſommets étoient couverts de neige.

Le Détroit a, dans cette partie, quatre lieues de large, & il eſt difficile d'y trouver un bon ancrage, à cauſe de l'inégalité & de l'irrégularité du fond, qui, en différens endroits tout près du bord, a de vingt à cinquante pieds d'eau, tandis qu'un peu plus loin on ne trouve point de fond avec une ſonde de cent cinquante braſſes.

Après avoir été pendant dix à douze jours repouſſés par les

courants & par les vents, & après avoir fait plusieurs efforts inutiles, nous doublâmes le cap *Quade*, & jettâmes l'ancre dans une petite baie au bord méridional. Le lendemain nous envoyâmes nos canots pour sonder à l'oueſt, & tâcher de découvrir quelque petite anſe où nous puſſions mouiller. Le Détroit, en cet endroit, n'a pas plus de trois lieues de large; nous avons des raiſons pour croire que la neige des montagnes ne ſe fond jamais; mais on y voit tomber, des collines, les plus belles caſcades & cataractes, qui forment un ſpectacle très agréable.

Nous apperçûmes un grand nombre d'iſles & des ſauvages diſperſés en différens endroits. Il y eut ſur-tout une famille qui excita notre attention; elle étoit compoſée d'un vieillard décrepit, ſa femme, deux fils & une plus jeune femme. Celle-ci, qui paroiſſoit âgée d'environ trente ans, avoit des traits paſſables, & ſur-tout une phyſionomie Angloiſe, que ces bonnes gens paroiſſoient empreſſés de nous faire obſerver. Ils nous firent une longue harangue, dont nous n'entendîmes pas une ſyllabe; mais nous comprîmes bien qu'elle avoit ſur-tout pour objet cette femme, parceque,

dans leurs ſignes & leurs diſcours, ils commençoient par la déſigner de la main, qu'ils ramenoient enſuite ſur eux. Il y eut différentes conjectures ſur cet incident; mais nous convinmes aſſez généralement que leurs ſignes indiquoient clairement qu'ils nous offroient cette femme, comme étant du même pays que nous. Ils nous parurent tout-à-fait ſauvages en un point, c'eſt que lorſque nous approchâmes d'eux, nous les trouvâmes mangeant du poiſſon crud.

Nous mîmes à la voile le 7 Mars au matin, & cinglâmes du bord méridional au travers

de différentes iſles, où nous trouvâmes à la ſonde des profondeurs très irrégulieres; mais bientôt après nous jettâmes une ancre à vingt-ſix braſſes, ſur le bord méridional, & nous filâmes juſqu'à un demi-cable, juſqu'à treize braſſes, & en quelques endroits à trente, cinquante & ſoixante-dix braſſes, à l'oppoſé du cap *Quade*.

Nous apperçûmes peu d'oiſeaux en cet endroit, & ne trouvâmes qu'un petit nombre de moules le long du rivage. Nous envoyâmes dans une petite baie pour y jetter la ſeine, mais on ne retira pas un ſeul poiſſon. Cependant nous trou-

vâmes en cette partie du Détroit une grande quantité de baies rouges, reſſemblant un peu à notre vacciet de marais; elles ſont à-peu-près de la groſſeur d'une noiſette, & font la principale nourriture des ſauvages de ces environs. Nous en mangeâmes; &, comme nous les trouvâmes ſaines & douces, elles ne ſervirent pas peu à rafraîchir l'équipage du vaiſſeau.

A ſept heures après midi nous jettâmes l'ancre dans une petite baie ſur le bord ſeptentrional, entre le cap *Lundi* & le cap *Quade*, & nous amarrâmes le vaiſſeau avec une petite ancre.

Le

Le 9 Mars nous remîmes à la voile, portant au nord-oueſt, avec un vent doux de ſud-quart-d'eſt; mais lorſque nous fûmes en face de la baie du cap *Lundi*, nous eûmes le vent arriere depuis ſix heures après midi juſqu'à huit, & alors le cap *Lundi* portoit eſt-demi-nord, ſix lieues.

Le 10, à ſix heures du matin, nous eſſuyâmes un violent ouragan, qui faillit de nous faire périr; car il étoit accompagné d'une pluie très abondante, & nous découvrîmes tout-à-coup, du côté ſous le vent, des rochers à fleur d'eau, qui n'é-

toient qu'à un demi-mille de distance. Nous virâmes sur-le-champ, & en une demi-heure le vent devint si fort, que nous fûmes obligés de porter contre le vent & de chercher un havre. Peu après nous jettâmes une ancre dans une baie, à seize brasses d'eau, environ deux lieues à l'est de la baie du cap *Lundi*; mais l'ancre ayant quitté le rocher & étant tombée à 15 brasses d'eau, le vaisseau fut prêt de s'affaler; heureusement l'ancre fut arrêtée par un autre rocher & nous retint. Après midi nous mîmes à la voile, & trouvâmes un très bon ancrage, en-

vironné par-tout de précipices, & où nous n'étions qu'à deux cables de distance de la côte.

Le 11 de Mars nous eûmes de violens coups de vent, accompagné d'une grosse pluie. Le Commodore, par une générosité qui le rendit cher à tout l'équipage, distribua entre les matelots autant d'étoffe qu'il en falloit pour leur faire à chacun de longues vestes. Ce présent étoit d'autant plus agréable dans cette saison, que les Officiers, ainsi que les matelots, comptant aller droit aux Indes Orientales, n'avoient emporté d'Angleterre aucun vêtement propre contre le froid. Afin de

ne point montrer de partialité pour les gens de ſon propre vaiſſeau, le Commodore fit diſtribuer de pareilles pieces d'étoffes à l'équipage du *Tamer*.

Le 12, tandis que nous nous occupâmes à pourvoir le vaiſſeau d'eau & de bois, on envoya à l'oueſt la chaloupe du *Tamer*, avec un Officier de chacun des deux vaiſſeaux, pour aller chercher des ancrages. La nuit ayant ſurpris la chaloupe, nos gens furent obligés, par le mauvais tems, de deſcendre à terre, & de ſe mettre à l'abri ſous une tente, dont ils avoient emporté avec eux les matériaux. S'étant répandus enſuite ſur la

côte, ils virent un certain nombre de ſauvages découpans une baleine morte, qui étant déja en putréfaction, infectoit tous les environs. Il y a apparence que ces ſauvages préparoient ce poiſſon puant pour leur nourriture; car ils le coupoient en groſſes tranches, & les portoient ſur leurs épaules à une autre troupe qui étoit placée à quelque diſtance autour d'un grand feu. Cependant on pourroit croire que ces ſauvages, ainſi que ſont les Groenlandois & d'autres peuples du nord de notre hemiſphere, amaſſoient ſeulement de l'huile pour brû-

ler dans leur lampe pendant l'hiver, qui s'approchoit.

La chaloupe revint enfin, avec l'agréable nouvelle qu'on avoit trouvé à l'eſt pluſieurs havres commodes; auſſi-tôt le Commodore voulant encourager tous nos gens à bien faire le ſervice, ordonna qu'on diſtribuât à chacun double portion d'eau-de-vie.

Le 15 nous amarrâmes à la baie de *Wash-pot*, où nous eſſuyâmes beaucoup de pluie & de grêle, & où le tems fut conſtamment très froid. Nous déſancrâmes le lendemain au matin, & nous nous diſpoſions à

faire voile ; mais un vent de nord très violent s'éleva, & nous en empêcha. Dans cette embarrassante position, nous étions chassés d'un lieu à un autre, & nous perdîmes peut-être en quatre heures ce que nous avions gagné de terrein en manœuvrant à l'est pendant six jours & six nuits ; car quand le vent continue avec cette violence, il n'y a point de marée réguliere ; au contraire on est entraîné par un courant qui court deux milles en une heure. Cependant le vent devint à la fin plus favorable, & sans cela nous aurions été probablement obligés de prendre nos quar-

tiers d'hiver dans une de ces anſes.

Le 21 nous mîmes à la voile, le vent ſouflant de ſud-oueſt-quart-d'oueſt au nord-nord-oueſt. Nous remontâmes contre le vent, eſſuyant de continuelles bouraſques, qui, par intervalles, nous obligeoient de carguer toutes nos voiles. En même-tems le *Tamer*, que nous n'avions pas perdu de vue juſqu'alors, gagna quelques lieues à l'oueſt au moyen d'un vent favorable, & paſſa deux jours dans un très bon ancrage; mais le troiſieme il nous rejoignit.

Fatigués par ces contre-tems continuels, il ne manquoit

plus, pour ajouter à nos peines, que de voir le ſcorbut ſe répandre dans notre équipage; mais l'uſage des végétaux & les attentions extraordinaires du Commodore empêcherent que cette maladie ne fît de grands ravages. Il fit donner du bouillon portatif aux malades, & fit ſervir deux fois par ſemaine à tout l'équipage, de la ſoupe faite tantôt avec des pois, & tantôt avec du gruau; & il eut toujours l'humanité d'envoyer de ſa propre table aux malades tout ce qui pouvoit contribuer à leur guériſon.

Le 22 nous levâmes l'ancre, remontant vers le vent,

entre le cap *Lundi* & le cap *Upright* (1), qui ſont éloignés l'un de l'autre d'environ cinq lieues. Nous nous apperçûmes alors qu'un de nos mâts étoit fendu. A cinq heures après midi nous fûmes obligés de jetter l'ancre dans une très bonne baie, à environ une lieue du cap *Upright*. Nos gens s'occuperent ſur-le-champ à ſubſtituer un nouveau mât à celui qui étoit endommagé.

Le 24 on envoya à l'eſt le canot, avec le ſecond Lieute-

(1) Ce mot ſignifie *droit*. Je n'ai trouvé ſur nos Cartes du Détroit de Magellan, aucun Cap d'un nom ſemblable.

nant, pour chercher un havre. Nous eûmes pendant ce tems des pluies continuelles, & un tems froid & mal ſain, avec de violens coups de vent de nord-oueſt. A ſix heures du ſoir le canot revint ſans avoir trouvé de havre. Le lendemain on l'envoya de nouveau, avec des armes & des proviſions pour une ſemaine, outre les matériaux néceſſaires pour dreſſer une tente ſur la côte, au cas que les gens du canot jugeaſſent convenable de deſcendre à terre; mais au bout de quelque tems le canot revint, ayant trouvé ce que nous deſirions. Nous levâmes l'ancre auſſi-tôt,

& portâmes au nord-oueſt, au vent du cap *Lundi*.

Le Détroit a, en cet endroit, quatre à cinq lieues de large; & les montagnes nous parurent dix fois auſſi hautes que la grande hune de nos vaiſſeaux, ſans être couvertes de neiges ni entourées d'arbres. Nous reſtâmes ſous voiles; mais le vent augmentant & la houle devenant très forte du côté de l'oueſt, nous fûmes obligés de mettre à la cape avec nos huniers ferlés. A 11 heures de nuit nous eûmes le bonheur de voir la terre du côté du nord, & nous fûmes vivement allarmés de la poſition où nous nous trouvâmes; ce qui en aug-

mentoit l'horreur, c'eſt que le ciel étoit bas & obſcur. Le bruit des vagues que nous entendions diſtinctement ſe briſer contre des précipices, ſembloit nous annoncer une deſtruction prochaine; mais au moment même où nous nous attendions à une mort inévitable, nous tendîmes les voiles de l'avant, ce qui nous fit retourner ſur l'autre bord; après quoi nous fîmes voile, ayant le cap ſur le nord. Dans la ſituation critique que je viens de décrire, les Officiers & les matelots réunirent leurs efforts pour détourner le danger preſſant qui nous menaçoit, & malgré tout ce que les circonſ-

tances avoient d'effrayant, ſe conduiſirent avec cette intrépidité & cette bonne humeur qui caractériſe nos marins, à qui je rends volontiers, en paſſant, cet hommage bien mérité.

Nous fîmes alors ſignal au *Tamer*, que nous ſuppoſions dans un ſituation auſſi fâcheuſe que la nôtre. Il porta bientôt ſur nous, &, ſelon l'ordre du Commodore, marcha à l'avant, tirant un coup de canon & allumant du feu toutes les fois qu'il voyoit terre. Malheureuſement nous nous apperçûmes que la violence du vent avoit déchiré & ſéparé de la vergue notre perroquet de miſaine, & que

par-là il étoit inutile ; nous fûmes obligés d'en attacher un nouveau. Enfin après avoir réparé le dommage que le vaiſſeau avoit ſouffert, ſur les cinq heures du matin le jour commença à nous éclairer ; ce qui répandit dans le vaiſſeau une joie inexprimable. Nous fîmes ſignal au *Tamer* de venir ſous notre poupe ; il arriva, & on le chargea de découvrir un havre, ou quelqu'endroit commode pour y mouiller. A ſept heures nous jettâmes l'ancre dans la baie du cap *Lundi*, à environ un mille à l'oueſt, avec la petite ancre de toue, à vingt-trois braſſes d'eau, & nous filâ-

mes un cable entier. M. Byron, après avoir pourvu à tout ce qui étoit néceſſaire pour rafraîchir les Officiers & les matelots, qui venoient d'eſſuyer de ſi grandes fatigues, donna le nom de cap *de la Providence* à la pointe de terre d'où nous venions d'échapper ſi heureuſement. Elle s'éleve à une très grande hauteur, & s'étend au ſud, giſant à quatre ou cinq lieues du cap *Lundi*, mais ſur la côte oppoſée.

Le 28 Mars, trouvant que nos cables avoient été fort endommagés par les rochers, nous les réparâmes. Dans le même tems le *Tamer*, ayant chaſſé ſur

ſon ancre, avoit dérivé du bord; mais il revint bientôt ſans aucun dommage.

Nous levâmes l'ancre le lendemain à ſept heures du matin, & nous mîmes à la voile, & marchâmes contre le vent entre les deux bords, contrariés par de fortes pluies & de fréquens coups de vent de l'oueſt. Le *Tamer*, en rangeant la Côte du ſud, toucha, & fit le ſignal de détreſſe en tirant un coup de canon & hiſſant ſon pavillon dans les haubans de miſaine; nous allâmes ſur-le-champ à ſon ſecours, jettâmes une ancre & mîmes dehors nos canots, qui aiderent bientôt le *Tamer* à ſe

relever ; & il vint enſuite mouiller près de nous dans la baie du cap *Lundi*.

Depuis le 30 Mars juſqu'au 6 Avril, nous eûmes conſtamment un très mauvais tems ; après quoi le vent devint doux & modéré. Le Détroit, à la place où nous étions, a quatre ou cinq lieues de large ; & il paroît qu'il y a très peu de bois ſur la côte du nord. Les montagnes qu'on y voit ſont inacceſſibles, ſtériles, ſans arbres & ſans verdure, & préſentent un aſpect triſte & effrayant.

Le 6, nous nous diſpoſions à mettre à la voile, mais le vent qui ſouffloit de l'eſt, venant à

manquer, nous envoyâmes le canot sur la côte pour faire du bois; nos gens y virent un grand nombre de sauvages. Le Commodore descendit quelque tems après à terre, & fit un présent à ces sauvages de rubans & de pain. Quelques-uns d'entr'eux étant venus l'après-midi à bord, on leur donna différentes choses, dont ils parurent très satisfaits.

Le lendemain, à quatre heures du matin, nous désancrâmes & mîmes sous voiles, avec un vent est-sud-est. Ce changement favorable de vent répandit la joie sur tous les visages, & jamais on ne vit plus de courage & de gaieté qu'il n'y en

eut parmi nos gens, tant que ce vent dura. Pendant ſix ſemaines nous n'avions fait que lutter contre le vent ; nous avions été pluſieurs fois rechaſſés en arriere, & nous n'avions échappé qu'avec peine aux plus grands dangers. Nous nous flattions enfin que nous allions entrer dans la mer pacifique, le terme de nos deſirs ; mais à onze heures du matin le vent ayant ceſſé, le courant nous chaſſa à deux lieues, ayant le cap *Upright* à cinq lieues au ſud-eſt. Nous jettâmes l'ancre de toue à cent dix braſſes d'eau. A trois heures après midi le canot, qui avoit été envoyé aupara-

vant, revint de l'oueſt, après avoir été au ſud du cap *Deſſeada*, vers le bord méridional, où il avoit trouvé des ancrages commodes ; mais ceux de nos gens qui étoient dans le canot, & qui avoient ramé très longtems, ſe trouvoient trop fatigués pour faire une nouvelle courſe.

A deux heures du matin nous levâmes l'ancre & mîmes à la voile, avec le vent à l'eſt-quart-de-nord ; & à onze heures nous jettâmes une ancre dans une très bonne baie, entre le cap *Upright* & le cap *Pillar* : ces deux Caps ſont environ à l'eſt-quart-de-nord & ſud-quart-

d'eſt, à douze ou treize lieues de diſtance l'un de l'autre. Nous trouvâmes dans cette baie quantité d'un excellent poiſſon, aſſez reſſemblant à notre truite, mais ſeulement d'une couleur plus rougeâtre. Nous y eûmes un très bon ancrage, parfaitement à l'abri des vents du nord-nord-oueſt au ſud-eſt, & l'on y peut voguer avec autant de sûreté que de commodité, ayant de quatorze à vingt braſſes d'eau ſur un fond bourbeux.

Vers les 4 heures après midi, le vent vint de ſud-eſt, ce qui nous donna la plus grande ſatisfaction. Nous levâmes l'ancre auſſi-tôt, & ſortîmes de la baie

pour marcher à l'oueſt. Nous vîmes en ſortant le *Tamer*, qui étoit à l'ancre dans la baie de *Mardi*, ſur la côte méridionale. Le vent ayant tourné tout-à-coup du ſud-ſud-eſt au ſud-oueſt, une bouraſque très violente, accompagnée de pluie, nous obligea d'aller jetter une ancre dans cette même baie; ce que nous ne fîmes qu'avec beaucoup de difficulté; la nuit étant déja avancée, le *Tamer* tint des feux allumés pour nous guider.

La baie de *Mardi* eſt la plus belle que nous ayions trouvée dans le Détroit. Elle eſt capable de contenir un grand nom-

bre des plus gros vaiſſeaux, qui peuvent y mouiller en sûreté, ſur un très bon fond, n'ayant que vingt-cinq braſſes d'eau, ſans rochers ni ſables. Le Chevalier Jean Narborough recommande à tous les vaiſſeaux qui vont à l'eſt de jetter l'ancre dans cette baie; & en effet nous nous y pourvûmes, ſans difficulté, d'eau & de bois, & nous y prîmes une grande quantité d'excellent poiſſon. On trouve le long des rochers de belles caſcades d'une bonne eau, dont on peut remplir aiſément les tonneaux du navire.

Nous ſortîmes de cette baie à ſix heures du matin, & cinglant

glant à l'oueſt-nord-oueſt, nous paſsâmes le cap *Pillar* ſur le bord méridional, avec un vent frais de ſud-ſud-eſt. Le Détroit a, en cet endroit, neuf lieues de large. A quatre heures après midi nous arrivâmes à l'extrêmité du Détroit, où le cap *Victoire*, ſur la Côte du nord, eſt éloigné de douze lieues du cap *Deſſeada*, ſur la côte de ſud. Toute la longueur du Détroit de Magellan, où nous avons été retenus en grande partie par les vents contraires, depuis le 21 Décembre 1764 juſqu'au 9 Avril ſuivant, n'a pas plus de cent ſeize lieues, à compter du cap *des Vierges* au cap *Deſſea-*

da. Nous avons employé ſix ſemaines & cinq jours depuis notre départ du port *Famine* juſqu'à notre ſortie du Détroit.

Nous quittâmes enfin le froid climat & les mers orageuſes de cette latitude auſtrale, préciſément après le tems de l'équinoxe d'automne, qui doit amener de dangereux ouragans. Nous cinglâmes avec joie vers le nord, animés par l'eſpérance de trouver des mers plus calmes & de plus doux climats.

Après notre entrée dans la mer pacifique, il ne nous arriva rien de remarquable juſqu'au 26 Avril, que nous reconnûmes à l'oueſt l'iſle de *Maſa-*

Fuero. Le Commodore jugea plus convenable de toucher à cette Isle qu'à celle de *Juan Fernandès ;* la premiere étant plus sûre pour nous garantir d'être apperçus par les Espagnols, ce qui nous auroit fait perdre le fruit de notre voyage, & auroit empêché nos découvertes ultérieures.

Masa-Fuero gît par le 33e degré 28 minutes de latitude australe, & le 84e degré 27 minutes de longitude occidentale. Le 27, dès la pointe du jour, nous vîmes de loin cette Isle, dont le terrein s'éleve à une grande hauteur : à 11 heures on envoya le canot avec un Offi-

cier, pour aller chercher un endroit où l'on pût jetter l'ancre. Il revint à quatre heures après midi, ſans en avoir découvert; il n'avoit trouvé de fond nulle part, avec cent braſſes de ſonde; mais il avoit pris beaucoup de poiſſon.

Nous trouvâmes cependant le lendemain un endroit, à l'eſt de l'Iſle, où nous jettâmes une ancre ſur vingt-quatre braſſes d'eau, ayant les extrêmités de l'Iſle au ſud & au nord-oueſt. On ne voit pas toujours les ſommets des montagnes, parce-qu'ils ſont très ſouvent couverts de nuages ou de brouillard. A 11 heures du matin nous envoyâ-

mes un Officier à terre, pour chercher une place commode pour faire du bois & de l'eau.

La ſurface de l'Iſle eſt très irréguliere ; mais les vallées y ſont tapiſſées d'une belle verdure, & couvertes d'arbres du haut juſques en bas. Ces beautés, à la vérité, ne ſont pas viſibles dans un certain éloignement ; mais à la diſtance d'un mille, ou environ, elles offrent un aſpect enchanteur.

Les chevres que nous vîmes étoient ſi ſauvages, qu'il nous fut difficile d'en approcher de plus près que de la portée d'un coup de fuſil. Nous en tuâmes cependant quelques-unes, dont

la chair nous parut excellente, ſur-tout celle des jeunes. Nous remarquâmes que deux de celles que nous tuâmes, avoient les oreilles fendues, ce qui prouve que quelqu'un avoit auparavant habité dans cette Iſle. Vraiſemblablement ceux qui furent envoyés par l'Amiral Anſon, à bord de la chaloupe de guerre le *Tryal*, pour examiner l'état de l'Iſle, eurent des occupations plus ſérieuſes que celles de fendre les oreilles à des chevres ; il eſt plus probable que quelque ſolitaire, comme l'Ecoſſois Selkirk, qu'on trouva à *Juan Fernandès* (1), ſe ſera re-

(1) Voyez le Voyage de l'Amiral Anſon.

tiré de même à *Masa-Fuero*, où lorsqu'il aura pris plus de chevres qu'il n'en a eu besoin, il les aura marquées de cette maniere avant de les relâcher. Nous ne vîmes cependant aucune trace d'homme vivant actuellement dans l'Isle.

Nous trouvâmes sur le rivage, du côté du sud, une terre rouge qui contient de grandes veines d'une couleur d'or. Toute la côte est très escarpée, & tout près des bords on a par-tout de vingt-quatre à cinquante brasses d'eau. Nous eûmes beaucoup de peine à aborder, parceque la côte est pleine de rochers & de

groſſes pierres, & que la houle y eſt très forte.

On trouve autour de l'iſle une grande quantité de poiſſons, tels que de groſſes brêmes, des anges-de-mer, des congres d'une eſpece particuliere, & une eſpece de poiſſons appellés *ramoneurs*, & aſſez ſemblables à nos carpes, mais ſeulement plus gros. Nous trouvâmes une autre eſpece d'excellent poiſſon, auquel nous donnâmes le nom de morue, quoiqu'il n'ait pas exactement la forme de notre morue; mais le goût en eſt également agréable. Nous prîmes auſſi beaucoup d'écreviſſes, ſi

groſſes qu'elles peſoient de huit juſqu'à dix livres chacune.

Nous vîmes un grand nombre de goulus de mer, un deſquels fut ſur le point de dévorer un de nos gens. Comme les vagues étoient trop groſſes pour que le canot pût approcher du rivage, cet homme y amenoit un tonneau en nageant. Le matelot, qui étoit reſté pour garder le canot, apperçut le goulu à quelques verges de ſon camarade, & près de ſe ſaiſir de lui. Il lui cria de ſe hâter vers le rivage, qu'il eut à peine le tems d'atteindre, tant il fut effrayé. Celui qui gardoit le canot, ayant à ſa main l'aviron,

en frappa avec force le goulu, mais il ne parut pas qu'il eut fait le moindre effet sur la peau presqu'impénétrable de ce dangereux animal.

Nous vîmes un grand nombre de chiens de mer qui nous parurent très mal-faisans, & qui détruisent probablement une grande quantité de petits poissons. Ces animaux nous obligeoient souvent de retirer nos lignes; car lorsqu'ils sont près, on ne trouve aucun autre poisson. Les bords de la mer, dans le même endroit, sont couverts aussi de veaux & de lions marins.

Ce qu'on appelle chien de

mer n'a aucune reſſemblance avec un chien ni avec aucun autre animal terreſtre ; & il eſt difficile d'imaginer pourquoi on lui a donné ce nom-là. Il a le corps rond, & au lieu d'écailles, ſon corps eſt couvert de cette peau rude, dont ſe ſervent les Menuiſiers & les Ebeniſtes pour polir le bois, & qu'on appelle communément peau de chien. Son dos eſt d'une couleur cendrée un peu brune, mais il a ordinairement le ventre blanc, & moins rude que le reſte du corps. Ses yeux ſont couverts d'une double membrane, & ſa bouche eſt armée d'une double rangée de petites

dents. Il a ſur le dos deux nageoires, qui ont en avant deux petites pointes très aiguës. La femelle met bas ſes petits tout vivans. Cet animal d'ailleurs n'eſt jamais très gros; il peſe rarement plus de vingt livres.

Le lion marin reſſemble un peu au veau marin dont nous avons déja donné la deſcription; mais il eſt beaucoup plus gros. Il a communément, quand il a pris tout ſon accroiſſement, de douze à vingt pieds de long, ſur huit à quinze de circonférence. La tête eſt petite en comparaiſon du corps, & ſe termine en muſeau. Ces animaux ont à chaque mâchoire un rang de

groſſes dents très aiguës, dont les deux tiers ſont logées dans des alveoles; les autres, qui ſont les plus dures & les plus ſolides, n'en ont point, & ſortent de la gueule. Ils ont les oreilles & les yeux petits, avec des mouſtaches comme celles des chats, & de petites narrines, qui ſont les ſeules parties de leurs corps dépourvues de poil. On reconnoît les mâles à une grande trompe, d'environ cinq pieds ſix pouces, qui pend de l'extrêmité de la mâchoire ſupérieure; ce que les femelles n'ont pas. La peau du lion marin eſt couverte d'un poil court & d'un brun clair; mais ſes nageoires & ſa

queue, qui lui ſervent de pieds quand il eſt à terre, ſont preſque noirs. Ses nageoires ſont formées aux extrêmités comme des doigts ſéparés, mais unis par une membrane juſqu'au milieu de leur longueur, & ayant un ongle chacun. Il eſt ſi gras, qu'en faiſant une inciſion à ſa peau, qui a près d'un pouce d'épaiſſeur, on trouve au moins un pied de graiſſe avant de parvenir à la chair ou aux os; en même-tems cet animal a une ſi grande quantité de ſang, que ſi on lui fait des bleſſures profondes en dix ou douze endroits, il en ſort à l'inſtant autant de fontaines de ſang, qui jaillit à

une distance considérable. La chair a un goût semblable à celle du bœuf; & la graisse étant fondue, fait de bonne huile. Les mâles sont beaucoup plus gros que les femelles; les uns & les autres vivent dans la mer pendant l'été; ils viennent à terre au commencement de l'hiver, & y restent pendant toute cette saison; c'est alors qu'ils s'accouplent & mettent bas. Ils ont communément à chaque portée deux petits, à qui la femelle donne à tetter. Ils se nourrissent de l'herbe qui croît sur les bords de l'eau, & dorment en troupes. Pendant leur sommeil, il y a toujours quelques mâles

qui font ſentinelle à une certaine diſtance, pour donner l'allarme, au cas qu'ils voyent quelqu'un s'approcher ; & ils avertiſſent tantôt en henniſſant comme les chevaux, tantôt en grognant comme les cochons. Les mâles ſe battent ſouvent entr'eux, avec fureur & avec acharnement, pour ſe diſputer les femelles.

Les Eſpagnols donnent ordinairement à *Maſa-Fuero* le nom de *petite iſle de Juan Fernandès ;* elle eſt éloignée de la grande d'environ 22 lieues à l'oueſt-quart-de-ſud ; le nom de *Maſa-Fuero* lui a été donné parce-qu'elle eſt plus éloignée du con-

tinent. En effet ces deux Iſles ſe reſſemblent beaucoup ; la côte de l'un & de l'autre eſt très eſcarpée, & on y trouve en général peu d'eau douce ; mais on ne trouve dans la petite aucune ſource comparable à l'aiguade de la grande. Toutes les deux ſont montagneuſes & ornées d'une grande quantité d'arbres, qui joints aux formes diverſes des montagnes, & aux différens contours des vallées, préſentent des aſpects auſſi agréables que ſauvages.

Il n'y a à *Juan Fernandès* aucun arbre aſſez gros pour la charpente, excepté le myrthe. On trouve des troncs de ces ar-

bres qui donnent des pieces de cinquante pieds de longueur. On y voit auſſi, mais en petit nombre, l'arbre du piment & celui du chou. Les chevres n'y ſont pas en ſi grand nombre qu'à *Maſa-Fuero*, où les Eſpagnols n'ont pas encore fait paſſer des chiens pour détruire les chevres, comme ils ont fait à *Juan Fernandès*, afin d'ôter un moyen de ſubſiſtance à ceux qui voudroient y former un établiſſement. On trouve également dans les deux Iſles quantité d'excellens poiſſons, & leurs côtes ſont couvertes d'animaux amphibies, tels que les veaux & les lions marins.

L'ingénieux Auteur du Voyage d'Anſon, en parlant de *Juan Fernandès*, a fait une deſcription charmante de l'intérieur du pays, ſur-tout de la partie qui eſt au nord. Il a très bien remarqué que cette Iſle, à une certaine diſtance, n'offre qu'un aſpect ſauvage & rebutant, mais que le payſage s'embellit à meſure qu'on en approche; & qu'on eſt enchanté des beautés ſans nombre qu'on y découvre dès qu'on y aborde.

» Les bois, ajoute cet Auteur,
» qui couvroient la plûpart des
» montagnes les plus eſcar-
» pées, n'étoient embarraſſés
» ni de brouſſailles ni de tail

» lis, & l'on y pouvoit paſſer
» avec la plus grande facilité.
» L'irrégularité des montagnes
» & des précipices, trace né-
» ceſſairement, par leurs diver-
» ſes combinaiſons, un grand
» nombre de vallées pittoreſ-
» ques, dont la plûpart ſont
» coupées & arroſées par des
» ruiſſeaux de l'eau la plus lim-
» pide, qui tombent en caſca-
» des de rochers en rochers. En
» quelques endroits de ces val-
» lées, on rencontre des ſites
» délicieux, où l'ombrage des
» bois, l'odeur agréable qui s'en
» exhale, la hauteur des ro-
» chers, ſuſpendus, pour ainſi
» dire, au-deſſus de nos têtes,

» la tranſparence & les fréquen-
» tes caſcades des ruiſſeaux, for-
» moient des tableaux auſſi élé-
» gans & auſſi majeſtueux qu'il
» y en ait peut-être en aucune
» autre partie du globe. C'eſt
» là que la nature, dénuée des
» ſecours de l'art, ſe montre ſu-
» périeure à toutes les fictions
» de l'imagination la plus ri-
» che «. Le même Auteur donne enſuite une deſcription intéreſſante de l'endroit où le Commodore fit dreſſer ſa tente.
» C'étoit une plaine peu éten-
» due, ſituée ſur une petite élé-
» vation, & éloignée de la mer
» d'un demi-mille. En face de
» la tente étoit une grande ave-

» nue, percée à travers les bois,
» & qui s'abaiſſant inſenſible-
» ment juſqu'à la mer, laiſſoit
» voir la baie & les vaiſſeaux à
» l'ancre. Cette petite plaine
» étoit ceinte d'une forêt de
» grands myrthes, en forme
» d'amphithéâtre. Le terrein de
» la forêt, quoique plus incliné
» que celui de la plaine, n'em-
» pêchoit pas que les monta-
» gnes & les rochers de l'inté-
» rieur de l'Iſle ne dominaſſent
» pardeſſus les ſommets des ar-
» bres; ce qui ajoutoit encore
» à la beauté & à la grandeur
» de la ſcene. Deux ruiſſeaux,
» de la plus belle eau, couloient
» à droite & à gauche de la

» tente, à cent verges de dif-
» tance, & étoient ombragés
» par les arbres qui bordoient
» la plaine des deux côtés, &
» complettoient la ſimétrie de
» ce beau payſage «.

Il eſt impoſſible de s'aſſurer s'il y a rien de comparable à *Maſa-Fuero*; mais comme les deux Iſles ſe reſſemblent à tant d'égards, & qu'elles ſont ſituées ſur la même latitude, il eſt probable que la petite ne le cede pas à la grande pour la beauté du local, & ſur-tout pour les caſcades; car il y a à *Maſa-Fuero* pluſieurs chûtes d'eau qui viennent tomber dans la mer. Mais nous n'eûmes ni le tems ni la

commodité de voir cette Isle avec l'exactitude qui seroit nécessaire pour rendre compte de ses beautés, que nous n'avons vues que de loin, & par conséquent avec confusion. Le grand inconvénient qu'on y trouve, c'est qu'elle n'a point de havre commode, avantage dont jouit *Juan Fernandès*.

Pendant qu'on alloit prendre de l'eau pour la provision du vaisseau, les matelots commandés pour cela avoient ordre de mettre des jacquettes de liége, lorsque la houle étoit forte, pour aller & revenir en nageant, des canots à la côte & de la côte aux canots. Notre Commodore

ne

ne vouloit pas permettre qu'ils ſe miſſent à l'eau ſans ce ſecours, qui garantit du danger de ſe noyer, pourvu qu'on ait ſeulement l'attention de tenir la tête hors de l'eau, ce qui eſt aiſé à obſerver.

Environ vers ce tems nos gens éprouverent une nouvelle attaque de ſcorbut. Cela n'étoit pas ſurprenant ; le paſſage d'un climat froid dans un climat fort chaud, dut naturellement produire quelque altération dans leur ſanté.

Après avoir amaſſé autant de bois & d'eau que le tems put nous le permettre, comme la houle étoit ſouvent ſi

forte qu'elle empêchoit nos chaloupes d'approcher du rivage, nous ſongeâmes à quitter l'Iſle. Cependant nous reçûmes auparavant ſur notre bord le Capitaine Mouat, qui nous vint du *Tamer*, comme Commandant du *Dauphin*, attendu que tous les Officiers de Pavillon ont un Commandant ſous eux; ce qui produiſit pluſieurs changemens, & fit paſſer notre premier Officier au commandement du *Tamer*.

Le premier de Mai nous levâmes l'ancre, & à ſix heures du matin nous partîmes de *Maſa-Fuero* & cinglâmes à l'oueſt. Nous eûmes alors un beau tems

continuel, & cependant nous trouvâmes que plus nous approchions de la ligne, plus le ſcorbut faiſoit de ravage parmi nos matelots.

Après un paſſage de trente-ſix jours, le ſept de Juin, le *Tamer*, à une heure du matin, nous fit ſignal pour nous faire connoître qu'il avoit vu terre; ſur quoi nous pliâmes nos voiles pour attendre le jour; & en attendant nous nous flattions de l'eſpérance de trouver quelques rafraîchiſſemens, dont nous avions un très grand beſoin, ſur-tout pour nos malades. Nos eſpérances paroiſſoient d'autant mieux fondées, que

nous ſavions que les Iſles ſituées dans l'eſpace de vingt degrés près de la ligne, ſont communément très bien pourvues de fruits de toute eſpece. A la pointe du jour nous eûmes le plaiſir d'appercevoir deux Iſles, qui, quoique baſſes & petites, nous offrirent le coup d'œil le plus agréable, étant couvertes de très beaux arbres; & en faiſant voile ſous le vent, nous fûmes regalés du parfum des fruits les plus délicieux. Nous vîmes entr'autres des cocotiers, dont les fruits formoient des groupes pendants, dont la vue ſeule rempliſſoit d'une joie qui ne peut être conçue que par ceux

qui ayant éprouvé eux-mêmes le beſoin de ſemblables conſolations, en ſont plus diſpoſés à partager les ſentimens de ceux qui ſe trouvent dans la même ſituation. Nous vîmes un grand nombre de ſauvages qui ſe promenoient le long de la côte. Cette Iſle eſt au (1)
degré & neuf minutes de lati-

(1) Comme la connoiſſance préciſe de la ſituation de ces Iſles nouvellement découvertes, ne peut être utile qu'aux navigateurs, pour nous conformer aux ordres du Gouvernement, & pour empêcher nos Ennemis de profiter de nos découvertes, nous n'avons pas voulu marquer les degrés de latitude & de longitude; cependant nous avons laiſſé en blanc la place

tude méridionale, & au degré quatorze minutes de longitude occidentale; elle a quatre lieues de longueur. On trouve de l'eau en abondance dans le centre de l'Isle; elle paroît y avoir été portée par-dessus les bords du rivage, qui semblent avoir été rompus en plusieurs endroits. Nos chaloupes, que nous avions envoyées pour son-

---

des chiffres, & aussi-tôt que nous serons assurés que nos compatriotes seront en possession de ces Isles, on publiera dans les gazettes les degrés exacts de longitude & de latitude, afin que les personnes qui auront acheté ce livre puissent, avec la plume, inférer les chiffres dans les places qui sont restées vuides.

der, revinrent ſans avoir pu trouver de lieu commode pour jetter l'ancre. Cependant on en avoit trouvé un ; mais il eut été dangereux pour le vaiſſeau d'y mettre à l'ancre, vu qu'il y avoit quarante-cinq braſſes d'eau, & que l'endroit n'étoit éloigné du rivage que de la longueur d'un demi cable. D'ailleurs la houle étoit ſi forte vers le rivage, que cette circonſtance eût ſeule ſuffi pour faire échouer le vaiſſeau. Ainſi nous nous vîmes cruellement fruſtrés de l'eſpoir dont nous nous étions flattés, de goûter ces fruits délicieux qui nous avoient paru ſi tentants à la vue. D'autres obſtacles ſe

préſenterent encore à nous. Les ſauvages s'étoient attroupés ſur le rivage ; ils étoient armés de bâtons & de javelots de ſeize pieds de longueur, garnis à l'extrêmité d'un os en forme de crochet. Ils pouſſoient des cris effrayants, & nous faiſoient ſigne de la main de nous retirer. Tandis que la chaloupe paſſoit le long du rivage, ils ſuivirent ſes mouvemens ſans la perdre de vue ; &, quoique nos matelots euſſent apperçu quelques tortues à peu de diſtance, ils ne purent en prendre aucune, parceque les ſauvages ſe tinrent toujours vis-à-vis d'eux pour s'y oppoſer. Le Commo-

dore, toujours plein d'humanité, ne voulut pas souffrir que l'on tirât sur ces malheureux, qui ne sembloient avoir en vue que leur défense naturelle, & de s'opposer à une invasion de notre part sur leur territoire. Il jugea donc que le meilleur parti étoit de diriger sa course vers l'Isle voisine.

Ces sauvages étoient fort noirs; leur taille étoit bien proportionnée; ils paroissoient vigoureux & dispos. Leurs femmes, que l'on ne pouvoit distinguer que par la gorge, avoient la ceinture entourée de quelque étoffe, pour cacher ce que la nature ne permet pas de

montrer. Les hommes portoient une ceinture ſemblable, ſans aucun autre vêtement. Ils pouvoient être au nombre de cinquante, ſans y comprendre les enfans. Nous apperçûmes au ſud-eſt leurs cabanes, placées à l'ombre du plus agréable bocage que nous euſſions jamais vu.

Le jour ſuivant, à ſix heures du matin, nous manœuvrâmes ſous le vent de l'autre Iſle, qui étoit à l'oueſt de la premiere, & nous envoyâmes notre chaloupe pour chercher un ancrage; mais nous fûmes bien ſurpris de trouver le rivage garni d'un bien plus grand nombre de ſauvages armés de lances, d'une

égale longueur que celles des premiers, qui nous ſuivoient comme eux, & qui par centaines couroient en déſordre le long de la côte. Nous vîmes que l'Iſle étoit couverte d'un nombre prodigieux de cocotiers, de platanes & de tamarins. Ayant attendu quelque tems avec grande impatience le retour de notre chaloupe, nous tirâmes un coup de canon pour faire revenir nos gens à bord; ce qui allarma terriblement les ſauvages, qui ſembloient conſulter entr'eux ſur les meſures qu'ils devoient prendre. Ils avoient un grand nombre de canots, qu'à notre approche ils avoient

tirés à terre & cachés dans les bois. Leurs femmes étoient venues avec de groſſes pierres dans leurs mains, pour aider les hommes à nous empêcher d'aborder : mais bientôt notre chaloupe revint, & nous fit les mêmes rapports de cette Iſle que ceux que nous avions eus ſur la premiere. On nous apprit qu'il n'y avoit de fond qu'à la diſtance d'un cable du rivage avec une ligne de cent braſſes. Ces nouvelles nous parurent d'autant plus affligeantes, que nous avions alors trente-ſix malades à bord, qui auroient été ſur-le-champ ſoulagés s'ils euſſent pu reſpirer l'air

de terre, & manger des fruits & des végétaux attrayans dont cette Isle nous paroissoit pourvue.

Nous fûmes donc forcés de quitter ces Isles délicieuses, que nous dévorions des yeux, & que nous appellâmes les *Isles du Désappointement.* En continuant notre route, le onzieme de Juin, le *Tamer* fit le signal qu'il voyoit terre ; sur quoi nous demeurâmes en panne toute la nuit ; & le jour suivant nous cotoyâmes toute la matinée, afin de trouver un endroit propre à jetter l'ancre. Nous portâmes vers une baie, pour y mouiller ; mais n'y ayant pas de fond plus loin qu'à la

distance d'un demi cable du rivage, le Commodore ne voulut point hasarder de jetter l'ancre, & fit voile de nouveau vers l'oueſt. Cependant les chaloupes étant allées pour ſonder de nouveau, apperçurent deux canots qui les ſuivoient; le Commodore leur fit le ſignal de donner la chaſſe aux canots, qui à une heure après midi ſe retirerent vers le rivage, où les ſauvages qui les montoient, étant armés de bâtons & de traits, ſe défendirent ſi vigoureuſement, que nos chaloupes, pour ſe garantir elles-mêmes, furent obligées de faire feu; on tua ou bleſſa pluſieurs ſauvages, que leurs

camarades emporterent dans les bois ; pour lors nos chaloupes, en revenant à bord, ramenerent les deux canots, dont l'un avoit trente-deux pieds de longueur, & l'autre en avoit ſeulement quatorze.

Après avoir diſperſé ces ſauvages, nous abordâmes pour nous procurer quelques rafraîchiſſemens, & nous eûmes occaſion de voir pluſieurs de leurs cabanes qui ſont en général très baſſes, & ſont terminées par un comble qui reſſemble au toit d'une maiſon couverte de chaume. L'effroi où ils étoient ne les avoit point empêchés d'emporter tous leurs uſtenſiles

& leurs outils ; ce qui fit que nous ne pûmes pas ſavoir la façon dont ils s'y prenoient pour faire leurs canots, quoique nous en euſſions trouvé pluſieurs qui n'étoient point achevés. Nous cueillîmes un grand nombre de cocos, qui paroiſſent être la principale production de l'Iſle. Nous y trouvâmes encore une grande quantité de cochlearia, & d'autres végétaux utiles à nos malades, qu'on ne put pas mettre à terre, parceque le vaiſſeau ne pouvoit pas jetter l'ancre.

Cette Iſle eſt environ à ſoixante-ſept lieues à l'oueſt-ſud-oueſt-demi-ſud de la derniere Iſle dont on a parlé, au

degré quatorze minutes de latitude méridionale, & au degré dix minutes de longitude occidentale. Tous ſes bords ſont couverts de corail blanc & rouge d'une grande beauté, auſſi-bien que de perles & d'une infinité de beaux coquillages. Nous lui donnâmes pour cette raiſon le nom de l'*Iſle du Corail*. Elle peut avoir dix à onze lieues de longueur, ſur environ trois de largeur; mais l'on n'y trouve que très peu de bonne eau près du rivage. Nous ne vîmes qu'une ſeule ſource, qui pouvoit à peine ſuffire pour le petit nombre des habitans. Il nous parut qu'ils étoient dans

l'uſage d'y venir puiſer leur eau, & de la mettre enſuite dans une cavité creuſée au pied d'un arbre, pour l'employer à leurs beſoins. Il y a pourtant un lac au milieu de l'Iſle, où les Naturels prennent des tortues; & nous vîmes beaucoup d'écailles, dont ils ſe ſervent pour calfater leurs canots, en les coupant en bandes fort étroites. Nous trouvâmes une grande quantité de poiſſons qu'on avoit attachés aux branches des arbres, pour les faire ſécher. Les ſauvages les prennent avec des hameçons faits de nacre de perle, & avec des lignes faites d'une plante ſoyeuſe. *Il pa-*

roît qu'ils ont quelque idée de Religion, car nous vîmes un lieu qui nous parut deſtiné à quelque objet de culte. Une avenue peu réguliere conduiſoit à une place ſpacieuſe, au milieu de laquelle étoit un cocotier très grand & très touffu ; & tout autour étoient placées pluſieurs groſſes pierres, qui probablement ſervoient d'autels. La figure d'un chien orné de plumes, étoit ſuſpendu à l'arbre. Il paroît que ces ſauvages ſont dans l'uſage de laiſſer leurs corps morts à la ſurface de la terre, vu que derriere ces pierres & un peu du côté de l'orient, il y avoit une caiſſe de

bois, dans laquelle nous trouvâmes un ſquelette humain, qui nous parut d'une taille extraordinaire.

En marchant toujours à l'oueſt, nous apperçûmes une autre Iſle, ſituée dans la même latitude, & au degré vingt minutes de longitude occidentale. Nous envoyâmes nos chaloupes pour trouver un ancrage; à peine ſe furent-elles approchées de terre, qu'un grand nombre de ſauvages étant venus aux chaloupes, nos gens leur diſtribuerent quelques bijouteries, dont il parut, par leurs ſignes, qu'ils étoient très contens. Encouragés par la ſim-

plicité & par les marques d'amitié de ces peuples, nos gens ſe haſarderent à mettre pied à terre; auſſi-tôt les ſauvages s'attrouperent autour d'eux, & formerent des danſes accompagnées de chants, comme pour exprimer leur joie. Nous donnâmes à cette Iſle le nom de *Roi George*; elle peut avoir ſept lieues de longueur du ſud-oueſt au nord-eſt, ſur environ trois lieues de largeur. Au milieu de l'Iſle ſe trouve un lac ſi grand, que le terrein qui l'entoure eſt fort étroit en quelques endroits; mais nous n'y apperçûmes pas une ſi grande quantité de cocotiers que dans

les Iſles que nous avions vues auparavant.

Nous continuâmes notre route vers le ſud, & nous découvrîmes une autre Iſle, à laquelle nous donnâmes le nom du *Prince de Galles*, & dont nous nous approchâmes auſſi-tôt. C'eſt une langue de terre fort étroite, qui court au ſud-quart-d'eſt & au nord-quart-d'eſt, & qui peut avoir cinq lieues de longueur. Nous y vîmes encore un grand nombre de ſauvages, dont les canots étoient diſperſés ſur le rivage. Cette Iſle eſt ſituée au degré deux minutes de latitude méridionale, & au degré de longitude occidentale.

Le vingt-un de Juin, à ſept heures du matin, nous vîmes encore une pointe de terre. En nous approchant de plus près, nous trouvâmes que c'étoit une Iſle qui pouvoit avoir quatre lieues de longueur, entourée d'écueils & de rochers; ce qui fit que nous lui donnâmes le nom de l'Iſle *du Danger*. Elle eſt ſituée au degré trente minutes de latitude, & au degré dix minutes de longitude. A la diſtance où nous étions, elle nous parut très fertile, & abondante en cocotiers, que nous pouvions très bien appercevoir. Cette Iſle eſt tellement parta-

gée par les eaux qui paſſent par-deſſus ſes bords, qu'elle paroît en former trois. En cotoyant le terrein, on voit du ſable; & à environ ſept lieues de la partie la plus orientale de l'Iſle, on trouve un banc de rochers, qui peut avoir un quart de mille de longueur; & lorſqu'on eſt en face de ces rochers, l'Iſle porte à l'oueſt-quart-de-nord.

En dirigeant toujours notre route vers l'oueſt, nous eſſuyâmes, le 23, des pluies très violentes; nous ſaisîmes cette occaſion pour nous pourvoir d'eau douce. Cela ſe fait ſur mer, en étendant horiſontalement une groſſe

groſſe toile ſuſpendue par les coins, au milieu de laquelle on place un boulet de canon, ou quelque corps peſant ; par ce moyen l'eau ſe raſſemble au centre, d'où elle découle dans les tonneaux, qui ſont placés au-deſſous pour la recevoir. C'eſt ainſi que les vaiſſeaux des Manilles renouvellent leur eau durant les longs paſſages qu'ils font par la mer du ſud, en profitant des pluies, qui, à cette latitude, ſont toujours très abondantes dans cette ſaiſon ; pour cet effet ils ont ſoin de ſe pourvoir d'un grand nombre de jarres de terre.

Le jour ſuivant nous eûmes

assez beau tems, & vers les dix heures du matin nous vîmes une autre Isle, dans laquelle nous remarquâmes une prodigieuse quantité d'oiseaux de différentes especes. Nous nous préparâmes à y aborder, & nous mîmes nos chaloupes en mer pour trouver un ancrage. Cette Isle est au degré trente-trois minutes de latitude méridionale, & au degré de longitude occidentale. Elle peut avoir quatre lieues de longueur de l'est à l'oueſt, & environ autant de largeur. Il y a un lac au milieu de cette Isle, & en quelques endroits la mer submerge les bords. Le terrein

en général eſt aſſez bas, quoiqu'il ne paroiſſe pas tel au premier coup d'œil; car on y voit des buttes couvertes d'arbres élevés, tandis que le reſte eſt enfoncé & ſablonneux. Nos chaloupes revinrent avec la fâcheuſe nouvelle qu'elles n'avoient pu trouver d'endroit commode pour y jetter l'ancre. Néanmoins nous les renvoyâmes de nouveau pour nous procurer quelques rafraîchiſſemens de cette Iſle, que nous nommâmes l'*iſle du Duc d'York*; elles revinrent à ſix heures du ſoir, chargées d'une grande quantité de cocos, qui paroiſſent être les ſeuls fruits que cette terre pro-

duiſe ; au moins ce ſont les ſeuls que nos gens y trouverent. Il eſt bon de remarquer que nous n'y apperçûmes aucunes traces d'habitans ; & nous ſuppoſâmes que perſonne juſqu'alors ne l'avoit découverte.

Le vingt-huit de Juin nous eûmes un vent frais, accompagné de fortes pluies ; pour lors renonçant à toute eſpérance de voir les Iſles de Salomon, que nous nous flattions de rencontrer (1), & que nous aurions

(1) On prétend que les Iſles de Salomon furent découvertes par Ferdinand de Quiros, qui les a décrites comme très riches & très peuplées ; pluſieurs Eſpagnols, qui ont été pouſ-

ſans doute vues, ſi ces Iſles exiſtoient dans la latitude où elles ſont placées dans nos Cartes ; nous changeâmes de route & nous allâmes au nord-nord-oueſt, accompagnés toujours du *Tamer*. Nos gens s'occuperent à recueillir de l'eau de

---

ſés de ce côté par la tempête, ont aſſuré que les habitans reſſembloient beaucoup, pour les uſages & la figure, à ceux du continent de l'Amérique, & qu'ils portoient des ornemens d'or & d'argent. Mais quoique les Eſpagnols aient, en différens tems, envoyé pluſieurs vaiſſeaux à la recherche de ces Iſles, ce fut toujours ſans ſuccès ; ce qui doit venir ou de l'incertitude de la latitude où l'on prétend qu'elles ſe trouvent, ou de ce que cette prétendue découverte n'eſt qu'une pure fiction.

pluie, attendu que depuis quatre mois on n'en diſtribuoit qu'une pinte à chaque homme de l'équipage.

Le quatre de Juillet le *Tamer* nous ayant fait ſignal qu'il voyoit terre, nous tournâmes de ce côté, & nous trouvâmes une Iſle au degré treize minutes de latitude méridionale, & au degré quarante minutes de longitude occidentale ; nous lui donnâmes le nom de l'iſle de *Byron*, parceque juſques-là elle n'avoit point encore été découverte. Elle a environ quatre lieues du nord-oueſt au ſud-eſt, & nous parut très fertile,

à en juger par la grande quantité des arbres dont elle étoit couverte. On peut jetter l'ancre au ſud-oueſt de l'Iſle, où l'on trouve de dix juſqu'à trente ſept braſſes d'eau, ſur un fond rempli de coraux, à un demi-mille du rivage, où la houle n'eſt point forte. A dix heures du matin nous envoyâmes à bord notre chaloupe armée, & nous vîmes une foule d'habitans dans des *pros* ou canots Indiens, diſperſés en différentes parties du rivage. Dès que nos chaloupes approcherent de l'Isle, ces barques vinrent auprès d'elles, & trafiquerent avec nos gens, qui, en échange de leurs

fruits, leur donnerent des bagatelles, dont les Indiens parurent très contens, ainſi que des bonnes manieres de nos matelots. Leurs barques ſont fort étroites, & couvertes de feuilles d'arbres couſues les unes aux autres; quelques-unes contenoient deux hommes, & d'autres quatre; elles reſſemblent aſſez aux *pros* dont ſe ſervent les habitans des Iſles *des Larrons*, ayant un cadre ſous le vent, pour tenir en équilibre le petit bâtiment, & l'empêcher de ſombrer ſous voiles; ce qui arriveroit infailliblement, vu le peu de proportion qui ſe trouve entre ſa largeur & ſa longueur.

Ces ſauvages ſont d'une couleur olivâtre; ils ont de beaux grands cheveux noirs, & leurs dents ſont remarquables par leur blancheur. Ils ſont très bien faits & très diſpos. Les hommes vont tout nuds; & quoique nous en viſſions une centaine dans des barques, il n'y avoit parmi eux qu'une ſeule femme, pour laquelle ils ſembloient avoir beaucoup de conſidération. Elle étoit diſtinguée par une ceinture qu'elle portoit autour des reins. Pendant que les barques étoient autour du vaiſſeau, un des ſauvages vint à bord, &, par la maniere dont il s'aſſit, il parut plus ac-

coutumé à ſe tenir aſſis que debout ; car ſur-le-champ il ſe plaça ſur ſes feſſes, & ne quitta cette poſture que pour ſauter hors du vaiſſeau. Ces ſauvages ne paroiſſent avoir aucune idée des choſes même qu'il ſembleroit que la nature eût dû leur apprendre, ſans le ſecours des loix que les Nations policées ont faites pour le bien de la ſociété. Il paroît que tout eſt en commun entr'eux ; ce qui fait qu'ils n'ont point l'idée de la propriété pour les autres. En effet, l'un d'eux qui s'étoit approché ſous le tillac du vaiſſeau, avec ſa barque, ſauta dans la chambre du canonnier, ſans

que nos gens s'en apperçuſſent, & il emporta tout ce qui pouvoit tenir dans ſes mains. Un autre, qui avoit trafiqué avec un matelot, à qui il avoit donné un collier, en échange d'un pain dont il ſembloit avoir envie, attendit une occaſion pour l'eſcamoter de ſes mains, & enſuite ſe plongea dans l'eau, à quoi ces ſauvages ſont ſi habitués, qu'ils y reſtent ſouvent plongés pendant une minute & plus.

Le huit de Juillet, trois jours après avoir quitté cette Iſle, nous fîmes ſignal au *Tamer* que nous avions vu terre : à huit heures du matin nous nous joi-

gnîmes, & nous vîmes trois Isles, qui ſe trouverent être celles de *Tinian*, d'*Agnigan* & de *Saypan*; mais nous fûmes obligés de reſter en panne pendant toute la nuit. Cependant le jour ſuivant au matin, nous jettâmes l'ancre dans la rade de *Tinian*, où nous trouvâmes ſeize braſſes d'eau, ſur un fond de ſable blanc mêlé de corail; une de nos ancres étoit à l'oueſt & l'autre à l'eſt, & nous attachâmes des barils à nos cables, pour les empêcher de s'embarraſſer dans ce mauvais fond. Nous ſentîmes un vent frais du nord à l'eſt, & nous nous apperçûmes, quand nous amarrâ-

mes, que la marée montoit régulierement des extrémités de l'Iſle, & avoit un flux & reflux d'environ huit à neuf pieds. Ce fut ainſi que nous arrivâmes à cette Iſle délicieuſe, après un paſſage de quatre mois & vingt jours, depuis que nous avions franchi le détroit de Magellan & entré dans la mer pacifique; avec cette circonſtance heureuſe & ſinguliere, que pendant cette longue traverſée nous ne perdîmes pas un ſeul homme, quoique pluſieurs d'entr'eux fuſſent attaqués du ſcorbut, cauſé par les viandes ſalées dont ils furent obligés de ſe nourrir. Ce bonheur étoit dû aux ſoins du

Commodore, qui fit, à des tems marqués, diſtribuer des bouillons portatifs & des rafraîchiſſemens que nous avions trouvés dans différentes Iſles. Le beau tems dont nous jouîmes alors, nous donna la commodité de mettre nos malades à terre, ſous des tentes que quelques-uns de nos gens préparerent pour les recevoir.

En attendant, nous envoyâmes du monde dans les bois pour chercher du gibier, que, ſuivant la relation du voyage de l'Amiral Anſon, nous ſuppoſions devoir s'y trouver en grande quantité ; mais nous avions jetté l'ancre du mauvais

côté de l'Iſle ; nous eûmes le chagrin de n'en trouver que très peu ; & l'épaiſſeur des forêts que nous avions à traverſer, fut cauſe que nous eûmes beaucoup de peine à conduire à bord le gibier que nous avions tué ; on fut obligé d'en laiſſer une grande partie en arriere, faute de pouvoir l'emporter à travers les bois. Ainſi durant la premiere ſemaine nous ne trouvâmes que trois jeunes taureaux, dont l'un ne put être à tems tranſporté à bord ; car au bout de vingt-quatre heures il fut couvert de vers ; ce qui étoit l'effet de la grande chaleur du climat, & de la quantité prodi-

gieuſe des mouches qui ſe montrent pendant le jour & des mouſtiques qui volent pendant la nuit ; celles-ci reſſemblent à nos couſins d'Angleterre, excepté qu'elles ſont plus grandes, en beaucoup plus grand nombre & bien plus incommodes. Cependant nous fûmes bientôt abondamment pourvus de viande fraîche, de porc, & de toutes les choſes néceſſaires & même ſuperflues, qui toutes étoient excellentes dans leur genre.

Le ſept d'Août on envoya aux tentes qui étoient à terre, & que nous appellions notre hôpital, ſeize des gens de notre

vaiſſeau ; le jour ſuivant fut celui de la mort de Jean Watſon, notre quartier-maître ; peu après mourut Pierre Evans, un des matelots du *Tamer*. Nous mîmes à terre notre four de cuivre, dans lequel on cuiſit du pain, que l'on diſtribua aux malades. Tous ces ſoins furent confiés à l'inſpection de notre Chirurgien.

Nous envoyâmes enſuite une chaloupe à la partie la plus occidentale de l'Iſle, où le gibier étoit le plus abondant & marchoit en grandes troupes. Quelques hommes ſe tinrent ſur le rivage pour tirer deſſus, dès que la chaloupe fut à portée.

On y chargeoit auſſi-tôt ce qui avoit été tué ; par ce moyen nos gens eurent autant de viande & de bouillon qu'ils pouvoient en conſommer. Ils ne manquerent pas non plus de gouyaves, d'oranges, de limons, de cocos, & du fruit dont on fait du pain, dont ces Iſles produiſent une très grande quantité. Ils eurent encore de la volaille ſemblable à celle d'Angleterre, & des oiſeaux ſauvages de différentes eſpeces. Nos gens prirent auſſi des cochons marons dans des piéges.

Cette Iſle délicieuſe eſt placée au ſeizieme degré huit minutes de latitude ſeptentriona-

le, & au 114e degré 50 minutes de longitude occidentale, d'Acapulco, dans la nouvelle Eſpagne; elle n'a gueres que douze milles de longueur & la moitié de largeur. Le terrein y eſt ſec & très ſain; & comme il eſt un peu ſablonneux, on juge qu'il n'eſt pas propre à une végétation exceſſive. Il n'eſt peut-être point de ſéjour qui préſente un coup d'œil plus charmant, lorſqu'on le conſidere de la mer; loin d'avoir l'air ſauvage & inhabité, on croit voir un beau pays cultivé, planté par la main des hommes, & orné de forêts ſuperbes & de pelouſes ſpacieuſes, ſi heureuſement aſſorties à la

diſpoſition & aux inégalités du terrein, que l'enſemble produit l'effet le plus agréable & le plus frappant. Le ſol s'éleve par une pente douce, fréquemment interrompue par des vallées irrégulierement tortueuſes, qui donnent de la variété à ce charmant ſéjour, où de grandes prairies ſont entre-coupées de forêts & couvertes de trefles & & de fleurs. La vue de ce payſage champêtre étoit encore animée par des troupeaux d'animaux différens qu'on voyoit par milliers paître ſur la verdure. Une choſe qui n'eſt pas moins ſinguliere, c'eſt que tous ces animaux étoient de la blancheur

du lait, avec des oreilles ou noires ou brunes. Ils alloient ſe déſaltérer dans deux grandes pieces d'eau douce qui ſont au milieu de l'Iſle, où l'on appercevoit une grande quantité de canards, de ramiers, de courlis, de pluviers, &c. On y voyoit auſſi un grand nombre de cochons marons, qui ſont très féroces, mais dont la chair eſt délicieuſe, auſſi-bien que celle des bêtes à cornes & des oiſeaux. Ajoutez à tout cela une quantité prodigieuſe de volaille & d'oiſeaux domeſtiques qui peuplent les bois, & qui, comme l'a remarqué l'Auteur de la Relation du Voyage de l'Amiral

Anſon, ſont perpétuellement naître l'idée qu'il devroit y avoir des fermes & des villages dans le voiſinage.

Mais les beaux points de vue & les excellentes proviſions ne ſont pas les ſeuls avantages que procure cette Iſle charmante, elle ſe diſtingue encore par la bonté de ſes fruits & de ſes plantes, qui ſemblent deſtinés à ſoulager & à guérir le ſcorbut de mer; chacune de ces choſes ſont parfaites dans leur genre, & pluſieurs d'entr'elles mériteroient une deſcription particuliere.

Le cocotier, que nous avons dit croître dans la plûpart des

Iſles nouvellement découvertes, ainſi que dans celle de *Tinian*, eſt une des plus belles & des plus admirables productions du regne végétal ; il ſe trouve dans pluſieurs autres parties du monde, & particulierement dans les Indes orientales & occidentales. C'eſt une eſpece de palmier ; ſon tronc eſt grand, droit, & diminue inſenſiblement depuis le pied juſqu'au ſommet ; au haut du tronc ſe trouvent des branches qui forment une tête très belle ; le fruit eſt ſuſpendu en grappes attachées par de fortes tiges. On en trouve qui ſont mûrs, tandis que d'autres ſont encore verds,

d'autres commencent à bourgeonner, d'autres ont encore leurs fleurs, qui ſont d'une couleur jaune. Ces fruits ſont de différentes grandeurs, d'une couleur verdâtre & couverts de 2 écorces ; l'extérieur eſt compoſé de filamens forts, longs & bruns. La ſeconde écorce eſt dure, & renferme une ſubſtance compacte, blanche & ſolide, qui a le goût d'une amande douce. Les habitans de pluſieurs pays le mangent avec la viande, comme nous mangeons du pain, & en expriment une liqueur qui reſſemble au lait d'amandes, & qui, mis ſur le feu, ſe convertit en une eſpece d'huile, dont on

on peut ſe ſervir pour la cuiſine & pour les lampes. Au milieu de la noix de coco on trouve une quantité aſſez conſidérable d'une liqueur limpide & fraîche, qui eſt d'un goût ſucré & très rafraîchiſſante. Ce que l'on nomme le choux, eſt une eſpece de grappe formée de pluſieurs feuilles blanches, minces & caſſantes, dont le goût reſſemble aſſez à celui des amandes, & qui, étant bouillies, ont un goût qui approche de celui des choux, mais plus agréable & plus doux.

Mais le fruit le plus remarquable de ces Iſles, eſt celui que l'on nomme fruit du pain, parceque les Européens qui vien-

nent dans ces climats, s'en ſervent au lieu de pain, auquel même on le préfere. Il croît ſur un arbre élevé, qui, près de ſon ſommet, ſe partage en branches étendues, couvertes de feuilles d'un verd foncé, dentelées ſur leurs bords, & qui ont depuis un pied juſqu'à dix-huit pouces de longueur. Ce fruit, qui croît détaché ſur toutes les parties des branches, a ſept à huit pouces de long; il eſt d'une forme ovale & couvert d'une écorce rude. Quand on le cueille verd, & qu'on le fait griller, on le trouve rempli d'une ſubſtance tendre, blanche & douce comme de la mie de

pain ; mais il eſt d'un goût qui reſſemble à celui du cul d'artichaux ; cet excellent fruit eſt de ſaiſon pendant huit mois de l'année. En mûriſſant il devient jaune ; &, devenu plus tendre, il a le goût d'une pêche & un parfum délicieux ; mais on dit que pour lors il eſt mal ſain, & propre à donner la dyſſenterie.

Dès que nous fûmes arrivés dans cette Iſle agréable, nous envoyâmes à terre, avant la pointe du jour, quelques-uns de nos gens, qui virent conſtamment des centaines de vaches & de veaux qui paiſſoient en troupeaux, & dont ils purent s'ap-

procher d'assez près pour choisir & tirer les plus beaux, dont on chargea les chaloupes ; de sorte que chaque matelot avoit quelquefois jusqu'à trois livres de viande par jour. Nous eûmes pareillement des cochons & de la volaille en abondance.

Cependant le poisson pêché sur la côte, nous parut mal sain ; car le dix-sept de Septembre les Officiers, après en avoir mangé un plat, se sentirent incommodés, & se trouverent purgés & forcés de vomir, au point d'en faire craindre les suites. Il est vrai que M. Walter, dans sa Relation du Voyage de l'Amiral Anson, observe que le

peu de poiſſon que l'on prit, donna des indigeſtions à ceux qui en mangerent, ce qui fit juger qu'il ſeroit prudent de s'en abſtenir. Cette obſervation jointe à notre propre expérience, ſuffit pour prouver que le poiſſon dans ce pays eſt d'une mauvaiſe qualité ; nous nous trouvions d'ailleurs amplement dédommagés par l'abondance des autres proviſions. Le plus grand inconvénient de cette Iſle, eſt qu'elle manque d'un bon port ; car ſa rade, dans quelques ſaiſons, ne donne point de sûreté à un vaiſſeau à l'ancre.

Cependant il eſt bien ſurpre-

nant qu'une Iſle ſi fertile, & qui fournit ſi amplement les beſoins & les ſuperfluités de la vie, ne ſoit point habitée ; il paroît pourtant qu'elle a été autrefois peuplée, & qu'après qu'une maladie épidémique eût emporté une grande partie des habitans, les Eſpagnols eurent la cruauté de tranſporter le reſte à Guam, pour remplacer ceux qui y étoient morts ; & ils y périrent du regret de ſe voir arrachés de leur ancien ſéjour. En effet nous vîmes les ruines de leur ville, qui ſont maintenant enſevelies ſous des buiſſons & des arbres.

Quoique l'iſle de *Tinian* ſoit

entierement inhabitée, les naturels de Guam & des autres Iſles du voiſinage, y viennent aſſez ſouvent pour ſaler du bœuf & l'emporter. Ces peuples ſont bien faits, robuſtes & courageux; &, à en juger par la conſtruction admirable de leurs *pros* ou barques, qui ſont les ſeuls bâtimens dont ils ſe ſervent en mer, ils ſont très éloignés de manquer d'induſtrie. Ces bâtimens marchent avec une vîteſſe ſi prodigieuſe, que tous ceux qui les ont vus conviennent qu'avec un bon vent ils peuvent faire au moins vingt milles en une heure. La conſtruction de ces *pros* eſt très remarqua-

ble; la poupe & la proue ſont exactement de même forme; mais les côtés ſont très différens. Le côté qu'on veut oppoſer au vent eſt convexe, tandis que le côté oppoſé eſt plat. Le corps du bâtiment eſt formé de deux pieces qui ſe joignent par le bout, & qui ſont bien couſues avec de l'écorce d'arbre; mais comme (1) la forme plate & étroite du bord, du côté du lof, pourroit faire verſer la barque de ce côté, on ajuſte au côté ſous le vent, une eſpece de chaſſis qui ſoutient une pou-

(1) Voyez la figure & la deſcription de ces *Pros*, dans le Voyage de l'Amiral Anſon.

tre creuſée & taillée en forme de petit canot. Le poids de ce cadre tient le *pros* en équilibre, & l'empêche de ſombrer ſous voiles.

Cette barque contient ordinairement ſix ou ſept Indiens, deux deſquels ſont aux deux extrêmités & gouvernent alternativement, au moyen d'une pagaie (1), ſelon la route qu'ils

(1) Eſpece de rame, en forme de pelle, longue de cinq à ſix pieds, ayant au bout du manche une petite traverſe de quatre à cinq pouces, qui a la forme d'une béquille. Les rameurs s'en ſervent debout, ſans l'appuyer ſur les bords du bâtiment; & la tenant des deux mains, l'une au ſommet, l'autre vers le milieu du manche, ils pouſſent l'eau derriere eux.

veulent faire, les autres ſont employés à ajuſter la voile & à vuider l'eau qui peut entrer dans le *pros*. Ainſi, au moyen d'une ſeule voile qu'on ajuſte ſelon la direction du vent, ces petits bâtimens vont & reviennent, avec un vîteſſe étonnante & ſans jamais virer de bord, d'une de ces Iſles à une autre.

Le 9 Septembre, à quatre heures du matin, le vent ſouffla avec tant de violence, que le *Tamer* chaſſa ſur ſes ancres & fut jetté à la mer; à midi il remit à l'ancre; mais à quatre heures il fut encore chaſſé à la mer.

Dès que nous touchâmes l'Iſle

nous mîmes notre berge à terre, pour réparer le dommage qu'elle avoit ſouffert; le 10, elle fut en état de ſoutenir la mer.

Nos canots, que nous avions envoyés pour examiner les Iſles de *Saypan* & d'*Agnigan*, deux de celles que nous avions reconnues en cinglant vers *Tinian*, revinrent en même-tems, & rapporterent qu'ils avoient trouvé une excellente baie à *Saypan*, & une grande quantité des plus beaux fruits dans cette Iſle, qui paroiſſoit pourvue de tous les avantages dont jouiſſoit *Tinian*, dont elle n'étoit éloignée que de trois lieues. Ils ajoutoient qu'*Agnigan*, qui

eſt au ſud, eſt auſſi une très belle Iſle, qui paroiſſoit produire les mêmes fruits rafraîchiſſans qu'on trouve dans les autres.

Dans ce tems-là le *Tamer* perdit, par un accident imprévu, deux de ſes meilleurs matelots. Son canot avoit été envoyé à terre, comme de coutume, lorſque la houle s'éleva tout-d'un-coup avec tant de violence, qu'elle remplit d'eau le canot & jetta avec violence les hommes qui le menoient contre les rochers eſcarpés qui bordent le rivage. Deux d'entr'eux furent noyés; les autres, au nombre de ſix, eurent beaucoup de

peine à échapper au même sort & ne gagnerent terre à la nage que très difficilement, parcequ'ils étoient sans cesse repoussés par la force & la hauteur des vagues.

Après avoir levé nos tentes & receuilli une grande quantité de Cocos & de Limons, qu'on distribua parmi les gens de l'équipage, nous mîmes à la voile de *Tinian* le 2 Oct. & nous nous éloignâmes des autres Isles *des Larrons*. Comme nous avions alors rempli l'objet de notre destination primitive, en reconnoissant ces Isles dans la mer du Sud, nous pensâmes à retourner en Angleterre; on proposa

de relâcher à Batavia, qui parut plus convenable qu'aucun port de la Chine, pour réparer nos deux vaiſſeaux. L'indigne traitement que le lord Anſon éprouva à Canton, après un voyage plus long que le nôtre, & accompagné de tous les déſaſtres qui peuvent intéreſſer la pitié des hommes, détourna notre Commodore de diriger ſa route vers la Chine.

Le 22 Octobre nous paſſâmes à côté des iſles Bachi, qui nous parurent très hautes & couvertes de montagnes; le 16 du mois ſuivant nous entrâmes dans le détroit de *Banca*, qui a quarante cinq lieues de *lon-*

gueur, & où nous vîmes plusieurs vaisseaux marchands; la côte du côté de bas-bord est toute unie, mais du côté de stribord, nous vîmes de hautes montagnes, & plusieurs rivieres qui se déchargent dans le détroit, lequel n'a, en plusieurs endroits, que sept ou huit lieues de large.

Le 27 Novembre (selon notre calcul) nous amarrâmes dans la rade de Batavia, sans qu'il nous fut rien arrivé de remarquable depuis que nous avions quitté les isles *des Larrons*. Nous observâmes que nous avions perdu un jour depuis notre départ d'Angleterre, car nous nous trouvâmes au 28 Novem-

bre à Batavia. Nous y rencontrâmes le vaiſſeau de guerre *le Falmouth*, qui étoit ſur le côté, hors d'état de remettre à la mer. Nous ſaluâmes le Fort de deux coups de canon, que, pour des raiſons qui me ſont inconnues, on ne jugea pas à propos de nous rendre; mais un vaiſſeau marchand Anglois qui étoit mouillé à la rade, nous ſalua de deux coups de canons, que nous lui rendîmes. Pendant notre ſéjour on nous fournit beaucoup de viande fraîche, de bons légumes & de toutes ſortes de fruits, & nous prîmes à bord une grande quantité d'eau douce, au prix de cinq

chelins pour cent cinquante gallons. Un vaiſſeau de quatre cens cinqante tonneaux, bâti à Bombay, fut employé à calfater le *Dauphin* & à verniſſer les bordages.

Nous eûmes une occaſion favorable pour prendre des inſtructions ſur l'état du pays, & je crois que les détails que nous y apprîmes pourront n'être pas déſagréables à nos lecteurs.

L'Iſle de Java, dont Batavia eſt la capitale, eſt ſituée à ſix degrés au ſud de la ligne, & à environ cinq lieues de l'iſle de Sumatra, dont elle eſt ſéparée par le détroit de la Sonde. On compte qu'elle a cent qua-

rante lieues de longueur, & elle s'étend preſque directement de l'eſt à l'oueſt; ſa largeur, qui eſt plus ou moins grande en différens endroits, n'a nulle part plus de cinquante lieues. A la côte du côté du nord il y a pluſieurs bons havres, des baies commodes, & des villes floriſſantes; on voit auſſi pluſieurs petites Iſles à peu de diſtance du bord. Quoique Java ſoit ſituée ſi près de l'équateur, le climat en eſt très tempéré & très ſalubre; les vents d'eſt & d'oueſt ſouflent toute l'année le long du rivage, indépendamment des vents réglés de terre & de mer; mais dans le mois

de Décembre la côte eſt très dangéreuſe, à cauſe de la violence des vents d'oueſt. Dans le mois de Février le tems eſt très variable, & on eſſuie beaucoup d'orages, accompagnés de tonnerre & d'éclairs. Dans le mois de Mai, les pluies ſont quelquefois ſi fortes pendant trois ou quatre jours de ſuite, que tous les endroits bas ſont inondés; mais cet inconvénient eſt compenſé par un grand avantage, c'eſt que cette inondation détruit une infinité d'inſectes, qui, ſans cela, dévoreroient tous les fruits de la terre.

Le ſucre & le ris mûriſſent

à Java, dans les mois de Juillet & d'Octobre ; & ces deux mois fourniſſent aux habitans non-ſeulement toutes ſortes de fruits, mais encore toutes les productions néceſſaires & agréables. La terre, qui eſt très-fertile vers les côtes, eſt agréablement diverſifiée par des collines & des vallées, ornées dans les environs de Batavia, de belles plantations, de grands canaux, & de tout ce qui peut embellir encore une campagne naturellement riche & riante. Mais, excepté dans le voiſinage de cette ville, les Hollandois n'ont pas pouſſé bien loin la culture de la campagne ; le paſſage

dans l'intérieur des terres eſt preſque par-tout fermé par des forêts impénétrables, ou par des montagnes dont le ſommet ſe perd dans les nues.

L'iſle de Java produit une prodigieuſe quantité de fruits; les cocotiers y viennent en abondance, & il croît dans la plaine une eſpece d'arbre, qui porte un fruit appellé par les Malais, *Jambous*, & dont le ſuc y eſt employé comme reméde infaillible contre la dyſſenterie, qui y fait ſouvent de grands ravages.

Il s'y trouve auſſi une ſorte d'oſeille, qui n'a aucune reſſemblance avec celle d'Angleterre; mais dont les Malays mangent

beaucoup en ſalade, & dont les feuilles mêlées avec de la ſciure de bois de ſandal, eſt régardée comme un ſpécifique contre le mal de dents.

Un de leurs plus beaux fruits eſt une eſpece de courge, dont l'intérieur eſt rouge & qui a un goût à-peu-près ſemblable à celui de nos ceriſes. Ils reſſemblent parfaitement par la forme à une orange, mais ſont beaucoup plus gros; un ſeul péſe quelquefois juſqu'à dix livres. Si on laiſſe ce fruit ſur l'arbre, il y reſte toute l'année ſans ſe gâter; & lorſqu'on le cueille, on peut le garder quatre mois. Nous le trouvâmes ſi excellent, que nous

en apportâmes plusieurs en Angleterre.

On y trouve un autre bon fruit, nommé *Mangas*, qui sort d'une fleur blanche, laquelle croît sur les petites branches d'un arbre semblable à nos chênes pour la grosseur.

Le poivre & le caffé croissent aussi dans cette Isle; il y a aux environs de Batavia plusieurs plantations de cannes à sucre, qui donnent tous les ans une récolte considérable de cette denrée.

Ce qu'on appelle à Java le *chêne d'Inde* est un arbre aussi solide qu'on en puisse trouver en Europe. Le bois en est si

compacte, qu'il eſt impénétrable aux vers & même aux ſouris, qui percent avec leurs dents toute autre eſpece de bois. Les feuilles de cet arbre, bouillies dans l'eau juſqu'à une diminution de moitié, ſont employées comme un reméde général contre les pleuréſies.

Enfin on nous aſſura que toutes les plantes de jardin réuſſiſſent à Java, & que celles qu'on y avoit apportées, non-ſeulement de Surate & de Perſe, mais encore de l'Europe, venoient ſi bien dans les environs de Batavia, qu'on trouvoit dans les potagers des pois, des féves, des racines & des herbes en

quantité

quantité ſuffiſante pour fournir à la conſommation de cette grande ville. Cependant le ris eſt le ſeul grain qu'on recueille dans l'Iſle.

Les bois & les forêts y ſont peuplés d'une quantité prodigieuſe de bêtes fauves, de rinoceros, de tigres, de bufles, de chevreuils, de renards, de ſinges, de chevaux ſauvages, de *Jackals* & de crocodiles. Les vaches y ſont auſſi groſſes qu'en Angleterre & ont en général deux ou trois veaux à chaque portée. Les moutons y ſont à-peu-près de la groſſeur des nôtres. Il s'y trouve auſſi une quantité prodigieuſe de cochons,

dont la chair paſſe pour excellente & de beaucoup préférable à celle du bœuf & du mouton.

Parmi les différentes eſpeces d'oiſeaux qu'on y trouve, les perdrix, les faiſans, les ramiers, les paons ſauvages ſont fort communs. On y voit auſſi des chauves-ſouris d'une grandeur énorme, dont le corps eſt auſſi gros que celui d'un rat & dont les aîles étendues ont au moins trois pieds d'une extrêmité à l'autre.

Cette Iſle produit pluſieurs reptiles fort dangereux; particulierement des ſcorpions, dont quelques-uns ont juſqu'à

un quart de verge de longueur. Ceux de la petite eſpece ſont en ſi grand nombre qu'on ne peut remuer un coffre, un miroir, ou un tableau ſans en trouver & ſans s'expoſer à en être piqué. Cet animal étant noyé dans l'huile & appliqué ſur la piquure, eſt le remede généralement employé contre ſon venin. Il y a auſſi une grande quantité de ſerpens de différentes grandeurs, qui ont depuis un pied juſqu'à dix de longueur.

A l'égard des animaux utiles à l'homme, il n'y en a point à Java de plus abondans que les poiſſons, dont on en trouve

plusieurs especes d'un goût excellent. On y prend aussi de bonnes tortues.

L'Isle étoit divisée anciennement en plusieurs petits Royaumes, réunis à présent sous la domination du Roi de Bantam, qui possede toute la partie orientale, tandis que les Hollandois sont en possession de la partie occidentale, ainsi que de quelques endroits de la côte. Les Javans, si l'on en croit les Hollandois, sont excessivement orgeilleux & exercés dans tous les artifices de la fourberie. Ils ont le visage plat, le teint brun & de petits yeux, comme les anciens Chinois, dont ils se

vantent d'être deſcendus. Les hommes ſont vigoureux & bien proportionnés ; ils portent autour du corps des pieces de calico, & les plus riches en ont de brodées en or. Les femmes y ſont en général d'une petite taille & portent auſſi une piéce de calico qui deſcend depuis les aiſſelles juſqu'aux genoux. La plûpart des habitans de l'Iſle, ſur-tout ceux qui ſont voiſins des côtes, ſont Mahometans. Les autres ſont Idolâtres.

Il y a pluſieurs bourgs dans les parties occidentales de l'Iſle. Du côté de l'eſt, on trouve la ville de Balambuan & celle de

Mataram, où réſide le Roi de Bantam, qu'on appelle auſſi Empereur de Java.

Batavia n'étoit autrefois qu'un village ouvert, entouré ſeulement de paliſſades de bambou & habité par des idolâtres; depuis que les Hollandois y ont formé un établiſſement, c'eſt une des plus belles villes des Indes; ſa poſition eſt par le cinquieme degré cinquante minutes de latitude méridionale. Elle eſt arroſée par pluſieurs petites rivieres, qui ſe réuniſſent dans un ſeul canal avant de ſe décharger dans la mer. Sa forme eſt quadrangulaire; elle eſt fortifiée d'un mur de pierre, qui

a vingt-deux baſtions & quatre grandes portes, dont deux ſont de la plus grande magnificence. Le mur eſt entouré en dehors d'un rempart & d'un très large foſſé.

Le havre de Batavia eſt très étendu, & peut contenir mille navires, parfaitement à l'abri de la violence des vents. Il eſt fermé pendant la nuit au moyen d'une chaîne, & gardé par un détachement conſidérable de ſoldats, de ſorte qu'on ne peut pas y entrer ſans permiſſion & ſans payer les droits fixés.

Les rues ſont en lignes droites & ont pour la plûpart trente pieds de largeur. Elles

ſont pavées de briques le long des maiſons, qui ſont en général belles & commodes. Il y a cinquante rues qui ſont traverſées par des canaux, ſur un deſquels on a élevé quatre grands ponts, ayant chacun quarre arches de douze pieds de diametre. Enfin il y a dans la ville cinquante-ſix ponts, indépendamment de pluſieurs ponts-levis qui ſont hors des murs. Les rues ſont tellement fréquentées que depuis quatre heures du matin juſqu'à la nuit il eſt difficile de les traverſer, à cauſe de la multitude des perſonnes qui vont & viennent ſans ceſſe pour leurs affaires.

Quant aux bâtimens publics, il eſt à propos d'obſerver que l'hôpital Chinois eſt un bel édifice, entretenu par le moyen d'un impôt mis ſur les mariages, les enterremens & les ſpectacles des Chinois, & par les contributions volontaires des Commerçans de la même Nation. Il y a dans la même rue un hôpital pour les enfans-trouvés, & un autre bâtiment dans lequel ſont logés tous les ouvriers employés au ſervice de la Compagnie Hollandoiſe des Indes. Cette Compagnie a auſſi une grande corderie, dans laquelle on occupe un grand nombre de pauvres, qui travaillent

ſous l'ombrage des muſcadiers plantés de chaque côté. A l'oueſt de la corderie, on trouve les magaſins où les Hollandois reſſerrent le macis (1), la canelle, le géroſle & d'autres denrées.

Dans le Château, qui eſt d'une forme quadrangulaire & bâti ſur un terrein plat, il y a des appartemens pour tous les Membres du Conſeil des Indes. Le Palais deſtiné à loger le Gouverneur, eſt en dedans des murs du Château. Il eſt conſtruit de briques, mais très ma-

(1) Seconde écorce de la noix muſcade.

gnifique & plus élevé que les autres édifices de la ville. Au ſommet d'une tourette, faiſant partie du Château, on a placé un vaiſſeau de fer travaillé avec beaucoup de ſoin, qui tient lieu de girouette, & qui eſt aſſez gros pour être vu en mer à quelques lieues de diſtance.

On a élevé autour de la ville, à de certaines diſtances, des eſpeces de redoutes deſtinées à défendre les habitans de la plaine contre les incurſions des naturels du pays, qui avant la conſtruction de ces ouvrages, tomboient à l'improviſte ſur la Colonie & ravageoient ſes plantations.

Parmi les principaux édifices publics, on voit auſſi quatre à cinq Egliſes deſtinées aux Calviniſtes Hollandois, indépendamment d'un grand nombre de bâtimens pour l'uſage des perſonnes de toutes les Religions, d'une très belle Maiſon-de-Ville, & d'une maiſon de correction pour les femmes de mauvaiſe vie.

Batavia eſt gardée par une garniſon d'Infanterie; il y a outre cela un corps de Cavalerie, chargé de défendre les poſſeſſions de la Compagnie, qui ſont renfermées dans l'intérieur de la ville.

Les habitans ſont un ramas

de toutes ſortes de Nations; les Hollandois y ſont les plus puiſſans & les plus riches, &, après eux, les Chinois, qui ſont les plus ſpirituels fripons qu'il y ait au monde. Ils afferment les droits d'exciſe & de douane, & on eſt sûr qu'ils ſont intéreſſés dans toutes les affaires qui peuvent apporter le moindre profit. Ils ſont ſous l'inſpection d'un Gouverneur de leur propre Nation, & s'habillent à la Chinoiſe; mais ils portent de longs cheveux proprement treſſés, contre la Loi expreſſe des Tartares, par laquelle il eſt ordonné aux Chinois de couper leurs cheveux, excepté une

ſeule boucle qu'ils laiſſent ſur le derriere de la tête.

Nous avons remarqué une ſingularité qui mérite d'être rapporté. Il y a hors d'un des poſtes de la ville un boſquet, au milieu duquel eſt une élévation de terre, ſous laquelle eſt enterré un Gouverneur Chinois. Sur le ſommet de cette monticule on a placé une table, ſur laquelle eſt une coupe; les Chinois viennent de tems-en-tems mettre dans la coupe de l'argent & des proviſions, en offrande à l'ame du défunt.

Les Malais, qui, après les Chinois, ſont les plus riches & font le plus de commerce, ont

auſſi un Gouverneur de leur Nation. Leurs maiſons ſont environnées de cocotiers & couvertes de feuilles de cet arbre. Ils ſont vêtus comme les Chinois, & mâchent continuellement du betel.

Les Mardiques ou Topaſes ſont des idolâtres de différentes Nations, qui habitent dans la ville ou dans les environs; ils paroiſſent d'un caractere doux & facile, s'accommodant ſans peine aux mœurs & aux uſages de tous les peuples au milieu deſquels ils vivent. Leurs Négocians font un commerce conſidérable; pluſieurs d'entr'eux exercent divers métiers, & il y

en a quelques-uns qui excellent ſur-tout dans le jardinage. Ils s'habillent à-peu-près comme les Hollandois. Leurs maiſons ſont bâties de pierres, fort bien conſtruites & couvertes de tuiles.

Il y a encore à Batavia des habitans de pluſieurs autres Nations, qui ont chacun des uſages, des mœurs, des vêtemens & des ſuperſtitions différentes; & ce mêlange forme un ſpectacle curieux & extraordinaire, qu'il eſt difficile d'imaginer à ceux qui ne l'ont pas vu.

Après avoir vu tout ce qu'il y avoit de plus remarquable dans cette Iſle, & le *Dauphin*

étant entierement réparé, nous nous pourvûmes non-ſeulement d'eau & de bois, mais encore d'une quantité ſuffiſante de proviſions fraîches, & nous mîmes à la voile, le 9 Décembre, ayant toujours le *Tamer* avec nous. A notre départ nous fûmes ſalués par le vaiſſeau Anglois qui mouilloit encore dans le Port, ainſi que par le Chef-d'Eſcadre Hollandois & par le Fort. Nous paſsâmes par les *mille Iſles* (1),

(1) On a nommé ainſi une multitude de petites Iſles qui s'étendent le long de la côte ſeptentrionale de Java, preſque juſqu'à la pointe occidentale de la nouvelle Guinée. Le Chef d'Eſcadre Roggewein navigant au travers de ces Iſles, & ne pouvant les

& par quelques autres appellées communément *le Lit de roſes*, ayant un tems couvert avec du tonnerre & des éclairs. Le 10 nous entrâmes dans le détroit de la ſonde, qui eſt formé par l'iſle de Sumatra d'un côté, & celle de Java de l'autre, & nous obſervâmes que la côte étoit fort élevée de l'un & l'autre bord. La côte de Java eſt en cet endroit d'uue forme très irréguliere, & les habitans en pa-

---

compter toutes, leur donna, dit-on, le nom de *mille Iſles*. Elles ſont habitées par des ſauvages qui ont la peau noire, & ſont preſque nuds; c'eſt là qu'on trouve ſur-tout cette belle eſpece d'oiſeaux, connus ſous le nom d'*Oiſeaux du Paraais*.

roiſſent fort pauvres. Ils nous fournirent une grande quantité des plus belles tortues vertes, avec de la volaille & des fruits de toutes ſortes, & nous leur donnâmes en échange de vieux habits. Le Commodore en particulier acheta d'eux, pour dix rixdales, un grand nombre de tortues, peſant enſemble plus de mille livres; il en donna une partie à l'équipage du vaiſſeau, & une autre au *Tamer*.

Le 14, à ſept heures du matin, nous mîmes à l'ancre vers le bord ſeptentrional de l'*Iſle du Prince*, ſituée à l'entrée méridionale du détroit, dans le deſſein d'y prendre du bois &

de l'eau. Nous trouvâmes cette Iſle bien fournie de proviſions de toute eſpece, & particuliere-ment de volaille. Les habitans, ſuivant toute apparence, ne ſont pas ſous la domination de la Hollande; mais, ſi l'on en croit le rapport des naturels de l'Iſle, ils ſont ſouvent la victime des cruautés des Hollandois, qui, ſans avoir à s'en plaindre le moins du monde, les enlevent ſouvent pour en faire des eſcla-ves, ou même pour les vendre, comme on vend des Négres ſur la côte de Guinée.

Après avoir réparé quelques dommages que le vaiſſeau avoit ſoufferts, nous mîmes à la voile

de l'*Iſle du Prince*, le 19, faiſant route vers le vent, entre cette Iſle & celle de Java.

Il nous arriva, quelques jours après, un accident qui nous fit beaucoup de peine. Guillaume Walker, un de nos canoniers, s'étant endormi en fumant ſur le tillac, tomba dans la mer; tous les efforts que nous fîmes pour le ſauver furent inutiles; nous ne le revîmes plus. Ce malheureux homme étoit un bon marin, généralement eſtimé de ſes ſupérieurs & aimé de ſes camarades.

Le 29, on commença à nous ſervir du ris à la place des pois & du gruau, & du ſucre au lieu

d'huile. Il ne nous arriva rien de remarquable juſqu'au 9 Février 1756, que nous reconnûmes la terre à 50 degrés à l'eſt du cap d'*Aguilas* ; mais nous eûmes le vent contraire pendant pluſieurs jours de ſuite. Cependant nous doublâmes le cap de *Bonne-Eſpérance*, le 14 du même mois, & mîmes à l'ancre dans la baie de *Table*, avec un vent frais, marchant vers le vent avec nos huniers ferlés. Nous y trouvâmes quelques petits bâtimens Hollandois, & des vaiſſeaux de la Compagnie des Indes, chargés pour l'Europe. Le vent de ſud-eſt ſouffloit ſi fort dans cette

baie, que nous fûmes obligés de mettre à la cape avec nos vergues & nos perroquets ferrés, & que nos canots avoient quelquefois beaucoup de peine à gagner le bord, à cauſe de la violence des raffales, qui, en de certains tems, y ont tant de force, qu'elles détachent les vaiſſeaux de leurs ancres, & les jettent au large.

En entrant dans la baie nous ſaluâmes le Fort, qui nous rendit auſſi-tôt le ſalut & le Commodore deſcendit à terre pour aller faire viſite au Gouverneur, qui le reçut avec toute ſorte d'égards & de diſtinction.

La place, où eſt ſituée la

maiſon du Gouverneur, eſt entourée de pluſieurs autres grands bâtimens, outre ceux qui ſont affectés à l'uſage de cet Officier, qui repréſente avec toute la pompe d'un Prince. Notre Commodore logea, pendant tout ſon ſéjour, dans une maiſon voiſine de celle du Gouverneur, & avoit toujours un ſentinelle à ſa porte, & un ſergent qui l'accompagnoit par-tout, lorſqu'il ſortoit. Au milieu de cette même place eſt une très belle fontaine, qui fournit de l'eau à la plus grande partie de la ville.

Nos Officiers, ainſi que ceux du *Tamer*, qui alloient à terre, logeoient

logeoient dans une maiſon particulierement deſtinée aux Officiers des vaiſſeaux qui relâchent au Cap pour prendre des rafraîchiſſemens. Comme il y avoit long-tems que nous n'avions eu aucune diſſipation, nous paſsâmes notre tems en cet endroit d'une maniere fort agréable. Nous dûmes ſur-tout les agrémens dont nous y jouîmes à la politeſſe des habitans, qui, retirant de grands avantages du ſéjour des vaiſſeaux étrangers qui touchent au Cap, ont un grand intérêt à leur plaire par leur complaiſance & leurs attentions.

Pendant notre ſéjour au

Cap, tout l'équipage eut du bœuf & du mouton frais, qui y ſont excellens. Les proviſions y ſont à ſi bon marché, qu'on peut y avoir, pour un dollar d'Eſpagne, un mouton, qui, lorſqu'on en a ôté les boyaux & la curée, peſe de cinquante à ſoixante livres. Ces animaux y ont la queue extraordinairement groſſe, & preſqu'entierement remplie de graiſſe, qui ſe mange comme de la moëlle. Leur corps n'eſt pas couvert de laine comme ceux d'Europe, mais d'une eſpece de duvet, mêlé de longs poils. Les jeunes taureaux ſont gros & en grand nombre; on les préfere aux chevaux

pour faire des attelages; & on en accouple huit à dix, enharnachés enſemble, qu'un eſclave conduit en marchant devant eux.

Les chevaux y ſont petits, mais pleins de feu; on nous aſſura qu'ils ne ſe couchent jamais que lorſqu'ils ſont malades, & que c'eſt un ſigne infaillible auquel leurs maîtres reconnoiſſent qu'ils ſont hors d'état de travailler.

Le Cap eſt ſitué par le 35e degré de latitude méridionale, & dans un climat tempéré, où les excès de la chaleur & du froid ſont également inconnus. Le pays offre en mille endroits

les plus riches payſages. Les montagnes ſont bordées d'une foule de boſquets formés par de beaux & grands arbres ; & les vallées & les plaines ſont compoſées de prairies charmantes, émaillées d'une quantité innombrable des plus belles fleurs, dont les parfums embaument les airs. Le ſol produit toutes ſortes d'excellens végétaux & de fruits délicieux ; & les productions qu'on y apporte des Indes & de l'Amérique, y viennent auſſi heureuſement que dans leur terrein naturel.

Une des plus belles plantes que produit naturellement ce

pays, eſt l'aloës, dont il y en a pluſieurs eſpeces; on la cultive dans les jardins de la Compagnie; & elle croît ſpontanément dans les fentes des rochers. On aſſure que dans toutes les ſaiſons de l'année on en trouve, d'une eſpece ou d'une autre, continuellement en fleurs.

L'arbre d'or des Indes y eſt auſſi très beau; il a de petites feuilles couleur d'or, tachées de rouge, avec de petites fleurs vertes.

Il y a au Cap un grand nombre de coignaſſiers, dont le fruit eſt non ſeulement gros, mais encore d'un meilleur goût que

ceux qu'on trouve dans les autres parties du monde. Auſſi les Hollandois, qui ſont établis au Cap, ont trouvé pluſieurs moyens sûrs pour conſerver le coin; ils en font des marmelades pour leur propre uſage, & ils en vendent en grande quantité aux vaiſſeaux qui relâchent pour prendre des rafraîchiſſemens.

On y a trois eſpeces différentes de ce fruit délicieux qu'on appelle ananas, des orangers de pluſieurs eſpeces inconnues en Europe, & d'autres bons fruits, dont je ne me rappelle pas les noms.

Il n'y a pas de pays au monde

qui produiſe un plus grand nombre d'animaux divers. On y trouve des éléphans, des rhinoceros, des bufles, des lions, des tigres, des léopards, des loups, des chiens ſauvages, des porc-épis, des élans, des liévres, des chevres de pluſieurs eſpeces, des chevaux ſauvages, des zebres, & beaucoup d'autres animaux. Un des plus extraordinaires eſt une petite bête, qui eſt un peu plus groſſe qu'un écureuil, avec une tête qui reſſemble en quelque choſe à celle d'un ours ; on l'appelle *rat à ſonnettes*, à cauſe d'un certain bruit que fait le mouvement de ſa queue, qui n'eſt ni très lon-

gue ni très garnie de poil. Son dos eſt d'une couleur de rouge obſcur, & ſes flancs ſont preſque noirs. Il vit preſque continuellement ſur les arbres, ſautant, comme un écureuil, de branches en branches, & il ſe nourrit de gland, de noix & d'autres choſes de ce genre. On a remarqué qu'il *filoit* comme les chats.

Les oiſeaux ne ſont pas moins nombreux au Cap. Indépendamment de pluſieurs eſpeces connues en Europe, on y trouves des autruches, beaucoup plus groſſes que celles que nous avons vues au détroit de Magellan; des *flamingos*, des *ſpa-*

tules (1), des oiſeaux bleus, ceux qu'on nomme *green-peaks*, des *longues-langues*, & beaucoup d'autres eſpeces qui ont été décrites par les Voyageurs.

Le *flamingo* eſt un très bel oiſeau, plus gros que le cigne; ſa tête eſt blanche comme la neige, ainſi que ſon col, qui eſt beaucoup plus long que celui du cigne. Il a un large bec, dont la pointe eſt noire, & le reſte d'un bleu foncé. Les plumes de ſes aîles ſont couleur de feu à l'extrêmité ſupérieure, & noires par le bas. Ses jambes,

(1) Le mot Anglois eſt *Spoon-bill*; on a nommé ainſi cet oiſeau, parceque ſon bec a la forme d'une cuiller.

qui ſont beaucoup plus longues que celles du butor, ſont d'une couleur orangée, & ſes pattes reſſemblent à celles de l'oie. Quoiqu'il ſe nourriſſe de poiſſons, ſa chair eſt ſaine & d'un bon goût.

Le *green-peak* eſt auſſi un très bel oiſeau ; il a tout le corps verd, excepté deux taches rouges, dont l'une eſt ſur ſa tête, l'autre ſur ſa gorge. Il ſe nourrit d'inſectes qu'il prend dans l'écorce des arbres.

Le *longue-langue* eſt environ de la grandeur d'un chardonneret ; ſa langue eſt non-ſeulement très longue, mais encore dure comme le fer, & pointue

comme une aiguille. C'eſt une arme utile que la nature lui a donnée pour ſa conſervation. Les plumes du ventre ſont jaunes, & celles du reſte du corps tachetées.

Il y a au Cap un grand nombre de poiſſons d'eſpeces différentes, dont quelques-uns ſont communs en Europe, & les autres particuliers à ces mers.

Les reptiles & les inſectes y ſont auſſi en très grand nombre, ſur-tout les ſerpens, dont quelques eſpeces y ſont très vénimeuſes ; on y trouve auſſi beaucoup de ſcorpions & des *mille-pieds*. Ainſi les avantages que donne à ce pays la multitude

des animaux utiles, ſont contrebalancés par les inconvéniens qui réſultent du grand nombre d'autres animaux nuiſibles & dangereux; ainſi tout eſt compenſé par la nature, qui ſemble avoir voulu montrer à l'homme qu'il étoit néceſſaire de mêler une certaine proportion de mal avec les biens dont jouit un des pays le plus délicieux de l'univers, afin de le mettre, en quelque ſorte, de niveau avec les pays qui paroiſſent, au premier aſpect, moins agréables.

Dès que nous fûmes arrivés au Cap, nous fîmes travailler à toutes les réparations dont no-

tre vaiſſeau avoit beſoin, ce qui fut bientôt achevé. Nous nous pourvûmes de bœuf, que nous ſalâmes nous-mêmes ; nous achetâmes auſſi des moutons vivans, du biſcuit frais & des fruits. Enfin, après avoir pris, ainſi que le *Tamer*, du bois, de l'eau, & toutes les autres proviſions néceſſaires, nous nous diſpoſâmes à partir pour aller revoir notre patrie, après laquelle nous ſoupirions ardemment. Notre Commodore prit congé du Gouverneur, le deux de Mars, & fut reçu à bord avec une garde qui l'accompagnoit. Le lendemain, ayant levé l'ancre, nous ſaluâmes le

Fort de quinze coups de canons, qu'il nous rendit ſur-le-champ, & nous mîmes à la voile, laiſſant dans la baie ſept bâtimens Hollandois & pluſieurs navires d'autres Nations.

Le 16 Mars nous reconnûmes les rochers près de l'iſle de Sainte-Helene, qui étoit à l'eſt-quart-de-nord, à ſept ou huit lieues de diſtance. Au huitieme degré ſeize minutes de latitude méridionale, nous apperçûmes un bâtiment extraordinaire qui arbora pavillon François, mais que nous perdîmes de vue vers le ſoir. Nous eûmes pendant toute cette traverſée un tems fort agréable.

Le 12, à onze heures du matin, le vaiſſeau toucha ſur une baleine avec beaucoup de violence, ce qui allarma beaucoup le Commodore & les Officiers. Comme le vaiſſeau marchoit avec beaucoup de vîteſſe, & que nous filions alors huit nœuds par heure, il y avoit à craindre qu'il n'eût été endommagé par la force du choc; mais heureuſement il n'y avoit eu aucun mal. Nous nous apperçûmes que la mer étoit teinte de ſang près de l'endroit où cet accident arriva, & nous jugeâmes que la baleine étoit tuée ou du moins griévement bleſſée.

Le 24, le Capitaine du *Tamer* fit le ſignal pour amener, & il vint à notre bord donner avis au Commodore que les gonds du gouvernail étoient caſſés, & que par-là il n'étoit plus poſſible de ſe ſervir du gouvernail. Le Commodore envoya auſſi-tôt ſon charpentier avec des aides à bord du *Tamer*, & ils travaillerent à faire une machine à-peu-près ſur le modele de celle d'Ypſwich, pour tenir lieu de gouvernail; elle fut achevée enſept jours, & réuſſit à merveille dans le paſſage du *Tamer* à Antigoa, où ce vaiſſeau alla relâcher pour ſe réparer, au lieu de faire route vers

l'Angleterre. On trouva que la différence de cette machine d'avec un gouvernail ordinaire, n'étoit, dans la navigation, que de cinq milles en quarante-huit heures.

Après le départ du *Tamer*, dont nous ne nous étions jamais séparés pour un certain tems pendant tout notre voyage, nous essuyâmes un violent coup de vent, qui nous jetta au nord des isles Westernes: à environ deux cens lieues de terre, nous parlementâmes avec plusieurs vaisseaux nouvellement partis d'Angleterre, & qui nous donnerent des instructions très fautives sur la situation de la

côte. Nous eûmes enſuite un vent d'eſt aſſez fort qui dura pluſieurs jours, & qui étoit accompagné d'un froid qui nous parut très piquant, d'autant que depuis long-tems nous étions accoutumés à un climat chaud, & que nos habits n'étoient pas propres à nous garantir d'un air auſſi vif. Nous eûmes enfin un vent favorable, & le ſix Mai nous reconnûmes les iſles Sorlingues; nous remontâmes le canal, & le 9 au matin nous arrivâmes aux Dunes, où nous jettâmes l'ancre, en attendant de nouveaux ordres.

Ainſi ſe termina notre expédition, dans laquelle nous avons

perdu moins de monde qu'aucun autre vaiſſeau n'en a jamais perdu dans un ſemblable voyage. Il faut en rendre graces à la Divine Providence & aux ſoins de M. Byron, notre excellent Commodore, qui, en faiſant toujours ſervir à l'équipage du bouillon portatif & en envoyant de ſa propre table des alimens ſains aux malades, a prévenu ou arrêté l'activité du ſcorbut, ce fléau redoutable des gens de mer. Il faut, pour l'honneur de ce vertueux & humain Commandant, qu'on ſache que, ſous ſes ordres, le *Dauphin* & le *Tamer* ont fait le tour du globe, & que dans un voyage

à travers des mers & des climats si différens, après avoir fait plusieurs milliers de lieues sous la zone brûlante, il n'a péri que six hommes sur chacun de ces vaisseaux, y compris ceux qui ont été noyés par accident; perte si peu considérable, qu'il est probable que dans le même nombre, il en seroit mort davantage s'ils fussent restés à terre.

Depuis notre arrivée à Spithead, jusqu'au moment où nous laissâmes le vaisseau dans la Tamise, on ne permit à aucun bateau de s'approcher de nous, & l'on ne fit aucune réponse à tous ceux qui nous de-

mandoient qui nous étions, ou de quel Port nous venions; ce qui fit faire beaucoup de conjectures diverſes ſur notre voyage. Enfin, au bout de quelques jours, chacun des gens du vaiſſeau reçut, ſelon la promeſſe du Commodore, double paye pour ſa récompenſe, & eut la liberté d'aller jouir de toutes les douceurs qu'il avoit droit d'attendre, après une abſence de vingt-deux mois.

Cette expédition, concertée originairement par les Lords de l'Amirauté, a produit la découverte de ces Iſles, dont le Public s'eſt ſi fort occupé depuis

quelque tems. Elles ſont décrites dans cette Relation avec toute l'exactitude qu'on a pu concilier avec les occupations néceſſaires qu'exigeoit le ſervice du vaiſſeau, & avec la bonne foi & l'authenticité qu'on a droit d'attendre d'un homme qui a été témoin de tout ce qu'il raconte. Enfin ſi le Lecteur trouve, dans le cours de cet Ouvrage, quelque choſe qui lui procure quelque amuſement, joint aux nouvelles lumieres qu'il y trouvera ſur la connoiſſance du globe, l'Auteur trouvera qu'il a heureuſement employé les momens

qu'il a donnés à ce travail, dans les intervalles que lui laiſſoient les travaux plus importans de ſon ſervice à bord du vaiſſeau.

FIN.

-12800-
Otto Lange
Oct 26/20

Cat.

D767
V975a